





L'HÉRÉTIQUE

ET

L'Apostat.

II

IMPRIMERIE DE J.-A. BOUDON, RUE MONTMARTRE, 131

L'HÉRÉTIQUE

ET L'APOSTAT,

OU LES

Matines de saint Barthélemy.

PAR ÉDOUARD STERN.

II

PARIS,

A. POUGIN, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 49.

SCHWARTZ ET GAGNOT, PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, 20.

1836

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Vien feroce e leggiadro il giovinetto,
Che veggendolo d'alto, il Re s'avvisa
Che sia guerriero infra gli scelti eletto.
Onde dice à colei ch'è seco assisa,
Et che già sente palpitarsi il petto :
Ben conoscer dei tu per sì longo uso
Ogni Cristian, benchè nell' armi chiuso.

TORQUATO TASSO, *Canto terzo.*

L'on demande la convenance
De Catherine et Jézabel,
L'une ruine d'Israël,
L'autre ruine de la France.
L'une estait de malice extrême,
Et l'autre la malice même.
Enfin le jugement est tel :
Par une vengeance divine,
Les chiens mangèrent Jézabel ;
La ch...... de Catherine
Sera différente en ce point,
Car les chiens n'en voudront point.

*Soubs le nom d'*EDMOND AUGER, *basteleur et jésuite.*

—

Coup d'œil sur l'Europe politique

AVANT LA ST.-BARTHÉLEMY.

Arrêtons-nous au milieu des scènes si palpitantes d'intérêt que nous avons à décrire, et jetons les yeux sur notre Europe du seizième

siècle, s'arrachant avec d'affreuses souffrances ses lambeaux du moyen-âge, et se marquant au front d'un symbole sanglant. Deux principes sont dans l'arène, luttant ensemble avec fureur. L'un a toute la vigueur de la jeunesse : adroit, rapide, multipliant ses coups, il se laisse vaincre mais jamais dompter ; l'autre, le front ceint des lauriers de mille victoires, encore vigoureux malgré son âge, se tient debout comme une tour : chacun de ses coups est un coup de massue ; il cherche à saisir son ennemi qui sans cesse lui échappe, et coule entre ses bras. Tels sont le catholicisme et le protestantisme dans cette lutte de géans.

Au secours des dogmes sont accourus les glaives flamboyans. Les peuples aussi sont venus dans l'arène, et le champ de leurs batailles c'est la France : la France posée au centre de l'Europe comme une reine dans son empire, portant les nations à sa ceinture, les arrêtant ou les poussant à son gré dans la voie du progrès. Si la France est catholique, le catholicisme est sauvé ; si la France est protestante, les dissidens de tous les pays s'unissent,

l'Espagne est écrasée et la religion de 1500 ans meurt dans la ville éternelle, assiégée par les Turcs et par les Réformés. Car en Allemagne, en Suisse, en Angleterre le souffle de Luther a passé, et les monastères et les églises ont été balayés par la tempête. En Italie au contraire, en Espagne, en Savoie, l'hérésie n'est plus qu'un cadavre foulé aux pieds par l'inquisition, jeté aux flammes des bûchers et dont le vent doit disperser les cendres. Les Pays-Bas frappés au cœur par le duc d'Albe se soulèvent aux râle de la mort, aux dernières convulsions de l'agonie. En France seulement la lutte dure encore. Infortuné pays! combien il paie cher l'honneur de donner le mouvement à tout ce qui l'entoure!.. De ces forteresses opposées, des deux religions, l'Italie et l'Angleterre, l'Espagne et l'Allemagne, la Suisse et les Pays-Bas, il ne part pas un boulet qui n'emporte un de ses enfans, qui ne trace sur son territoire en deuil un sillon ensanglanté.

Les peuples ont déposé leurs antipathies nationales; les limites des empires ont disparu : il n'y a plus dans le monde que deux

grandes familles, les hommes de la *raison* et les homms de *l'autorité*. Les Protestans plus foibles d'abord, poursuivis le fer et la flamme à la main, ont voulu opposer la somme de leurs forces à chaque agression séparée. Le dogme les eût divisés, la persécution les a réunis. Les moines, puissante nervure, attachent l'une à l'autre toutes les parties de l'univers catholique: au jour où le monachisme se lèvera pour endosser la cuirasse, le monde descendra au combat comme un seul homme. Et dans cette guerre de la parole et du glaive, au fond des solitudes de l'Escurial, la grande figure de Philippe II se montre, type de son siècle d'ambition et de fanatisme, rêvant une grande pensée de monarchie universelle, réunissant dans sa main les fils qui font mouvoir dans les deux hémisphères ses aveugles agens. Telle est l'Europe au moment où nous la décrivons.

Et sur le trône de la France, de ce pays d'espérance et d'avenir, un jeune homme est assis, pâle victime de la flatterie et des passions. Sa figure est maladive, son regard éteint : le fos-

soyeur le poursuit à grands pas. Malheureux prince!... Tu étais né avec une âme de poëte, une âme sensible, tendre, passionnée : si la Providence t'eût placé dans une condition obscure; si jamais tu avais pu comprendre combien l'obéissance est bonne aux premiers pas que l'on fait dans la vie, combien l'étude ennoblit le cœur de l'homme, comme il s'élève et se fortifie par l'amour d'une femme chaste et vertueuse, ignoré, tranquille dans ta solitude, tu aurais goûté de bien douces jouissances et la palme glorieuse de la poésie eût peut-être couronné ton front. Mais non : tu fus entouré dès ton jeune âge d'italiens rampans et corrupteurs, de femmes éhontées avides de ton regard, et tu dévoras la vie comme le cheval de l'Arabe dévore le sentier du désert, et le vice te marqua au front de sa lèpre hideuse... ivre de sang tu descendis au tombeau à peine âgé de vingt-quatre ans...

Auprès de Charles est une jeune femme, Elisabeth d'Autriche, à l'œil étincelant, toute brillante de jeunesse et de beauté : gracieuse créature attachée à cette existence usée pour lui

souffler un peu de vie ; victime aussi de la politique européenne, née pour aimer et pour jouir, sacrifiée sur la demande de Catherine aux exigences des Catholiques, et à l'humeur ombrageuse des Protestans.

Et pour aider Charles à soutenir le pouvoir qui l'écrase, la reine Catherine lui a donné un conseil secret, qu'elle dirige elle-même dans les voies tortueuses de sa politique. Ses lumières ordinaires sont le garde-des-sceaux René de Biragues, le grand chambellan Albert de Gondy et Simon de Fizes, sieur de Sauves, secrètaire d'état, armés par la régente d'une triple puissance, l'astuce, le poignard et le poison. Dans les délibérations solennelles, les quatre maréchaux y sont appelés, le cardinal de Lorraine et M. l'amiral.

Cependant autour du pouvoir des hommes s'agitent, habiles, intrigans, séparés par l'ambiton et de mortelles antipathies de famille : les Protestans d'abord, hydre aux mille têtes renaissantes, que le fer a décimés dans trois grandes batailles sans pouvoir les dompter; hommes acharnés contre les vieilles institu-

tions, s'agitant autour d'elles, bravant tous les pouvoirs avec une audace de démons. La main de Dieu s'est appesantie sur leurs têtes, et de tous ces chefs de la rébellion pleins de vie et de courage, il ne reste plus que l'amiral Gaspard II de Coligny, l'un des plus prudens, des plus habiles et des plus malheureux généraux de son temps. Mais il s'inquiète peu des persécutions du sort, car son génie a toujours une ressource à opposer à chacun de ses caprices. A lui seul, il a relevé la réforme toute sanglante de la poussière de Jarnac et de Montcontour; il a fermé ses blessures, et protégé par le nom des Navarre et des Condé, il la porte aujourd'hui triomphante au pouvoir. La guerre tonne aux frontières de Flandre entre ses soldats et le duc d'Albe; Scomberg va partir pour l'Allemagne, et y négocier une alliance avec les princes de la confession d'Augsbourg; l'archevêque d'Aix, hérétique déguisé, est à Constantinople, excitant les Turcs contre l'Espagne; Miguetière lui suscite des embarras dans ses colonies des Indes occidentales, et les vaisseaux de Strozzi et du ba

ron de la Garde croisent sur les côtes de Bretagne, pour arrêter les secours que Philippe II pourrait envoyer au duc d'Albe. Le royaume une fois uni à tous les zélés Protestans d'Europe, que fera l'amiral, si Ludovic et Genlis reviennent jamais de Flandre avec une armée victorieuse. Il verra ce que peut le catholicisme pauvre, isolé, sans l'or et les arquebuses dont il se fait un rempart. Il couronnera la réforme, et distribuant au peuple les biens des moines et des confréries, il mettra entre Rome et la France deux insurmontables barrières, les prétentions des proscrits et l'avarice des usurpateurs.

Quant aux messieurs de Montmorency, leurs partisans ne sont pas assez nombreux et leurs prétentions assez tranchées pour qu'ils se dessinent nettement dans cette confusion d'intrigues et d'intérêts opposés. Placés jadis avec les Châtillons à la tête de la vieille noblesse française, ils ont vu leur gloire s'éclipser devant celle des Lorrains, issus d'une maison souveraine, et le vieux connétable, leur père, forcé de céder aux efforts réunis de François de

Guise et du cardinal de Lorraine. Depuis ce jour une rivalité terrible a séparé les deux maisons. Anne de Montmorency, vénérable vieillard, patriarche au milieu de sa famille, y a conservé pendant sa vie les vieilles traditions de fidélité, et l'honneur sans tache des *premiers barons chrétiens*. Mais depuis qu'il est tombé à Saint-Denis sous les coups de Stuart, au lieu de s'unir aux Guises pour venger sa mort, ses enfans se sont jetés dans le parti huguenot; et l'on voit aujourd'hui François de Montmorency et ses frères, graviter autour de l'amiral comme des astres subalternes, et se confondre dans la foule qui se groupe autour de lui. A eux s'est réuni le maréchal Artus de Cossé.

D'un autre côté, elle est vigoureuse cette souche de l'antique maison de Lorraine; elle étend au loin ses bras, et sous son ombre semble vouloir étouffer les rejetons étiolés des Valois. La faveur momentanée de Coligny ne l'effraie pas. Ils semblent tous ces nobles princes, Charles cardinal de Lorraine, les ducs d'Aumale et d'Elbeuf ses frères, et le

gentil duc Henri son neveu, l'amour des belles de la cour et du peuple de Paris, ils semblent regarder, sans y prendre part, ce grand débat des Protestans avec les puissances du siècle et celles de l'Eglise. Autour d'eux ils ont rallié par des alliances Jacques de Savoie duc de Nemours, Louis de Gonzague duc de Nevers, et François de Bourbon, duc de Montpensier. Le cardinal de Lorraine, maintenant à Rome, s'est ménagé au concile de Trente des partisans dans tout l'univers catholique ; les intérêts de cette famille sont liés intimement à ceux de la religion, et le catholicisme doit triompher dans sa lutte avec les Réformés. Bientôt le duc Henri sera en âge de se mettre à la tête d'un parti ; au premier signal de guerre, la parole sainte tonnera d'un bout à l'autre de l'Europe; les confréries se lèveront en masse avec leurs chefs et leurs bannières; le Midi sera écrasé par l'Espagne; les Catholiques extermineront les Protestans du nord : toute cette faction turbulente sera dispersée comme les gouttes d'eau que fait jaillir la rafale. Alors on demandera du sang à l'amiral

pour le sang qu'il a fait répandre; alors la royauté sera livrée pieds et poings liés à Philippe II : on lui fera rendre un compte terrible de tant d'insultes faites au culte catholique, de cette alliance monstrueuse de l'hérésie et du pouvoir, crime inoui en France, que la main de Dieu ne doit pas tarder à punir; on la tirera de ce cloaque infect des orgies du Louvre où elle s'est roulée, et on la montrera au peuple dégoûtante de la boue du vice, et le peuple la repoussera avec indignation... Quelle immense carrière ouverte alors à l'ambition des Guises, et que trouveront-ils au bout? Le gouvernement, peut-être, de ce beau royaume de France, sous la protection du pape et de Philippe II.

Catherine placée entre les deux partis voyait clair à leurs projets. Les Protestans recouraient à Elisabeth et aux princes d'Allemagne; les Lorrains aux Espagnols, à l'Italie et à la Savoie, et Catherine ne demandait de secours à personne, se fiait uniquement à sa prudence et à son habileté. Ses projets semblaient s'accomplir d'eux-mêmes : les Guises et les Châ-

tillons couraient à leur perte avec un aveuglement qui tenait de la fatalité. Les principaux chefs des deux factions étaient en présence, et leur haine et leur courage s'échauffaient à ce frottement continuel, d'où jaillirait une étincelle, qui allumerait un immense incendie. Alors elle pourrait faire une saignée vigoureuse à ces agglomérations d'hommes à la vie surabondante, qui serraient de tous côtés le pouvoir et menaçaient de l'écraser dans leur lutte. De Birague, le maréchal de Tavannes et le comte de Retz, ses confidens, lui proposaient divers avis : le premier de sacrifier les Huguenots à la fureur des Parisiens, de se jeter à corps-perdu dans la faction catholique et de dépopulariser les Lorrains, en se montrant plus dévouée au pape qu'ils ne l'avaient jamais été ; le second d'amener une lutte entre les deux partis, en poussant les Guises à tuer l'amiral au milieu même d'une course de bague, au moment où les partis seraient en armes et en présence, et de changer ainsi une brillante fête en un champ de bataille sanglant. Nécessairement on en viendrait aux mains au

milieu même de Paris ; un combat à mort aurait lieu, qui finirait par le massacre des Protestans. Alors le roi sortirait du Louvre à la tête de sa garde, tomberait sur les vainqueurs et les exterminerait sans peine, las de tuer et fatigués de leur victoire. Ainsi serait consolidée l'autorité royale sur les ruines des deux factions. Catherine s'arrêta au second projet, et choisit comme moyen d'exécution le meurtre de l'amiral, que l'on réserva pour la première circonstance favorable qui se présenterait.

Ainsi cette femme poussait les hommes les uns contre les autres le fer à la main et la rage dans le cœur, calculant le meurtre comme le mathématicien calcule les forces de deux mobiles se rencontrant sur une ligne donnée..... Eh mon Dieu !... qu'était-ce que la mort des hommes ? un peu de sang, des convulsions, et de l'ouvrage pour les fossoyeurs des Saints-Innocens.....

Et ces gentilshommes, avant de les confondans une mêlée sanglante, avant de les rouler dans la poussière et le carnage, elle les ras-

semblait dans les salons du Louvre, jetait parmi eux des femmes attrayantes, et les lançait, fous de plaisir, dans les cercles d'une danse rapide, au son d'une musique enivrante. C'était là sans doute un digne rejeton de ces Médicis, la honte des trônes, je dirais presque de la papauté, si les arts ne demandaient grâce pour Léon X; de ces Médicis parricides, adultères, qui couvrirent de la tiare et du manteau ducal les fruits honteux de leur libertinage. Les flatteurs de la reine les font descendre d'un seigneur français nommé Everard, venu en Italie avec Charlemagne, pour combattre à Mugello un énorme géant qui tyrannisait la Toscane. Ce géant portait à sa massue cinq grosses boules de fer, dont il assommait ses ennemis. Everard le battit toutefois, et en mémoire de son triomphe, il laissa aux Médicis, ses descendans, les cinq boules d'or de leur écu. Selon d'autres, un obscur médecin de Florence leur légua cinq pilules en mémoire de leur origine, et le nom méprisé de Médicis. Ce nom est l'histoire abrégée du seizième siècle, de sa licence effrénée et de ses

cruautés atroces. La fatalité s'est attachée a cette famille : sous les papes qu'elle a donnés à l'Eglise, se sont accomplies ces révolutions effrayantes, qui ont couvert l'Allemagne de ruines, allumé les feux de l'inquisition, et fait se ruer les uns contre les autres les souverains des plus puissans empires. Les princes qu'elle a donnés à Florence se sont assis sur le cadavre de sa liberté expirante; ils y ont vendu la justice au poids de l'or; ils ont tué ses plus nobles enfans par le fer et le poison, traîné ses femmes à leur couche adultère... La voyez-vous cette femme au port de reine, au regard doux et noble, foulant orgueilleusement les tapisseries du Louvre? Sa taille est médiocre, mais un peu grosse, son front blanc comme de l'albâtre, son nez d'une perfection antique, son teint décoloré;... la vieillesse a respecté sa pâle figure, et sous le velours noir dont elle aime à se vêtir, elle montre encore un bras dont les formes pourraient exciter l'envie des jeunes filles dont elle est entourée. Une cape italienne s'avance en pointe sur sa tête et retombe derrière elle gracieuse et légère. Une

large croix d'or est suspendue à son cou par une chaîne de perles d'une merveilleuse blancheur... Eh bien! le sang qui coule dans ses veines, c'est le sang de Léon X, qui s'entourait de jongleurs, de poëtes et de baladins, pendant que la voix de Luther bouleversait l'Allemagne et que les Turcs s'avançaient vers l'Italie qu'ils menaçaient d'envahir; c'est le sang de l'intrigant Clément VII, qui jeta l'Angleterre dans le schisme pour plaire à Charles V, dont la tortueuse politique livra Rome au pillage des Impériaux; enfin c'est le sang d'Alexandre *le Tyran de Florence*, frère bâtard de Catherine, qui empoisonna sa mère pour jeter un voile impénétrable sur le mystère de sa naissance, et de Lorenzino, son cousin germain, le confident de la politique et le pourvoyeur des plaisirs d'Alexandre, qui lui dénonça ses ennemis, et lui procura des femmes jusqu'au jour où, l'attirant à un rendez-vous d'amour, il l'assassina lâchement dans son lit. A la naissance de cette femme aux destinées vengeresses, les astres eux-mêmes se troublèrent dans leurs sphè-

res harmonieuses, et les créatures intelligentes qui font rouler sur nos têtes ces globes lumineux, manifestation de leur existence, selon l'expression d'un saint père, comme la parole est la manifestation de notre pensée, tremblèrent à la vue des maux qu'elle devait causer. Les draps mortuaires de son père et de sa mère furent ses langes ; frère Basile Florentin qui dressa sa nativité vit du sang, du poison, des poignards dans l'avenir, et pendant le siége mémorable de Florence par Philibert d'Orange, les Florentins effrayés de ces présages sinistres, voulurent la jeter, à peine âgée de dix ans, dans un lieu de prostitution, ou la suspendre entre les créneaux des murailles, au vent de la tempête, et aux volées lointaines du canon.

CHAPITRE II.

—

Doncques, perle d'honneur, que la beauté couronne,
Il ne faut désormais que la France s'etonne
Si seule vous blessez les hommes et les dieux;
Puis qu'Amour est vostre hoste, et demeure en vos yeux.
L'Amour amoureux de la Reine de Navarre.
PIERRE DE RONSART.

L'ADVOCAT.

Cousin, sa grâce, son maintien,
Et son grand cueur meritent bien
De faire plus pour l'amour d'elle.

LE GENTILHOMME.

Cousin, c'est par Dieu la plus belle,
Et qui entend mieux le mestier,
Que femme qui soit au quartier.
(*La Trésorière.*)
J. GREVIN.

—

Le Mariage de Marguerite de Valois.

On était au 18 d'août 1572; Paris était inondé de lumière, de joie, des flots de sa population ondulant comme une vague, nuancée des mille couleurs de l'arc-en-ciel. Depuis six

heures du matin, on n'entendait que le roulement des tambours, les joyeuses fanfares des fifres et des clairons, auxquels les cloches mêlaient leurs volées retentissantes et le tonnerre lointain de leur harmonie. Il y avait de la joie dans l'air. Les bons bourgeois de Paris qui habitaient la place de l'Hôtel-de-Ville, le quai du Louvre, le Pont-aux-Meûniers et les rues tortueuses de la Cité, étaient ébahis des belles voitures, des toilettes pimpantes, des élégans cavaliers qu'ils voyaient passer sous leurs fenêtres : ce jour là, mademoiselle Marguerite, née à Fontainebleau le 14 mai 1552, de Henri II roi de France, et de Catherine de Médicis, épousait Henri, roi de Navarre, né le 13 décembre de la même année. Tout ce que la beauté du nord a de plus gracieux et de plus tendre s'unissait en elle aux attraits séduisans des Italiennes : pied mignon, taille élancée, cou de cygne, gorge puissante, cheveux noirs, front éclatant de blancheur, elle avait toutes les perfections, outre qu'elle faisait bien les vers, et savait le latin comme un docteur en théologie.

Mais quoique l'on soit toujours content de voir une jolie fille épouser un vigoureux garçon, ce mariage avait surtout mécontenté deux personnes : d'abord mademoiselle Marguerite elle-même, dont le cœur s'était épris de M. de Guise, et notre saint-père le pape, Pie V. Pour la première difficulté, c'était une fantaisie de jolie femme; mais la seconde était plus sérieuse : et certes, sans le bref de dispense, il aurait bien fallu que Charles IX gardât sa *margot* sur les bras, ou la dirigeât du côté du Portugal; mais depuis le premier jour de mai, le bonhomme Pie V était sous la clé de saint Pierre, et son successeur Grégoire XIII avait bien voulu lever les obstacles de la diversité de religion et de la parenté. Les mauvaises langues voulaient qu'il en fût du bref de dispense comme du vin de Chypre que l'on fabrique à Paris. Croyez-en ce que vous voudrez.

Bref, Notre-Dame et son cloître présentaient vers dix heures du matin l'aspect le plus animé. Un échafaud, couvert de magnifiques tapis de Flandre, avait été dressé de l'évêché

à Notre-Dame pour préserver la cour de l'impatiente curiosité de la foule. Il se prolongeait dans la nef jusqu'à l'entrée du chœur, où il se séparait en deux parties : l'une conduisait à une estrade drapée de velours blanc, aux armes de France et de Navarre; l'autre à la porte de la nef du côté de l'évêché. On voyait depuis long-temps dans l'église le prévôt des marchands et les échevins, étouffant dans leurs robes mi-parties de rouge et tanné, accompagnés du procureur du roi, des conseillers et du greffier de la ville, invités à la messe et au banquet royal, attendant le bon plaisir de la cour; puis les seize quarteniers, vêtus de damas noir; les maîtres de la marchandise, quatre de la draperie en robes de velours tanné, quatre de l'épicerie en robes de velours noir, quatre de la mercerie en robes de velours violet, quatre de la pelleterie en robes de velours pers fourrées de loup-cervier, quatre de la bonneterie en robes de velours jaune, et quatre de l'orfévrerie en robes de velours cramoisi-brun : en tout quarante personnes bouffies d'orgueil, cramponnées à leurs chaises

comme des poux à l'échine d'un pauvre homme, qui n'auraient pas vendu pour dix fois leur fortune l'honneur de représenter leur confrérie, au mariage de la sœur de leur gracieux souverain.

Au milieu du parvis, parallèlement à Notre-Dame, une triple haie de gardes-françaises commandées par Cosseins, mestre de camp, plantées sous les armes avec la roideur d'un pilier gothique, contenaient les flots de la foule. On distinguait aussi des deux côtés du parvis, le long des maisons et du mur de l'Hôtel-Dieu, les suisses du roi à leurs habits de velours incarnat, blanc et gris; ceux d'Anjou à leurs casaques vertes et noires, et ceux d'Alençon à leurs habits blancs et orangés, tous commandés par le comte de Maulévrier. Autour de l'échafaud était rangée sur deux lignes la première compagnie des gentilshommes du bec-de-corbin, garde ordinaire de sa majesté, commandée par François de Clinchamps lieutenant du comte de Retz, qui faisait partie du cortège. Et par l'étroite rue qui conduisait à l'évêché, à droite de Notre-Dame,

on pouvait apercevoir à la porte du palais, la compagnie du chevalier-du-guet, cent-cinquante arquebusiers à pied, vêtus de mandilles aux couleurs de la ville, et cinquante à cheval, armés jusqu'aux dents, portant devant et derrière l'étoile distinctive de leur confrérie. Testu les commandait. Sa cuirasse resplendissante était en partie couverte d'une riche casaque de velours cramoisi, et par-dessus tout on voyait briller sur sa poitrine le collier de l'ordre, collier à toute bête, dont les plus grands seigneurs se trouvaient jadis honorés.

C'était autour de ces murailles vivantes, gardes françaises, suisses, arquebusiers, que venait se briser la vague de la foule, bondissant, se roulant, se grossissant, semblable à un océan de têtes retentissantes. Les fenêtres du parvis étaient encombrées de femmes élégantes, de bourgeois endimanchés, buvant, politiquant, parlant de leur commerce; à la vieille façade de Notre-Dame, dont l'ombre se projetait informe, gigantesque sur cette foule étourdissante, de jeunes seigneurs et de no-

bles demoiselles étaient suspendus, collés comme des pièces sur des haillons; des écoliers, des mendians s'étaient hissés sur les colonnettes du portail, et paraissaient comme des ornemens animés d'une façade vivante; singulièrement accouplés, un poète aux longues jambes sèches, aux formes heurtées, saisissant un roi de France à la gorge, un gueux sur le dos d'un évêque, un juif se débattant contre les sept péchés capitaux. Les deux tours immenses s'élevaient au-dessus de cette fourmilière d'hommes, frémissant sous les coups de l'airain, et le soleil en colorait par derrière les rampes à jours, les arêtes moelleuses, les colonnettes délicates, et les encadrait d'un filet lumineux comme une broderie d'or autour d'un manteau de velours d'Italie.

Dans l'espace qui restait vide des deux côtés de l'échafaud, entre les gardes françaises et le portail de la vieille église, une foule de gentilshommes se promenaient: groupes brillans de seigneurs catholiques, tous magnifiquement vêtus, avec des manteaux espagnols d'un prix incalculable, des chausses bouffan-

tes, des sandales brodées, des saies à grandes manches, des pourpoints tailladés, des gants de daim délicieusement parfumés; cercles de gentilshommes protestans, élégans dans leur costume, mais sans aucun luxe; car les gens de la réforme avaient affecté ce jour-là une simplicité qui contrastait singulièrement avec le luxe de la cour. Et dans les angles les moins apparens, la rougeur de la pauvreté sur le front, on voyait les pauvres nobles gascons, n'ayant que la cape et l'épée, montrer dans leurs bottes des bas de fil grossier, avec la braguette flottante serrée autour du genou, le justaucorps soigneusement caché sous le pourpoint, la fraise plate et la plume de coq sur le chapeau à larges bords. La population parisienne les avait déjà accompagnés de huées depuis la Bastille jusqu'à l'île de la Cité, le jour où Henri de Navarre, nouvellement décoré du titre de roi, avait fait à Paris son entrée solennelle; mais depuis ce temps son antipathie s'était encore accrue contre cette troupe cuivrée, insolente, au jargon incompréhensible, qui dînait avec un morceau de

porc salé les vendredis et les jours de jeûne, et un hareng les autres jours ; qui ne parlait que de couper des nez et des oreilles, de bâtonner les petites gens, et dégainait la rapière pour un regard de travers ; qu'on trouvait toute la journée le long des rues bras dessus bras dessous, lorgnant les femmes, accaparant le beau milieu du pavé, et jetant dans la boue les messieurs de la marchandise. Ces gens de la bonne ville de Paris, détestaient tous les Huguenots blasphémateurs de la messe, à cause de leur orgueil nobiliaire ; parce qu'ils voulaient se rendre indépendans en religion comme en politique : mais n'osant s'en prendre aux grands seigneurs du parti, ils gardaient toute leur colère pour ces pauvres hobereaux sans fortune et sans puissance.

Aussi y avait-il de l'inquiétude, un indicible malaise dans la joie de la multitude : on aurait dit d'un libertin sentant les pointes acérées du remords, sous les fleurs de la volupté. Et Catherine était attentive à ces dispositions de la foule. D'un moment à l'autre la collision qu'elle espérait pouvait avoir lieu, et

cette femme dont la politique savait profiter de tout, avait échelonné à tout événement le long des rives de la Seine, seize cents hommes du régiment des gardes dont le dévouement lui était connu; et avec eux, les trois cents archers, arquebusiers et arbalétriers de la grande prévôté, morionnés, vêtus de cuirasses et cottes de mailles, le pétrinal chargé sur l'épaule, rouet bandé, prêts à faire feu s'il y avait nécessité.

« Tiens, Michel, disait à un de ses amis
» un écolier accroché à la première galerie de
» la voussure du portail, vois-tu là-bas ce par-
» paillot sec comme un échalas, les yeux à
» fleur de tête, dont les dents sont plus lon-
» gues et les pommettes des joues plus sail-
» lantes que celles du vieil aveugle de Presles;
» je l'ai vu l'autre jour à la porte Saint-Jacques
» porter son dîner au four, dans une page des
» *Ruses de Satan*, de Jean Aconce: c'est, je t'as-
» sure, un fameux truand. — Il en a, maugre-
» bleu, bien l'air. Holà! hé.... seigneur gentil-
» homme, écoutez ici, dit Michel, en lui
» faisant signe de l'index. » Le gascon s'ap-

procha d'un air moitié curieux, moitié grognard. — « Dites-moi, votre côtelette était-
» elle bonne?... Tête-Dieu, quels yeux vous
» me faites!... — Attends, petit martinet, dit
» le gentilhomme en grinçant des dents, et en
» portant la main à la garde de son épée!... —
» Ah! poursuivit Michel d'un ton railleur,
» c'est peut-être là la broche avec laquelle vous
» l'avez fait cuire?... Une noble lame, par ma
» foi! je suis sûr qu'elle a encore du sang de
» veau. Remettez dans le fourreau cette respectable épée, mon brave, et prenez garde
» de lui laisser prendre l'air, car elle pourrait
» s'enrhumer. » Le protestant était en fureur; il n'osait cependant frapper un écolier sans défense et commencer peut-être par là une horrible boucherie. Il était debout, l'œil en feu : mille paroles de rage venaient expirer sur ses lèvres, quand l'écolier tirant avec effort de la poitrine un énorme crachat, parut braquer sa bouche si juste vis-à-vis de la sienne, que le parpaillot crut prudent de se retirer, au milieu des huées de tout le peuple, témoin de cette petite altercation.

En ce moment il y eut un grand bruit dans la foule. Ceux qui se tenaient cramponnés aux sculptures de la cathédrale se hissèrent de plus belle, en poussant de grands cris; les femmes des fenêtres agitèrent leurs mouchoirs et leurs écharpes de diverses couleurs, le peuple badaud fut refoulé vivement sur la place, oscilla, hurla... C'était une troupe de gentilshommes à cheval, l'épée au poing, couverts de cuirasses brillantes, le casque en tête ruisselant de lumière, qui débouchait par la rue neuve Sainte-Geneviève, conduisant les ducs d'Anjou et d'Alençon, le prince de Condé, les ducs de Nemours, de Montpensier, de Guise, d'Aumale et de Nevers, les maréchaux de Montmorenci, d'Anville, de Cossé, de Tavannes, le comte de La Rochefoucault, le nouvel époux, et une troupe immense de seigneurs de l'une et de l'autre religion. Ils montaient de magnifiques chevaux qu'ils conduisaient avec grâce; les harnois étaient resplendissans d'or; le cortége élégant ondulait comme un flot d'or et de soie, et les panaches de différentes couleurs se balançaient sur les

toques des princes et des seigneurs, comme une nuée d'oiseaux de mer séchant leurs ailes aux rayons du soleil. Ces gracieux cavaliers exécutèrent devant l'Hôtel-Dieu une comparse du meilleur goût, à la grande satisfaction des spectateurs des fenêtres, au milieu des imprécations des autres, sur lesquels ils lançaient leurs chevaux sans dire : gare, les refoulant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.... Et tout à coup parut à gauche du parvis, au milieu de la foule qui se roulait en hurlant sous les pieds des chevaux, le prévôt de Paris monseigneur de Nantouillet, vêtu d'une riche armure de Milan admirablement damasquinée, ouvrant le passage avec quelques arquebusiers à cheval, à mon très redouté sire le roi, leste et fringant, donnant le bras à l'amiral, entouré de la seconde compagnie du bec de corbin.... et de suite après, madame la reine Elisabeth sa femme, fit gémir le pavé, grincer les vitres et aboyer les chiens, dans un coche attelé de six chevaux blancs, suivi d'un grand nombre de voitures, et passa comme une apparition vers l'angle gauche de l'église, lançant au gré

de la brise les manches déchiquetées de ses femmes, leurs voiles chatoyans et les plumes de leurs toques aux pierreries flamboyantes.

Alors les Suisses d'Anjou et d'Alençon stationnés le long des maisons à gauche du parvis, s'avancèrent jusqu'au pied de l'échafaud, pour laisser libre au peuple l'entrée d'une des portes. L'orgue fit rouler ses accords comme un torrent qui se brisa sur les ogives, inonda les tribunes, l'abside, les chapelles et les bas côtés du chœur. En même temps la foule se rua dans l'étroit espace qui lui avait été abandonné derrière les piliers de la nef, grimpa sur le dos de Saint-Christophe et de l'enfant Jésus, se suspendit en grappes le long de leurs jambes et de leurs bras monstrueux, pyramida sur leurs épaules et sur leurs têtes, formant ainsi une immense statue de mille statues vivantes. Les piliers étaient couronnés de figures grimaçantes, et des jambes déguenillées pendaient tout au tour comme une fraise. Puis les rayons du soleil, reflétés par les habits de la foule à l'extérieur, arrivaient par les larges ouvertures des portes, rouges,

blancs, verts; coloraient l'enceinte d'une lueur blafarde, et luttaient avec les teintes fantastiques des vitraux de l'abside. Les mille clameurs du peuple, rapides, entrecoupées, bondissantes, laissaient entendre de temps à autre les basses des chantres entonnant l'introït. La cour alors se montra à la porte de l'évêché.

On vit d'abord s'avancer en bel ordre, de quatre en quatre, la hache au poing, les gentilshommes de la seconde compagnie du bec-de-corbin, légèrement vêtus de cottes de mailles élégantes, sous une écharpe blanche à filet d'argent. Ils sortirent lentement de l'évêché, arrivèrent sur l'échafaud jusqu'au milieu de la place du parvis, se dirigèrent vers la grande porte de l'église, de manière que leurs premiers hommes se trouvaient sous l'ogive du portail et les derniers à la porte du palais épiscopal. Alors ils firent volte-face, et s'alignèrent des deux côtés de l'échafaud. Entre eux défilèrent ensuite cent enfans des principaux bourgeois, conduits par Desprez leur capitaine, les sieurs Mathieu Marcel et Réné Dolu leurs lieutenans.

Rien de plus élégant, de plus frais que ces jeunes gens de quinze ans, tout brillans de parure et de beauté. Sous une casaque brodée de velours cramoisi aux longues manches pendantes, des pourpoints de satin blanc découpés laissaient voir leurs fines chemises de toile de Flandre; d'immenses fraises de dentelle leur descendaient à flots de neige au milieu des reins; des chausses de soie tricotée dessinaient leurs formes grêles et délicates et leur épée suspendue à l'épaule par une torsade d'or, étincelait de pierreries. Après ces enfans une musique de hautbois, de clairons et d'autres instrumens jouait des *gaillardes* de Jacob, imprimées par Ballard; les hérauts d'armes suivaient; puis, les officiers de la maison du roi; enfin arriva la cour.

C'était d'abord le roi Charles IX avec sa mère: lui revêtu comme tous les princes du sang d'un justaucorps de satin jaune pâle, avec des bandes verticales de velours noir, bordées elles-mêmes de minces torsades d'argent; elle, au milieu de ces splendides parures, toujours

couverte de ses longs vêtemens noirs, semblable à la mort qui se promènerait seule et silencieuse au milieu de l'orgie d'un festin. La jeune épouse venait après eux : une superbe couronne impériale brillantée de diamans, de rubis et d'autres pierres précieuses était placée sur sa tête ; sa robe de velours violet semée de fleurs de lis s'entr'ouvait par devant, pour laisser voir une robe de satin blanc garnie de dentelles. Son beau sein éclatant de blancheur était à découvert, selon la mode dont elle avait donné un des premiers exemples, et s'encadrait dans le *couët* d'hermine mouchetée, symbole de haute dignité. Sous sa collerette montante, le manteau royal bleu semé de fleurs de lis, descendait jusqu'à terre, et la queue fourrée d'hermine de quatre aunes de longueur, était portée par madame la duchesse de Lorraine, madame la princesse de Condé et madame la duchesse de Guise. Après Marguerite venait la reine mère, mesdames de Montpensier, de Nemours, de Nevers, vêtues de *surcots* d'hermine, couëts, manteaux et cercles de duchesses. Des écuyers portaient la

queue de leurs manteaux, et leurs dames d'honneur les suivaient en grand nombre. Tel était le cortége de la mariée. Le roi de Navarre était accompagné des princes qui l'avaient conduit au parvis, et la marche était fermée par une quantité prodigieuse de seigneurs et de dames des deux religions.

Cependant le peuple de Paris était morne et silencieux. Pas un cri de Noël pour célébrer ce brillant mariage, dont Basile le mathématicien avait fait la *prognostication*. Au contraire, un long murmure d'indignation s'éleva de toutes parts, quand on vit les Protestans garder leurs toques en présence de monseigneur le cardinal de Bourbon, venant à la tête d'un nombreux clergé recevoir les époux à la porte ; entrer dans la vieille église de Philippe-Auguste la tête ainsi couverte, et profaner le lieu saint de leur air méprisant et dissipé. — » Pensent-ils donc être au-dessus de Dieu, » tous ces beaux seigneurs dorés et pimpans, » se disait-on ? N'est-ce pas pitoyable de voir » la noble maison de France s'allier avec des » athées et des parpaillots, et un noble prince

» catholique n'aurait-il pas mieux convenu à » cette jolie dame Marguerite, que ce petit ri- » baud de prince de Béarn. » Aussi quand le roi de Navarre entra, en regardant d'un air peu satisfait les drapeaux de Jarnac et de Montcontour appendus à la voûte, les cris de vive Jarnac, vive Montcontour, vive le duc d'Anjou, éclatèrent-ils de toutes parts avec un tonnerre d'applaudissemens. Charles IX se mordit les lèvres, jeta sur la foule un regard furieux, et se tournant vers le cardinal de Bourbon le pria de commencer la cérémonie.

On était à l'extrémité de la nef, devant la balustrade du chœur; les époux tournaient le visage à l'autel, et le cardinal de Bourbon se tenait debout devant eux. Depuis l'âge de quinze ans, Marguerite avait eu une intrigue avec le jeune duc Henri, et leurs rapports d'intimité n'avaient pas cessé, à ce que dit l'histoire, depuis le mariage de celui-ci avec Catherine de Clèves, princesse de Porcian. Sans doute elle lui avait juré sa parole de femme de ne jamais consentir à son union avec le

roi de Navarre, car interrogée par le cardinal si elle consentait à le prendre pour époux, elle ne répondit rien. L'officiant répéta plusieurs fois sa question sans succès, lorsque Charles ennuyé de cet entêtement de femme, la poussa vivement par derrière, lui fit pencher la tête et dit au cardinal qu'elle avait consenti. En ce moment, regardant autour de lui avec humeur, il aperçut le duc de Guise au-dessus de tous les autres seigneurs de la cour, dont l'œil fascinait la pauvre mariée, et semblait lui rappeler sa parole. Précisément il avait adopté pour ce jour là le rouge et le gris pour ses couleurs, ce qui signifiait *espérer en hautes choses*, et cette contrariété venant se joindre à toutes les autres acheva de mécontenter le roi, qui lança, dit-on, au jeune duc un regard si foudroyant, que celui-ci faillit en perdre connaissance.

La cérémonie achevée, l'orgue commença ses fanfares, les clairons chantèrent des airs de réjouissance, les cloches de Notre-Dame sonnèrent à toute volée; mais la voix du peuple resta muette, et pas un cri n'échappa à la foule

consternée. Car on insultait publiquement en présence du roi au culte de ses pères, l'hérésie triomphait dans la capitale du royaume, et l'on avait bravé la religion catholique jusque dans son temple le plus révéré.... La cour était descendue au chœur par les gradins de l'échafaud pour entendre la messe, et les Protestans étaient retournés au cloître pour ne pas assister aux divins mystères. Ils se promenaient de long en large entre les soldats, de la rue à la nef et de la nef à la rue, causant et riant dans l'une comme dans l'autre, même au moment solennel de l'élévation.... la colère du peuple était au comble. On entendit dans les tribunes une voix d'une puissance extraordinaire crier ces paroles prophétiques : — « Ils seront trop heureux un jour de pouvoir » entendre la messe, les lâches et les payens!.. » A ces mots il y eut de tous côtés un trépignement de rage, des battemens de mains que la présence du roi ne put contenir, et les cris de vive Jarnac, vive Moncontour furent mille fois répétés.



CHAPITRE III.

—

Lune, œil de la nuict, qui reluis à trois faces,
Déesse des veneurs, des chemins et des chasses,
Tu as courbé trois fois tes voûtes en un rond,
Et trois fois replanté tes cornes à ton front,
Depuis le jour qu'errant par ces bois, je m'amuse
A suivre pour néant une bête qui ruse :
Guide ma main, déesse ! et m'enseigne le lieu,
D'où je pourrai sanglant retirer mon espieu ;
Et fais par ta faveur que mon souhait advienne,
O des astres l'honneur, vierge latonienne !

Songe dans la *Bocage royal.*
RONSARD.

Ainsi que deux toreaux piqués de l'aiguillon
D'une jalouse ardeur, pires que le frélon,
Courant, fumant, muglant et de force forcée,
Se choquant front à front, corne et teste baissée,
. . . .

Deuxième journée de la Bergerie.
REMY BELLEAU.

Embûches.

Elle était grande cette protestation de tout un peuple contre l'alliance adultère qu'on venait de consacrer du catholicisme et du pro-

testantisme. La multitude dans ces occasions a un tact exquis des convenances. Elle ne cria pas : mort aux Protestans; c'eût été un cri séditieux; mais elle célébra le nom et les victoires d'un fils de France, et rappela ainsi à l'orgueilleuse *huguenoterie* que le temps n'était pas éloigné encore, où elle était proscrite et traînée dans les rues aux bûchers des halles, et aux piloris des carrefours. Catherine, que son fils abandonnait depuis long-temps pour se livrer exclusivement à l'influence de l'amiral, s'approcha du duc Henri de Guise, et lui dit à l'oreille : — « Le peuple a fait aujour-» d'hui ses doléances à mon fils d'une ma-» nière énergique, ne trouvez-vous pas? — » Ecoutez, madame Catherine, lui répondit le » duc avec gravité, pour que le protestantisme » renverse l'ancienne religion, il faudra qu'il » plante son étendard sur le cadavre du der-» nier des Français... Le catholicisme est » patient parce qu'il est fort ; malheur à ceux » qui le feront se lever de son sommeil ! » Et comme toute la cour était attentive au retour de l'époux, qui venait accompagné du maré-

chal d'Anville embrasser sa nouvelle épouse, il s'achemina tout pensif vers la grand' porte, le long de l'échafaud, parmi les Protestans qui l'encombraient. Catherine l'y suivit, car elle tenait ce jour là à se montrer amie de la maison de Lorraine, et ils parurent tous les deux aux yeux de la foule sans aucune suite. Le duc avait sa toque à la main droite ; il la porta à la hauteur de sa poitrine et salua gracieusement la multitude, qui lui répondit par de vifs applaudissemens : — « Vive le duc » Henri, cria-t-on de toutes parts, vive ma- » dame Catherine!.. » Celle-ci prit alors la main du jeune duc, remercia le peuple d'un sourire et tous les deux se rendirent au grand banquet préparé dans le palais de l'évêché.

» Que crie donc cette canaille, demanda » Charles en sortant de la cathédrale par la » porte latérale, et en voyant le peuple tourbil- » lonner sur le parvis? — Il crie vive le duc » Henri, je crois, répliqua le comte de Retz. » M. de Guise n'est pas sorti de l'église avec » nous ; il est allé sans doute se montrer au » peuple vers la grand' porte. — De par tous

» les diables, il me le paiera, reprit le roi avec » dépit. — C'est, dit l'amiral, la plus grande » effronterie que puisse avoir un sujet en pré- » sence de son souverain. — Ne crie-t-on pas » aussi vive la reine Catherine?... Eh! par- » bleu, la voici qui s'avance, donnant la main » au duc Henri. Pour le coup, c'est du dernier » plaisant. Dis donc, Gondy, ma mère rede- » vient coquette, et je ne désespère pas de voir » arriver l'oncle de Rome, pour se battre avec » le neveu. Dépêchons un peu cette guerre de » Flandre, monsieur l'amiral, dit Charles en » se penchant à l'oreille de Coligny, et nous » renverrons les Lorrains à Joinville et les Ita- » liens chez eux ; qu'en dites-vous? Nous nous » marierons sans dispense, et nous chante- » rons les psaumes dans la langue qu'il nous » plaira. Comte de Retz, ayez soin que les hé- » rauts jettent quelque peu d'or à ces ribauds » et finissons cette sotte comédie. »

En disant ces mots, il monta le perron de l'évêché, accompagné de toute la cour, et un dîner magnifique se trouva servi par les soins de monseigneur Pierre de Gondy, évê-

que de Paris, docteur en théologie et en droit canon près les universités de Paris et de Toulouse, grand aumônier d'Elisabeth et confesseur de Charles IX. — « Messire de Coligny, » vous voyez que mon confesseur est content » de moi, car il nous traite à merveille. Mettons-nous à table, et placez-vous à ma gau» che. Toi, ma petite *Margot*, poursuivit-il en » embrassant sa sœur, mets-toi vis-à-vis de moi » avec ton mari et mon grand chambellan. Ma » mère se mettra où elle pourra avec monsieur » de Guise, son trente-sixième amant. Allons » donc, Gondy, je te dis de te placer!.. Tu as » peur de ma mère, poltron? Va, ne crains rien, » je te défendrai. » En ce moment la reine mère et le duc entrèrent; le roi jeta sur eux un regard à la dérobée, sourit en regardant son assiette, et se tournant vers Coligny : — « Tenez, mon père, buvons un coup de ce vin « de Chypre; cela vaudra mieux que les hour« ras de nos badauds de Parisiens. »

La cour savoura longuement la cuisine italienne de Pierre de Gondy; pendant ce temps on amusait la multitude à la porte, en lui

jetant quelques médailles d'or, dont les devises et les emblêmes promettaient la paix. L'on s'étouffait pour avoir ces médailles : chaque fois que les hérauts en faisaient voler une poignée de l'estrade sur laquelle ils étaient placés, mille mains transparentes au soleil se levaient, s'ouvraient sous la nuée étincelante; puis toutes ces têtes rouges de sueur, de préoccupation et de colère disparaissaient courbées vers la terre ; hommes, femmes, enfans, tous se ruaient les uns sur les autres, se poussaient, se repoussaient, juraient... Sous ces monceaux d'êtres vivans, on entendait les cris des plus avides qu'on écrasait contre le pavé, et des enfans gambadaient sur les têtes et les épaules de ces masses arrondies en voûte. Mais aussitôt que les hérauts annonçaient une distribution nouvelle, on s'étonnait de voir chacun retirer saines et sauves ses jambes, sa tête de ce pêle-mêle où tout un instant avait été confondu. C'était la résurrection des corps avant le jugement dernier. On se redressait avec précipitation ; les hommes ramenaient les lambeaux de leurs habits, les femmes renouaient leurs che-

velures; puis les médailles volaient encore, les mains s'agitaient de nouveau, et la mêlée recommençait....

Or les bons bourgeois de la place de l'évêché n'étaient pas médiocrement satisfaits de voir le peuple conquérir ainsi les médailles à *tire-cheveux*. Ils fixaient aussi des yeux de concupiscence sur les fenêtres derrière lesquelles se mangeait un si succulent repas; ils regardaient comme de bienheureux mortels les élégans cavaliers qu'ils voyaient passer à travers le cordon des soldats du guet, et monter dans les appartemens pour en retirer leur part. — « Messire Jean Charron dîne avec le roi, se di- » saient-ils, ainsi que les échevins, Nicolas de » l'Éscalopier, Jean de Braguelonne, Robert Da- » nis, le procureur du roi près le ville maître » Claude Perrot, et le greffier maître Bache- » lier..... » Quelques uns se promettaient d'avoir par ces Messieurs quelques bons rogatons.

Lorsque la cour eut dîné, elle songea à retourner au Louvre, où le roi devait tenir cour plénière, c'est-à-dire traiter successivement

tous les ordres de l'état, le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et celle des monnaies. C'était un souvenir de la magnifique hospitalité du vieux temps. Charles offrit donc galamment la main à sa sœur, la reine de Navarre, et la conduisit, suivi de toute la société, dans un salon où l'hypocras, les fruits, les glaces étaient préparés avec l'élégante recherche de ce temps-là. Alors Charles regardant à travers les jalousies la scène que nous avons décrite : « Gondy, dit-il, nous » ne pouvons aller au Louvre au milieu de » cette insolente canaille. Appelle-moi Testu. » Testu parut bientôt à la porte, militairement incliné, une main devant le morion, l'autre pendant le long de la cuisse. — « Eloigne-moi » ces ribauds, lui dit Charles ; va, cours dessus sans ménagement ; c'est toute la canaille » de Paris, et fais-nous jusqu'au Louvre un » large chemin. N'en tue pas, pourtant ; cependant, tu verras. Va et dépêche-toi. »

Cependant la foule augmentait de moment en moment sur le parvis et devant l'évêché. La présence du roi avait maintenu l'ordre pendant

toute la cérémonie du mariage; mais quand le dîner eut commencé, tout ce peuple électrisé par le souvenir de ses haines, par ses acclamations, ses trépignemens, par ce frottement que les individus d'un grand rassemblement exercent les uns sur les autres, se sentant soutenu de la reine-mère et du duc Henri, se mit à honnir les Protestans abandonnés par la cour et qui n'avaient osé se faire jour à travers la foule. On leur jeta de la boue, on les appela *crève-faim*, gagne-deniers; on bouscula les gardes françaises, on les resserra de plus en plus, et leur position devenant critique, quelques uns mirent l'épée à la main. Les spectateurs des fenêtres regardaient avec anxiété ces oscillations de la multitude, tantôt heurtant avec force les soldats destinés à la contenir, tantôt repoussée par eux, s'agitant, se tourmentant dans tous les sens, lorsque un bruit comme celui d'un orage retentit aux environs de l'Hôtel-Dieu; on reflua sur le parvis, on envahit l'échafaud en criant : sauvez-vous; on se jeta à corps perdu dans les rues environnantes, encombrées de curieux

qui voulaient avancer. Le flot revint sur lui-même, se choqua : il y eut des cris de désespoir.... On voyait par l'échappée de la rue les épées flamboyantes de la compagnie du guet s'agiter dans tous les sens, leurs chevaux se cabrer ; on fuyait sans savoir où on allait, ni pourquoi l'on fuyait, ni ce que l'on fuyait. Dans ce mouvement d'une population tout entière, soulevée, poussée, battue, rejetée par mille forces opposées, l'homme tournoyait comme le brin de paille que le vent soulève en des jours d'orage, et fait tourbillonner parmi des vagues de poussière sous les rayons brûlans du soleil. En peu de temps l'alarme eut gagné les quartiers environnans. Le prévôt de Paris n'ayant pas donné d'ordres, on n'osa tendre les chaînes ; mais les boutiques furent fermées sur les quais, dans les rues Saint-Jacques, de la Harpe, Saint-Martin et Saint-Denis.

Dès le commencement de cette matinée si dramatique, une femme, à la fenêtre du vieux Gilles, chanoine de Notre-Dame, avait attiré l'attention d'un grand nombre de cavaliers.

Elle portait une robe de velours noir à grandes manches, serrée autour de sa taille par une ceinture à clous d'argent. Les franges de cette robe, que je comparerais volontiers à une mantille ouverte par devant, descendaient gracieusement des épaules, passaient sur le milieu des deux seins, et venaient se rejoindre à la ceinture sous un fermoir de diamant; puis elles divergeaient encore jusqu'au genou et laissaient pendre par derrière leurs filets de soie sur une jupe de satin blanc. Un corsage de toile transparente couvrait la gorge de cette charmante personne de dix-huit ans, en dessinait les contours admirables, glissait sous le velours, enveloppait ses bras de son tissu léger, bouillonnant, serré de distance en distance par de riches bracelets. Les manches flottantes de sa robe de velours étaient relevées au-dessus du coude par des agraffes d'or, et sur le satin noir dont elles étaient doublées, son bras traçait une ligne suave, à peine sensible dans le réseau transparent de la fine toile dont il était enveloppé. Sa petite main était couverte de gants de peau blanche, bor-

dés de longues dentelles ; sa toque bleue encadrait délicieusement sa figure, et le vent se jouait dans les boucles de ses longs cheveux noirs. Elle était toute belle, toute gracieuse à cette fenêtre, fraîche, légère pendant que la foule s'étouffait au-dessous d'elle. Un vieux prêtre qu'elle entourait de soins minutieux était à son côté, la dévorant des yeux comme un père qui conduit sa fille à l'autel ; car il l'aimait d'un amour vraiment paternel, et ne vivait plus que pour cette charmante enfant. Aussi disait-on qu'il faisait des folies et dépensait pour l'habiller ou l'entretenir plus de la moitié de son énorme revenu. Le roi Charles lui-même avait remarqué cette beauté ravissante, en venant à Notre-Dame au commencement de la cérémonie. — « Marguerite, avait-il dit à sa sœur, comment » nommes-tu cette belle personne qui est à » cette fenêtre près d'un vieil abbé ? » Marguerite la lui avait nommée. « Qu'elle est » belle ! » avait repris Charles, et en arrivant à l'extrémité de l'échafaud la plus rapprochée d'elle, il avait écarté ses gardes, et lui avait

adressé le plus joli salut du monde, auquel elle avait répondu avec grâce et timidité.

Du côté opposé à l'Hôtel-Dieu, un peu en dehors de la foule, un homme d'assez pauvre apparence s'était appuyé les bras croisés contre le mur, et regardait attentivement la demoiselle en question, sans s'inquiéter beaucoup de ce qui pouvait se passer autour de lui. C'était un de ces personnages dont la mise est un problème; aux habits rapés, mais d'une propreté recherchée, dans lesquels la vétusté contraste singulièrement avec l'élégance de la forme. A la première vue, on l'aurait pris pour un de ces coquins vulgaires qui vivent au jour le jour dans Paris, exploitant les foules, vendant au peuple des chansons, des complaintes, débitant leur orviétan au coin des rues. En l'examinant de plus près, on était frappé de la beauté de sa figure, de la force et des magnifiques proportions de ses membres, de la blancheur de ses mains, de son air plein de noblesse, je dirais presque de majesté. Sa longue barbe noire était soigneusement taillée en cercle autour de son

menton, ses rares cheveux fixés avec une certaine recherche : malgré sa pose insouciante, il y avait de l'inquiétude et de l'attente dans sa figure ; et depuis une demi-heure un gamin de sept à huit ans était debout devant lui, la bouche béante, l'examinant des pieds à la tête, cherchant à résoudre un de ces problèmes que les enfans de cet âge se posent à eux-mêmes avec tant de sagacité, à l'aspect de certains personnages. L'individu dont nous parlons ne s'occupait pas seulement de notre élégante inconnue, il regardait aussi souvent vers le lieu du parvis où se promenaient les Protestans. De temps à autre de légers nuages d'ennui semblaient passer sur son front : il fronçait le sourcil et reprenait son attitude de muette impassibilité. Bientôt la belle demoiselle parut sourire ; elle agita son mouchoir, et se penchant vers le vieux prêtre, elle lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci sourit comme elle, fit signe à une personne du parvis, et l'on vit un jeune homme à la blonde chevelure, d'une mise pleine d'élégance et de simplicité, franchir la haie de gardes fran-

çaises et se diriger avec empressement vers la maison où se trouvaient les personnes qui l'appelaient. L'homme à figure douteuse enfonça sa toque sur son front, le suivit des yeux avec inquiétude, quand s'éleva tout à coup la tempête soulevée par l'imprudente légèreté de Charles IX. Alors il s'élança vers le protestant, emporté déjà par le torrent qui roulait autour de lui; une vingtaine d'hommes déguenillés marchèrent à sa suite, et tous poussant le peuple, parvinrent à éloigner le cavalier de la maison où il allait et à l'acculer contre une porte cochère, qui s'ouvrit derrière lui, et se referma immédiatement après. Alors Faustus se trouva dans une assez vaste cour en présence de Dominique, son mortel ennemi.

« Je t'avais promis de te retrouver, lui dit « le truand, et j'ai tenu ma parole. Cette mai- « son est absolument déserte, et mes gens sont « à quatre pas d'ici, veillant à ce qu'on ne « nous dérange ; ainsi nous avons tout le temps « de nous voir.

— « Il n'était pas nécessaire, répondit Faus-

« tus, de prendre tant de précautions : j'étais tou-
« jours à tes ordres, bien que la partie ne soit
« pas égale, car tu n'as que la vie à perdre,
« et la vie est peu de chose ; tandis que moi
« j'ai l'avenir, la gloire, le bonheur d'un
« amant privilégié.

— « Tu dis vrai, monstre! l'avenir, le bon-
« heur, tu me les as ravis, et puis tu m'as lâche-
« ment déshonoré ; ainsi la partie n'est pas
« égale ; mais enfin tu n'es pas libre, et bon gré
« mal gré, il faudra bien croiser nos épées.
« Voici les conditions du combat : nous allons
« en finir l'un ou l'autre avec la vie ; si tu es
« vainqueur, mon cadavre t'appartiendra : mes
« gens ont ordre de le porter où tu voudras et
« de te laisser aller en paix ; si tu meurs, de-
« main tu seras au vent sur le gibet de Mont-
« faucon.

— « Ah! lâche coquin, dit Faustus en met-
« tant l'épée à la main, je te crois capable
« de tout, car de hardis brigands sont à tes
« ordres, et tu ne saurais pas respecter la dé-
« pouille d'un ennemi qui se serait bravement
« défendu.

— « N'en appelle pas à ma générosité, vois-
« tu ; ce que j'ai dit est dit. On peut être lâche et
« se bien défendre, bavard comme une vieille
« femme et se bien défendre, et ne pas mériter
« les honneurs dûs aux braves gens.

— « N'aie pas l'air de me refuser une grâce,
« répondit Faustus ; je ne voudrais pas en re-
« cevoir de toi. Si je te tue, je remettrai ton
« cadavre à la prévôté, où l'on te traitera sans
« doute comme un vil brigand, comme le re-
« but de la société. Je serai attaché au gibet
« par la main de tes truands, à la faveur des
« ombres de la nuit ; et toi, le bourreau t'y sus-
« pendra en plein jour. » Alors ils croisèrent leurs épées. Dominique se battit d'abord en désespéré ; mais voyant le sang-froid de son adversaire, avec quelle attention il parait ses coups, il comprit qu'il y aurait trop de danger à écouter sa fureur. Il avait sur son ennemi un incontestable avantage, celui de la force ; il pouvait le fatiguer et avoir ensuite bon marché de lui : la fortune déjoua ses calculs ; car après une vingtaine de passes, Faustus entortilla adroitement son épée autour de la

sienne, et la tirant avec force, la lui arracha des mains.

La honte, la rage bouleversaient l'expressive figure de Dominique. Il recula, s'appuya contre le mur, et croisant ses bras, regarda avec désespoir son épée couchée dans la boue, sous les pieds de son ennemi. — « Ramasse-la, « lui dit Faustus; tu l'as dit : un de nous doit « mourir, et je ne veux pas te tuer sans com« bat. » — Dominique le regarda avec un sourire amer. — « Me tuer sans combat!... Un « lâche ne se bat plus quand son épée a trom« pé son espérance; il courbe la tête et de« mande misérablement la vie!... Je ne ra« masserai pas mon épée, car je te devrais « quelque chose, et tu ne me tueras pas sans « combat... » En prononçant ces mots, il s'élança sur Faustus, qui se sauva au fond de la cour, tourna quelque temps autour de Dominique, et trouvant enfin l'occasion de le saisir avec avantage, recommença avec lui un combat plus acharné, plus désespéré que jamais. En ce moment, des coups de haches d'armes enfoncèrent les portes, et laissèrent voir aux

combattans la compagnie des gentilshommes du bec-de-corbin.

Marie, car la belle demoiselle dont nous avons décrit le costume n'était autre que la nièce de Pierre de Piles, avait vu la tentative hardie des truands, et connaissait bien l'homme avec lequel Faustus était enfermé. La présence de cet homme qu'elle avait depuis long-temps remarqué, sa longue préoccupation, la rapidité avec laquelle il s'était élancé sur Faustus, et plus encore la présence de cette horde de truands, venant l'un après l'autre écouter à la porte, échangeant des gestes atroces, tout lui révélait un complot tramé contre la vie de son amant. Sa première pensée fut qu'on l'assassinait ; elle quitta précipitamment la fenêtre, descendit l'escalier avec la légèreté d'une biche, et se jetant au milieu de la tourmente, lutta courageusement contre les vagues qui l'emportaient et la ramenaient, ainsi que la rafale se joue d'un léger batelet. Cependant on reconnaissait la charmante jeune fille saluée par Charles IX ; les hommes se roidissaient autour d'elle pour la garantir,

lorsque Cornecul, méditant aussi une atroce vengeance contre le coëfre, se rua avec quelques truands déterminés sur le groupe où elle se trouvait.... Alors elle fut entraînée avec une rapidité inconcevable, malgré ses pleurs, malgré ses cris, vers une taverne à l'entrée basse, étroite, repaire mal famé d'écoliers, de femmes et de filous de nuit. Le chanoine cherchait aussi à parvenir vers sa nièce bien-aimée; mais une force qu'il ne comprenait pas le retenait loin d'elle, ou le rejetait d'un autre côté quand il en approchait. Enfin Marie épuisée de forces et de douleur, se laissa tomber sur le pavé.

Alors ceux qui l'entouraient reculèrent craignant de la fouler aux pieds : le flot frissonna autour d'elle et ses oscillations se firent sentir jusque sur le parvis. On jura contre les agitateurs : ils craignirent le ressentiment de la foule, touchée de pitié à la vue de l'élégante jeune fille, dont la figure était plus blanche et plus pâle que de l'albâtre. Personne ne la relevait cependant : elle était si ravissante, si belle, qu'aucun de ces hommes du peuple qui

l'entouraient n'osaient porter la main sur elle. Le chanoine arriva donc. Il prit cette nièce chérie dans ses bras, il la pressa contre son cœur, il chercha à la rappeler à la vie. Alors, ô force inconcevable de l'amour! elle parut s'animer d'une force surnaturelle, son teint se colora vivement :— « Mon Dieu, s'écria-t-elle, » il est temps encore de le sauver!............ » Elle s'arracha aux bras du chanoine, et se frayant un chemin au milieu de la multitude étonnée, elle arriva à la porte fatale, y appuya son oreille, et resta muette d'effroi. Un cliquetis d'armes se faisait entendre; puis le silence lui succéda; puis un bruit de pieds, comme de gens qui cherchent à se terrasser, des grincemens de dents, des étouffemens de rage. — « Ciel! s'écria-t-elle, il vit encore!..» Et la malheureuse retomba une seconde fois contre la porte, inanimée, ses jolies mains traînant à terre, affaissée sur elle-même, comme la blanche colombe que le plomb mortel a blessée.

« Tiens, dit Pierre de Villemur à un homme » du peuple, en lui mettant un écu d'or dans » la main; tu vois là-bas le cortége du roi qui

» s'avance (en ce moment le parvis était pres-
» que désert), et Henri de Guise près de ma-
» dame Catherine ; cours : dis lui que Pierre
» de Villemur lui annonce que sa nièce se
» meurt ; que Dominique fait assassiner mon-
» sieur de Téjan derrière une porte et qu'il me
» conduise des hommes d'armes pour l'en-
» foncer. » L'homme courut le long de la tri-
ple rangée de gardes qui entourait le roi, appela le duc Henri et lui fit avec fidélité la commission du chanoine. — « Sire, dit le duc,
» vous voyez ce groupe devant vous : un de
» mes amis est enfermé derrière cette porte ;
» on vient de me dire qu'on l'assassine, et que
» la belle personne que vous avez vue à l'une
» de ces fenêtres se meurt de douleur, car le
» jeune homme est son fiancé.

« Clinchamps, dit le roi, vite un officier et
» vingt-cinq hommes ; qu'on enfonce cette
» porte devant laquelle cet attroupement est
» formé, et qu'on arrête les assassins. Vous,
» cousin, dites à la fiancée de votre ami que le
» roi Charles IX lui-même est venu au secours
» de son amant. »

La porte tomba donc sous les coups des haches d'armes. Le chanoine avait fait asseoir sa nièce sur un banc de pierre : dès que la porte eut été enfoncée, elle jeta dans la cour un coup d'œil de désespoir, et voyant son amant inondé de sang, elle poussa un faible cri et s'évanouit de nouveau. Les deux ennemis se tenaient étroitement serrés, luttant corps à corps, épuisés, écumans de fureur, tous deux couverts du sang de Dominique, qui, en sautant sur Faustus, s'était fait avec l'épée de celui-ci une blessure légère au-dessous du bras gauche. Toutefois, Faustus allait succomber, et l'on voyait qu'il soutenait à peine les efforts de son adversaire. — « Séparez-les, dit le duc de » Guise. Attin, allez chercher ma voiture dans » la cour de l'évêché; placez-y mademoiselle » de Longchasteau, messire le chanoine, et ce » seigneur gentilhomme. Quant à son antago- » niste, poursuivit-il en montrant Dominique » sans vouloir le regarder, comme c'est un » duelliste et non pas un assassin, vous pouvez » le laisser aller où bon lui semblera. » Une sueur froide coulait sur le front du truand.

Dans l'effort prodigieux de sa lutte, il avait perdu une grande quantité de sang : il se coucha donc à terre, pâle, abîmé de douleur... Marie était revenue à elle : son amant lui avait fait comprendre qu'il n'était pas blessé, et le sentiment de la commisération était le seul qui régnât dans son âme, à la vue de Dominique, qu'elle croyait près d'expirer. La pauvre fille lui pardonnait tout, à cet homme à qui une passion désordonnée avait fait tant de mal, qu'elle aimait encore comme un frère prodigue, mais que jamais elle ne devait aimer d'amour. — « Prince, dit-elle au duc, Dominique, votre » frère d'études se meurt. » A ces mots, le jeune duc ne put contenir ses larmes. — « Empor- » tez-le à l'évêché, dit-il; je vais l'y suivre, » et recommandez-le de ma part à monseigneur » Pierre de Gondy. » En effet, les gentilshommes du bec-de-corbin voulurent soulever Dominique. — « Laissez-moi, leur dit-il; je n'ai » besoin du secours et de la commisération de » personne; j'ai des amis aux mains desquels » je veux seules confier ma vie. A moi, mes » fidèles truands, poursuivit-il d'une voix

» éteinte; ramassez mon épée : aujourd'hui elle » a trompé mon espérance; un jour peut-être » je serai plus heureux. » Cinq ou six hommes mal vêtus l'emportèrent; Marie, Faustus et le chanoine montèrent dans le coche du duc de Guise, et partirent avec rapidité pour le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois.

CHAPITRE IV.

Tutte vestite eran di verde gonne
E coronate di frondi novelle.

ARIOSTE, *Chant cinquième.*

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais roi je les reçois, poëte tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Esclate par soy-même, et moi par ma grandeur.
Si du costé des dieux je cherche l'advantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image ;
Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

CHARLES IX A RONSARD.

—

Le Carrouzel donné à Monseigneur le Roi

PAR SA BONNE VILLE DE PARIS, EN L'HOSTEL DE BOURBON.

Après le dîner de l'évêché, la cour retourna donc au Louvre comme nous avons dit, et le roi tint cour plénière jusqu'au moment du bal;

« car, dit un auteur, avec madame Catherine » toujours fallait que le bal marchast. » Nous ne décrirons pas le magnifique ballet de ce jour-là, dans lequel Charles IX faisait le rôle de Neptune, armé du trident et assis sur une conque d'or, supportée par la queue d'un hippopotame doré; nous nous arrêterons encore moins au repas du roi de Navarre, à l'hôtel d'Anjou, célèbre par ses dix-huit histoires en sucre; venons-en de suite au *mirlifique carrouzel*, donné à monseigneur le roi par sa bonne ville de Paris, en l'hostel du Petit-Bourbon, lez le Louvre.

L'hôtel Bourbon avait été démoli en 1527, à l'occasion de la révolte du connétable Charles de Bourbon aux touchantes infortunes, que l'amour d'une femme et ses fureurs jetèrent malgré lui dans le parti de Charles-Quint. Au temps dont nous parlons, il n'en restait plus que la chapelle et la galerie, une des salles les plus vastes que l'on connût dans le royaume. Le mercredi, 20 août, tout y avait été préparé pour recevoir le roi et toute sa cour. Une fable et des vers avaient été composés par Jacques

Grévin, jeune poëte, dont le front était ceint d'une triple couronne, remportée au collége de Beauvais par trois excellentes pièces, la *Trésorière*, *César* et les *Esbahis*. Malheureusement la renommée ne nous a pas conservé les sonnets, quatrains et madrigaux chantés en cette solennelle circonstance du carrousel; mais on prétend que le jeune favori des muses s'y était surpassé lui-même, et que onques ne furent escoutées si belles tirades et vers tant mieux tournés. Le machiniste Joachim Biscop s'était chargé de traduire en charpente, roues, cordages, les poétiques rêveries, les souvenirs de l'antiquité de l'Ovide moderne, et la musique avait été composée par Prévosteau, régent au collége de Montaigu, célèbre par son hymne triomphal de l'entrée de Charles IX à Paris. Ce fut le chant du cygne; car le dit Prévosteau, très suffisant homme en diverses sciences, mourut à la fin de cette même année 1572. Il avait assez fait pour l'immortalité.

Il était neuf heures du soir : l'escalier de l'hôtel Bourbon était splendidement éclairé;

des fleurs rares en parfumaient les marches. La cour sortit du Louvre par le pont de la vieille façade, et se rendit brillante de parure à la soirée que lui offraient si galamment le prévôt et les échevins. Après avoir monté quelques marches, on se trouva dans la grande galerie de l'hôtel, où le spectacle avait été préparé. Les princes et les princesses du sang prirent place sur des fauteuils, et le reste de la cour sur de riches banquettes recouvertes de velours. Or, voici ce que Jacques Grévin avait trouvé de mieux, pour amuser tant de célébrités réunies à ce mémorable divertissement.

Derrière une arène destinée aux joutes, on voyait un paradis ou ciel, dont l'entrée était défendue par le roi, le duc d'Anjou, et le duc d'Alençon, armés à la légère : le roi d'une cuirasse dorée, telle qu'on la voit encore au musée d'artillerie de Saint-Thomas-d'Aquin ; le duc d'Anjou d'une cuirasse de Milan, à bandes verticales, les unes brunies, les autres luisantes et damasquinées ; le duc d'Alençon couvert d'une armure d'acier légèrement bronzée. Le ciel était divisé en deux parties par une ri-

vière à l'onde argentée, sur laquelle allait et venait sans cesse la barque de Caron, poétique nocher des enfers. Jehan d'Abundance remplissait ce rôle à merveille, à demi-nu sous une mauvaise chemise de toile, la figure blanchie de farine, la barbe dégoûtante, l'aviron à la main, frappant sur les âmes immortelles, représentées par des têtes ailées, plus fort qu'un porcher sur ses cochons, car il ne craignait pas de les tuer. Il souriait aussi agréablement qu'un Caron peut sourire aux âmes généreuses, grognait contre les pauvres diables qui ne payaient que le prix du tarif, défaut commun aux nochers et aux postillons, faisant le service de l'Eglise militante et triomphante.

Or, d'un côté de la rivière, on apercevait le Tartare à peine éclairé comme par les flammes d'un incendie; les diables et *diabloteaux* y faisaient infinies singeries, sautant, gambadant, enluminés par la lueur fantastique de l'esprit de vin; se cramponnaient aux murailles, s'accrochaient à une roue, image de l'éternité, emportée elle-même au milieu du Tartare par une rotation rapide, avec un bruit

infernal de sonnettes. De l'autre côté, les Champs-Elysées se montraient en perspective, jardin délicieux, embelli de verdure et de fleurs, surmonté d'une roue immense, représentant l'Empyrée d'après le système de Ptolémée, la lune, le soleil dans les douze signes du zodiaque, avec une multitude d'étoiles de verre et les sept planètes, accomplissant leurs révolutions comme dans leurs sphères harmonieuses de cristal. Tout le paradis tournait au moyen de cette roue, ainsi que douze nymphes pleines de grâces et d'attraits, représentant les douze mois de l'année, avec des cornes d'abondance, des couronnes de fleurs, ou des manteaux de velours doublés de riches fourrures. La voix aigre et discordante de Biscop se faisait entendre au milieu du bruit des engrenages, du craquement des câbles, du grincement des ais mal graissés :

« Holà, hé !... Arrêtez donc la lune, qui » court comme un garrot d'arbalète. Allons ! » voici Saturne qui reste en panne ; tirez donc » sa ficelle et faites le marcher. Mercure va » rencontrer Vénus ; faites-le tourner à gauche

» et mettez-le dans le droit chemin. » De temps à autre il y avait des stations et rétrogradations, pour donner aux nouveaux atlas, moteurs de cet *anacéphaléon* des œuvres divines le temps de boire un coup. Derrière un poteau à droite, on apercevait le profil anguleux de Jacques Grévin, déplorant l'imperfection attachée à toutes les œuvres de l'homme, par laquelle sont défigurées les plus belles conceptions du génie. Il devait aller chercher le lendemain vingt livres parisis chez maistre François de Vigny, receveur du domaine de la ville de Paris.

Cependant plusieurs chevaliers errans, bardés de fer, se présentèrent sous la conduite du roi de Navarre et combattirent pour enlever les nymphes. Il fallait voir le joyeux roi Charles IX, chef des tenans, comme il allait rudement à ces joutes, frappant d'estoc et de taille sur ses adversaires, qui osaient à peine le toucher ; car on se rappelait encore la malheureuse mort de Henri II, tué par Montgommeri à la fin d'un tournoi. Le duc d'Anjou s'escrimait aussi avec grâce ; mais c'était pitié

de voir le petit duc d'Alençon, bossu, contrefait, se mesurant avec le duc de Guise, chevalier grand et vigoureux, couvert d'une lourde armure noire, capable d'écraser son homme d'un seul coup. Le programme portait que les trois tenans devaient être vainqueurs et conduire successivement tous les assaillans au Tartare, et cependant trois fois le duc d'Alençon était tombé sous le fer de Henri de Guise. Jacques Grévin enrageait derrière son poteau.
« — Voyez-moi ce grand butor à la cuirasse
» noire, disait-il entre ses dents, il finira par
» mettre monsieur d'Alençon hors de combat,
» et que devient alors l'illusion du théâtre? —
» Joachim, votre soleil n'a plus d'huile. —
» Tue-toi, pauvre poëte, poursuivit-il en se
» frappant le front!... — Eh! pas si vite les
» tourneurs.... Joachim, retenez donc vos
» hommes : voici déjà dix fois que les douze
» mois ont passé, depuis que les chevaliers se
» battent sans boire ni manger : c'est hors de
» toute vraisemblance.... — Tue-toi, pauvre
» poëte, pour voir ensuite ces lourdauds
» cuirassés ou déguenillés dénaturer tes œu-

» vres, et rendre grotesques tes sublimes con-
» ceptions ! » Enfin le duc Henri rendit de bonne grâce son épée à son difforme vainqueur et se laissa précipiter dans les noirs abîmes, où les diables et les furies l'entraînèrent comme un véritable damné. Tous ces pauvres chevaliers étaient bien punis de leur amour pour les belles nymphes, chacun dans un coin de l'enfer, la tête basse, leurs cuirasses réfléchissant les sombres clartés de ce lieu de ténèbres, et les tenans remettaient paisiblement leurs épées dans le fourreau, quand la voûte du ciel s'ouvrit soudainement : une clarté miraculeuse inonda toute la salle, et l'on vit Mercure et Cupidon descendre de l'Olympe, à califourchon sur un coq, jambe deça jambe delà, au grand contentement de toute l'assemblée. « Bravo ! cria Jacques Grévin ; je
» l'avais bien toujours dit, Biscop n'est pas une
» bête. Voici, ventre-Dieu, un coup de théâtre
» comme on n'en fait ni aux Italiens, ni à
» l'hôtel de Bourgogne : c'est ainsi que je l'a-
» vais conçu. » Ce Mercure n'était autre que le fameux chanteur Estienne Leroy, un peu

gros pour représenter le messager des dieux. Son ventre énorme se dessinait sous ses habits collans dans ses plus petits détails. Ne voulant pas, malgré les supplications de Biscop, se hasarder au milieu des airs sans prendre ses précautions, il avait fait placer une bonne selle sur son coursier aérien, et s'était appuyé les pieds sur deux confortables étriers. Ses talonnières lui servaient d'éperons. Il portait Cupidon en croupe, et chantait avec ce Dieu aux ailes de papillon un duo à la louange de l'amour. Il mit pied à terre devant l'Elysée, fit aux tenans un compliment flatteur, puis enjambant sa monture il s'envola au ciel avec une admirable vélocité. Seulement, comme l'amour qui n'avait pas quitté la selle, s'était un peu avancé vers la tête du coursier, Estienne, homme aux distractions singulières, se retourna en montant du côté de la queue, et la machine étant partie avec la rapidité de l'éclair, sans lui donner le temps de la réflexion, il se trouva fort stupéfait dos à dos avec l'amour, laissant voir aux spectateurs des formes qui n'étaient pas celles d'un Apollon. Ce ne fut

pas un des coups les moins heureux de ce mémorable spectacle; la société qui commençait à bâiller s'étouffa de rire; les trois tenans allèrent chercher les nymphes, et commencèrent avec elles un charmant *pazzameno*.

L'heureuse assemblée appelée à jouir de cet ingénieux divertissement n'était pas seulement composée des familiers de la cour; l'Hôtel-de-Ville avait fait beaucoup d'autres invitations avec le bon plaisir du roi, dans le parlement, la chambre des comptes, la prévôté, les maisons des princes, et les grands personnages. Messire Pierre de Piles y assistait aussi avec Marie, sur la demande expresse du roi, décidément fort épris de sa charmante nièce. Quand Charles eut dansé quelques minutes, on invita des gentilshommes et des dames à prendre part au ballet, et les tenans fatigués du long exercice qu'ils s'étaient donné, les nymphes ennuyées de tourner depuis quatre ou cinq heures, montèrent au premier étage où l'on avait servi une collation confortable, suivant les bonnes traditions de l'Hôtel-de-Ville. Charles vint galamment offrir la main à la reine mère; le prévôt et les

échevins aux autres princesses; puis le reste de la société suivit ainsi qu'elle le voulut. On fit aussi grâce un moment aux prisonniers du Tartare, et dans leur malheur, on leur accorda un peu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Ce fut en redescendant à la salle du carrousel, que Catherine aperçut le chanoine qui parlait à quelques ecclésiastiques de sa connaissance. Elle s'approcha de lui : — « Bon-« jour, messire, lui dit-elle; avez-vous ici vo-« tre charmante nièce?

— « Oui, Madame, répliqua Pierre de Piles; « je vais avoir l'honneur de vous la présen-« ter. » Simié, chambellan du duc d'Alençon, reçut ordre d'aller avertir Marie, et quand celle-ci se fut approchée : — « Êtes-vous re-« mise de votre frayeur, lui demanda Catherine? « Mon Dieu, nous avons eu bien peur pour « vous! — Votre bonté est trop grande, Ma-« dame, il n'était point question d'assassinat : « je l'avais cru d'abord, mais c'était seule-« ment une vieille affaire que ces Messieurs « vidaient entre eux. — Allons, allons, dit la

« reine, il y avait plus que cela; je sais toute « votre histoire : le roi a été fort irrité, et nous « prendrons des mesures pour que de sem- « blables scènes ne se renouvellent plus. »

Le chanoine regardait Catherine avec un étonnement mêlé d'inquiétude. Pourquoi donc tant d'affabilité de la part de la reine mère ? Il devait y avoir une intrigue là-dessous ; elle ne prodiguait pas inutilement ses carresses , et ses pièges étaient si adroitement dissimulés , qu'il était difficile de les apercevoir. Cependant, quel intérêt pouvait-elle avoir à cajoler ainsi sa nièce ? Aurait-elle voulu l'attirer aussi dans son sérail ; augmenter encore le nombre de ces déplorables victimes de sa politique italienne, et la prostituer comme tant d'autres dans les secrètes orgies du Louvre ? Oh ! c'était impossible... elle ne s'adresserait pas pour cela à la nièce d'un chanoine, en position de confirmer dans le clergé les bruits sourds qui couraient sur ces mystères de libertinage et d'iniquité. Marie, voyant que la reine ne lui parlait plus, salua poliment et se retira vers un cercle brillant de demoiselles, pendant

que Catherine conduisait son oncle vers un angle de la salle assez obscur, et continuait en ces termes sa conversation :

« Ce Dominique, messire, est un homme à » craindre, un homme impossible à saisir, car » il commande à toutes les truanderies de Pa- » ris et de la France, et vous savez si les » truands sont redoutables. L'affaire est sé- » rieuse ; nous en avons parlé chez le roi : vo- » tre maison de Paris peut être forcée pendant » la nuit, et votre nièce enlevée au milieu de » son sommeil. Vous-même, n'y avez-vous pas » pensé ?

— « Je vous remercie de votre intérêt, Ma- » dame ; il me touche et m'honore ; mais j'ai » élevé Dominique, je le connais et le crois in- » capable d'une aussi grande lâcheté. — Voyez » donc, dit la reine en levant les épaules et » en joignant ses mains devant elle, l'entre- » prise de l'autre jour vous prouve bien le con- » traire : c'était une attaque hardie, habile- » ment concertée, et il a tenu à peu de chose » qu'elle ne réussît..... » — Le chanoine pa- rut effrayé à cette pensée... — « C'est vrai,

» Madame, répliqua-t-il ; mais qu'y faire ? —
» On est malheureux, messire, d'avoir à gar-
» der un si joli trésor, ne trouvez-vous pas ?
» Ecoutez : d'après les représentations de
» M. de Guise, j'ai résolu de vous offrir des
» appartemens aux Tuileries, jusqu'à ce que
» les Protestans aient quitté la ville. Alors
» Paris deviendra plus tranquille, et l'on verra
» ce que l'on peut faire pour votre sûreté. »

En ce moment le duc de Guise passait près de la reine et du chanoine, sans les apercevoir. — « Ecoutez, prince, dit celle-ci ; je
« proposais à M. le chanoine un appartement
» en mon château des Tuileries, comme je
» vous l'avais promis. Ne trouvez-vous pas
» qu'il est prudent d'accepter ? — Si, en vérité,
» mon père ; il n'est certainement pas de mai-
» son dans Paris, où vous puissiez être plus
» en sûreté qu'au palais de madame Catherine.
» Votre charmante nièce est-elle ici avec vous ?
» —Voyez-la sous le lustre du milieu, prince :
» elle cause, je crois, avec mademoiselle de
» Montmorency... — Eh bien, Madame, j'ac-
» cepte votre offre obligeante, et je vous re-

» mercie de votre attention et de votre solllici-
» tude royale. — Adieu, messire : demain,
» si cela vous convient, vous serez installé
» aux Tuileries. » Et l'astucieuse italienne, en prononçant ces dernières paroles, jeta sur le duc de Guise un regard à la dérobée, qui n'échappa pas à l'œil paternel du chanoine. Mais il était engagé et il fallait subir les conséquences de son acceptation.

En ce moment recommença le spectacle du carrousel. Madame Marguerite de Navarre quitta son fauteuil surmonté d'un riche baldaquin, et descendant dans l'arène, pria les tenans de vouloir bien délivrer les prisonniers du Tartare. Les trois frères répondirent qu'on ne pouvait rien refuser à la beauté, et le roi de Navarre avec sa suite fut tiré de sa prison. Alors eut lieu une furieuse bataille, où chacun frappait pour son compte, à droite, à gauche, amis, ennemis, où plus d'un brave fut terrassé : on eût dit une mer étincelante de glaives, de casques, de cuirasses, sur laquelle les cimiers se balançaient comme des oiseaux au vent de l'orage, toute phosphores-

cente des milliers d'éclairs qui jaillissaient du choc des armes. Le roi Charles IX se faisait surtout remarquer sous son armure dorée, se livrant à ces jeux avec sa fougue accoutumée, criant, jurant, frappant sur tout le monde à coups redoublés, défiant tous les chevaliers ensemble ou séparément, jusqu'à ce que son épée rencontrant l'armure du duc Henri, cette armure dont le poids fait encore l'étonnement des amateurs d'antiquités, se brisa comme un fragile roseau. — « Diable soit de » la cuirasse, murmura Charles entre ses » dents!... Depuis quelques jours cet homme » est pour moi comme la fatalité. Sang-de-» Dieu, cher cousin, j'ai brisé là sur votre ar-» mure la meilleure épée de Damas que ja-» mais roi ait portée.... Je ne vois pas aussi » pourquoi s'encuirasser ainsi un jour de » fête!...

— « Sire, répliqua le duc en baissant la pointe » de son épée vers la terre, et assez haut pour » être entendu de toute la cour, cette cui-» rasse est celle que mon noble père, le grand » duc François, portait dans ses guerres d'Ita-

» lie, et quand il sauva la France aux fron-
» tières de Flandre.... Et plût à Dieu qu'il en
» eût été revêtu, quand un lâche assassin
» vendu à la trahison, le tua par derrière d'un
» coup de pistolet!... J'ai juré devant le Dieu
» qui jugera également la victime et le meur-
» trier, de n'en porter jamais d'autres de ma
» vie... » Ces paroles excitèrent un frémissement dans toute l'assemblée; les regards se portèrent involontairement sur l'amiral; puis elles se perdirent comme la voix du solitaire, qu'emporte le vent fougueux du désert.

Car une détonation comme celle d'une bombarde se fit entendre tout à coup au milieu de l'Empyrée; au même instant toutes les lumières s'éteignirent, et une flamme légère se répandit avec rapidité autour des deux roues du ciel et du Tartare, s'attacha à chacune des étoiles, scintilla sur les figures de démons, se roula dans les orbites des planètes et remplaça le jet d'eau de la fontaine par mille gerbes foudroyantes. Alors les deux roues commencèrent à se mouvoir avec une rapidité inconcevable, lançant de tous côtés leur pluie rayon-

nante; les astres se fondirent en cascades, des dragons s'entrechoquèrent au milieu des airs, répandant autour d'eux de longs serpenteaux de lumière; il pleuvait des étoiles. A chaque instant le vieil hôtel était ébranlé par des détonations assourdissantes; toute la cour était noyée dans un océan de lumière aux couleurs de l'arc-en-ciel. Puis le feu se ralentit par degrés; les cascades tarirent et leurs places ne furent plus marquées que par des charbons ternes et sans vie. Les roues conservèrent encore un reste de mouvement et parurent entourées comme de deux cercles de fer rougis au feu; et cette fête si brillante finit comme tous les plaisirs de ce monde, par des ténèbres et de la fumée.

Le chanoine se retira avec sa nièce triste et soucieux. Il trouvèrent en arrivant Pétronille endormie : son bas était encore entortillé autour de ses doigts, sa tête était penchée sur sa poitrine, et sa chandelle, dont le lumignon était parvenu à un pouce de longueur et s'était couronné d'un parasol de charbon, colo-

rait tout d'une sombre teinte de feu. Elle se réveilla au bruit qu'ils firent, et jetant autour d'elle un regard étonné : « Vous voilà, bonne » Vierge, dit-elle! C'est là une jolie heure » pour rentrer, que vous avez fait un sabbat » de tous les diables à cet hôtel Bourbon! » Tout le quartier était en émoi et me deman- » dait si messire de Piles était à la fête : moi je » n'osais rien dire, car le bon Dieu me garde » de dire un mensonge gros comme une noix, » quand même ce serait pour gagner un bœuf; » mais ce n'est guère la place d'un prêtre dans » cette bacchanale, où l'on dit que les sor- » ciers viennent regarder à tout le monde le » creux de la main, pour deviner la bonne » aventure; qu'on boit, qu'on mange en di- » sant des horreurs, et qu'enfin les lumières » s'éteignent.... Mais ce n'est pas à moi à en » dire davantage....—Bien, bien, allumez ma » bougie et déshabillez Marie. » On monta dans la chambre de Pierre de Piles; Marie se retira et le vieux chanoine se mit au coin de son feu, quoiqu'on fût au mois d'août, pour

veiller jusqu'à trois ou quatre heures du matin, selon sa coutume, et roupiller dans son immense fauteuil de cuir.

Quand la domestique sortit de l'appartement de sa maîtresse, « — pourquoi, demanda-» t-il, Simon n'a-t-il pas veillé à votre place?

— « Ah! monsieur, il me respecte bien peu, » ce petit drôle.... Une femme de mon âge, » être encore sur ses jambes à une heure » après minuit!... Je lui ai demandé de res-« ter; mais il a bâillé, étendu les bras, pris » sa chandelle et s'est retiré chez lui, sous » prétexte qu'il ne pouvait déshabiller made-» moiselle. Cependant il sait bien, le *gaudis-» seur*, que mademoiselle aimerait mieux se » déshabiller seule que de me laisser veiller » ainsi. — Je lui parlerai, ma pauvre vieille, à » ce polisson là, ne vous inquiétez pas... Al-» lez dormir.... — Monsieur, il me semble » que l'on frappe à la porte. — Comment, à » cette heure? — Ecoutez! — Ouvrez la fenê-» tre, Pétronille, et demandez qui ce peut » être. » Pétronille croyait que c'était l'âme du grand'père de sa bisaïeule qui venait lui

demander des prières; elle regarda le chanoine avec effroi, fit un dévot signe de croix, et entr'ouvrant un peu la fenêtre, dit d'une voix à peine intelligible : — « Que voulez-» vous ?

— « Pardon, ma bonne Pétronille, dit une » voix amie : je suis Faustus. Il est indiscret » peut-être de venir à cette heure, mais de-» mandez à votre maître s'il pourrait me re-» cevoir un instant. — C'est bien tard, dit le » seigneur de Villemur du coin de son feu; » enfin, puisqu'il est à la porte, faites-le mon-» ter un instant. Les portes du cloître sont-» elles fermées? — Pas encore, messire; il est » probable que le dizenier est couché, et qu'il » ne les fermera pas cette nuit. — Eh bien, » qu'il vienne; approchez-lui une chaise, et » allez-vous coucher. »

En effet, les pas d'un homme se firent entendre sur l'escalier, et Faustus se montra enveloppé d'un ample manteau, qu'il déposa sur le lit. Il vint s'asseoir près du chanoine, couvert de sa cuirasse, dégouttant de sueur, car il avait pris part au tournoi, et avait eu

l'honneur de se faire enfermer dans le Tartare par le duc d'Anjou. — « Pardonnez mon in-
» discrétion, mon père, dit-il ; mais je suis
» dévoré d'inquiétude. Il a été question de
» mademoiselle de Long-Chasteau ce soir en-
» tre vous et la reine mère, j'en suis sûr, et je
» tremble à la seule idée que cette femme
» pense d'une manière quelconque à ma bien-
» aimée. — C'est vrai, mon enfant.... et vois-
» tu cela m'afflige beaucoup, car la reine doit
» avoir des desseins secrets que je ne puis pé-
» nétrer. Parlons moins haut ; ma nièce pour-
» rait nous entendre.... Elle m'a tendu un
» piége bien adroit, et je m'y suis laissé pren-
» dre ; demain nous allons loger aux Tuile-
» ries : j'ai accepté, il n'y a pas à reculer. Nous
» reviendrons la semaine prochaine après le
» départ des Protestans, et nous laissons ici
» Simon et Pétronille pour garder notre mai-
» son.

— » Seigneur, ayez pitié de nous, s'écria le
» jeune homme en se levant!... Marie sous la
» main de Catherine !... Mon père, tenez-vous
» à l'honneur de votre fille ?... Eh bien, dans
» un mois elle sera la maîtresse d'un duc d'An-

» jou, ou d'un duc d'Alençon, ou du roi lui-» même...Elle aurait la pureté des anges qu'elle » ne résisterait pas aux séductions, dans cette » atmosphère nauséabonde de libertinage, » dans cet égout de tous les vices que l'Italie » a vomis parmi nous. Ah! messire, vous verse-» rez un jour des larmes de sang sur la mort de » votre nièce, mais il sera trop tard.... Refusez, » refusez : on ne fait pas de politesse quand il » s'agit de l'honneur de tout ce qu'on aime » au monde, de sacrifier à de vils liber-» tins, à des courtisans dorés en dehors, en » dedans pourris par les plus honteuses pas-» sions, la créature la plus belle, la plus chaste » qui jamais ait charmé les yeux d'un homme, » et conquis le cœur d'un amant. Dieu! que je » suis malheureux!...

— » Calmez-vous, Faustus, et surtout parlez » moins haut.... J'excuse votre langage en fa-» veur de votre amour, mais vous vous trom-» pez en disant que Marie sera, dans un mois, » la maîtresse du duc d'Anjou, du roi, ou du » duc d'Alençon. Marie ne sera jamais la maî-» tresse de personne, quelles que soient d'ail-

» leurs et sa position et les circonstances. —
» Pardon, messire, je suis désespéré.... —
» C'est bon, reprit Pierre de Piles, en deman-
» dant le silence d'un signe de la main; je vous
» pardonne ces paroles inconsidérées : n'en
» parlons plus. Vous avez tort de vous effrayer
» ainsi en voyant Marie au pouvoir de madame
» Catherine, car je serai près d'elle, et s'il ne
» respectaient pas l'honneur d'une fille inno-
» cente, au moins respecteraient-ils mon ca-
» ractère et mes cheveux blancs. Le duc Henri
» a fort appuyé les propositions de la reine
» mère; il les a même provoquées, et ce m'est
» une garantie qu'il n'est tramé contre nous
» aucun mauvais dessein.

— » Mais enfin, mon père, pourquoi quitter
» votre maison? — Ecoute : la reine m'a re-
» présenté les dangers qu'avait courus ma fille
» lundi dernier : je n'ai pu en disconvenir.
» Elle m'a représenté combien l'ennemi qui
» semble s'acharner contre nous est fort, cou-
» rageux, à combien de coquins il commande,
» coquins redoutés dans les circonstances ac-
» tuelles, que la cour tâchera de se concilier

» plutôt que d'aller les irriter, en faisant arrê-
» ter leur chef : je n'ai pu disconvenir de tout
» cela, et pour notre sûreté, elle m'a proposé
» un appartement aux Tuileries. Je n'ai pas cru
» devoir refuser.

—» Tenez, mon père, j'augure mal de cette
» intrigue, et j'en suis désespéré. Si des bras re-
» doutables sont levés sur la tête de Marie, des
» bras non moins courageux sont levés pour la
» défendre. A la première alarme j'accourais
» de la rue de Béthisy avec une troupe nom-
» breuse de mes amis, et nous aurions jonché
» de morts les approches de votre maison. Ce
» défroqué de Dominique s'est soustrait bien
» souvent à mes coups; mais s'il sort de son
» antre et que je puisse le revoir l'épée à la
» main, il faudra que l'un ou l'autre de nous y
» laisse la vie. » A ces mots, les yeux du cha-
noine se mouillèrent de larmes. — « Hélas !
» dit-il, ce malheureux Dominique, c'est un
» serpent que j'ai réchauffé dans mon sein !
» Voici, mon fils, où nous entraîne une pas-
» sion désordonnée : cet homme avait une âme
» forte, un esprit élevé, une portée de jugement

» juste et rapide, un cœur plein de noblesse
» et de générosité : et le voici maintenant à la
» tête d'une bande de truands, organisant le
» vol et les assassinats de nuit, tendant des
» embûches à la fille de son bienfaiteur et de son
» ami..... Non, c'est incompréhensible.!... Je
» conçois qu'il soit irrité contre toi, qu'il te
» poursuive, qu'il cherche à t'ôter la vie en sa-
» crifiant la sienne; mais je ne conçois pas qu'il
» veuille traîner ma nièce à la truanderie.....
» quand il m'a promis, à moi, dans cette cham-
» bre, de ne la plus poursuivre, et Dominique
» est un homme de parole...surtout au moment
» où il te livre un combat à mort.... Il y a là-
» dessous une infernale machination. Où les
» autres ne voient qu'une atroce vengeance
» habilement calculée, moi je ne vois que con-
» tradiction et impossibilité.... Entre toi, Ma-
» rie et Dominique, l'intérêt d'un obscur bri-
» gand est encore venu se placer.... Pauvre
» Marie !... si bonne, si compatissante, être le
» but de tant d'intrigues et d'infâmes com-
» plots !...

— » Bah ! mon père, vous ne concevez pas

» Dominique, et moi je le conçois fort bien...
» C'est un scélérat, vivant avec des scélérats,
» formant des projets de scélérat. Allez demander
» de la générosité et des sentimens nobles à
» un moine défroqué!... — Faustus, vous me
» faites de la peine; vous parlez bien inconsidérément
» ce soir, et vous avez toujours mal
» jugé Dominique. C'était un noble jeune homme,
» reconnaissant et fidèle comme l'acier,
» quand vous l'avez forcé à se jeter à la truanderie,
» et il n'y a pas long-temps encore....
» Il avait erré un instant, il est vrai; mais il
» avait fait une réparation dont son cœur seul
» était capable. Une faute est honorable quand
» elle est ainsi réparée: d'ailleurs je la lui avais
» pardonnée. Et vous, vous êtes allé plaisanter
» sur lui avec vos amis; vous avez jeté son nom
» comme une risée au milieu de vos fêtes et
» dans l'ivresse de vos banquets; vous l'avez
» dénoncé à son prieur; vous l'avez dénoncé
» à la société: mettez-vous à sa place, et vous
» verrez qu'il doit vous détester de toute la
» force de son âme, et qu'il peut chercher à
» vous tuer en duel sans être un scélérat. S'il

» eût été un scélérat, vous n'existeriez plus,
» car lundi votre vie était entre ses mains. Tout
» ce qu'il souffre, lui dont de grandes études
» ont élevé l'âme, ennobli le caractère, parmi
» ces hommes grossiers, parmi ces caractères
» abrutis de la truanderie, doit se tourner en
» haine contre vous... ne le comprenez-vous
» pas comme moi, mon enfant?

— « Ecoutez, mon père, vos souvenirs et
» vos affections vous empêchent de bien juger
» cet homme, et l'enlèvement de Marie avait
» sans doute un but infâme. Il n'est qu'une
» personne de qui je puisse souffrir les re-
» proches que vous venez de me faire, qu'une
» personne au monde, et cette personne est
» l'oncle de ma fiancée. Dieu sait cependant
» combien vos paroles m'ont fait de mal!.....
» Adieu; je vous quitte : il est tard; je vous
» reverrai demain, ainsi que ma bonne Marie,
» avant votre départ pour les Tuileries. —
» Adieu, mon enfant : je regrette de t'avoir
» causé du chagrin; mais si tu savais quels liens,
» quelle paternelle affection m'attachent en-
» core à ce malheureux Dominique!.... Va,

» tranquillise-toi... Dans huit jours peut-être
» le roi de Navarre et Coligny quitteront la
» cour : tu resteras avec nous ; tu quitteras le
» service, car Dieu nous a donné assez de bien
» pour toi et pour ma nièce, et nous vivrons
» tous les trois à la campagne, loin du tour-
» billon du monde et des passions de la poli-
» tique.

— « Dieu le veuille, mon père !... Les par-
« tis sont en présence et je crois que des poi-
« gnards s'aiguisent dans l'ombre. Coligny et
« le roi de Navarre ont reçu des avis sinistres
« de la Rochelle, et le maréchal de Montmo-
« rency, effrayé du silence, des menées et mê-
« me de la faveur de la cour, a demandé au-
« jourd'hui pendant la fête la permission de se
« retirer à sa maison de Chantilly. — Que Dieu
« veille sur la France, répliqua le vieillard en
« levant les mains au Ciel! Toi, à la première
« alarme, va chez le duc de Guise ; ses hommes
« te défendront jusqu'à la mort. — Messire, je
« suis placé par le roi de Navarre dont je suis
« serviteur auprès de monsieur l'amiral ; c'est
« là mon poste, et jamais je ne le quitterai,

« tant que mon cœur battra dans ma poitrine « et qu'il me restera un souffle de vie. » Le jeune homme se retira, et Pierre de Piles ayant refermé sa porte, se mit à genoux pour faire sa prière et réciter matines du lendemain matin.

Puis il commença à se déshabiller; mais avant de se mettre au lit, il voulut voir sa nièce, s'assurer qu'elle était bien auprès de lui, dormant d'un sommeil paisible, et qu'au jour en se réveillant, il retrouverait encore auprès de lui ce qu'il avait de plus cher au monde. Pauvre vieillard!... le jour approchait où tu devais trouver sa couche vide, où tu n'aurais plus qu'un cadavre à la place de cette enfant bien-aimée, qui serait venue te demander ta bénédiction du soir, pleine de jeunesse et de vie. Il ouvrit donc la porte de communication qui se trouvait entre les deux appartemens le plus doucement possible.... La veilleuse, dans sa lampe de porcelaine, jetait sur tous les objets une clarté douteuse. Tout était paisible dans cette chambre, asile de paix et d'innocence. Dans les blanches

garnitures de l'oreiller, on distinguait le profil d'une jeune fille, à peine éclairé par les lueurs de la lampe à travers les rideaux de soie. Les couvertures ondulaient sur son corps de sylphide, et la teinte jaune pâle étendue sur elles comme un léger réseau par la réverbération, accentuait fortement les ombres, découpait les contours et les molles arêtes avec une précision et une vigueur qu'un pinceau d'artiste aurait aimé à reproduire. Le chanoine s'approcha, et contemplant cette créature céleste, unique et consolant souvenir de toute sa famille descendue au tombeau, il leva les mains au Ciel : — « Dieu, dit-il, créateur des « anges, veille sur cet enfant !... » Des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues ; il alla voir à la fenêtre : les contrevens en étaient soigneusement fermés. Il examina avec soin l'état de la serrure qui fermait le treillis de fer mobile qu'il avait fait poser depuis la scène du parvis, et revenant vers le lit, il appliqua ses lèvres sur le front de sa nièce endormie. Marie fit un léger mouvement : — « Qui est « ici, demanda-t-elle ? — C'est moi, ma fille,

« dors en paix. » Elle ne répondit point et se rendormit, confiante dans cette voix bien-aimée.

—

CHAPITRE V.

Ma foy, monsieur, qui est content,
Il est plus heureux que le roy.
Qu'ai-je souci? je n'ay que moy:
Et par la mercy Dieu, j'en jure,
Pourvu que le cerueau me dure,
Je ne crains point mourir de faim:
Chasque jour apporte son pain.

(*Les Esbahis*, act. III, sc. II.)

J. Grevin.

Mesmes ainsi que d'une onde le branle,
Lorsque le nord dedans la mer l'esbranle,
Ne cesse point de courir et glisser,
Vireuolter, rouler et se dresser,
Tant qu'à la fin dépiteux il arrive,
Bruyant sa mort, à l'escumeuse rive:
Ainsi ceux-là que l'orgueil trompe ici,
Ne cessent point de se dresser ainsi,
Courir, tourner, tant qu'ils soient agitez
Contre les bords de leurs félicitez.

(*Cleopâtre*, act. II.)

Etienne Jodelle.

—

Les deux Truands.

En conséquence des arrangemens pris avec Catherine, à huit heures du matin, le chanoine exécutait son changement de domicile, soit

que la reine voulût lui ôter le temps de raconter leur entretien de la veille aux personnes de sa connaissance, soit qu'une semblable précipitation fût nécessaire à ses projets. Les gens du Louvre firent les transports nécessaires, et Pétronille ainsi se trouva maîtresse, ayant André à diriger : surveillance difficile mais agréable, comme l'est pour une vieille femme toute marque de supériorité. Vers midi, un mendiant se présenta à la porte, et d'une voix monotone demanda la charité pour l'amour de Dieu. Il avait les épaules extrêmement voûtées ; sa main droite pendait jusqu'à terre, tandis que la gauche s'appuyait sur un bâton ; un emplâtre énorme lui couvrait la moitié de la figure, et sa tête, péniblement relevée, était en partie cachée sous un grand chapeau.

« Une petite bouchée de pain, répétait-il « en adoucissant sa voix ; je prierai pour vous « la benoiste Vierge et Monseigneur Saint-« Denis. — Allez, mon ami, dit la dévote Pé-« tronille, nous ne pouvons rien donner au-« jourd'hui ; les maîtres n'y sont pas. » Le mendiant monta une marche et s'appuyant

contre le mur, il recommença sa lamentable formule. Pétronille reparut : — « C'est inutile » pauvre homme; on ne vous ferait pas atten- » dre si l'on pouvait vous donner.... Vous » resteriez ici toute la journée que vous n'au- » riez pas un denier parisis. » Le mendiant remua ses épaules sous son habit, et montant une marche encore : « Je prierai bien le bon « Dieu pour vous, afin qu'il vous donne toute » sorte de bonheur en cette vie et le paradis à » la fin de vos jours. » Et voyant qu'on ne ré- pondait pas, il enjamba la dernière marche. Il s'appuya au coin de la porte et jetant un regard à la dérobée dans la cuisine : — « Sain- » te-Vierge !... un seul petit sou pour m'étren- » ner, s'il vous plaît...

— « Le diable emporte le gueulard, s'écria » André qui achevait son déjeûner, retardé » d'une manière insolite par le départ de » Pierre de Villemur! n'avons-nous pas assez » de tristesse aujourd'hui, que mon pain m'en » demeure au gosier, sans entendre cette voix » de *miserere?* · Taisez-vous, païen, reprit la » gouvernante ; vous traitez les membres souf-

» frans de J.-C., comme vous ne traiteriez pas » un chien ; car vous lui donneriez une croûte » de votre pain. Entrez, pauvre infirme ; as- » seyez-vous sur ce banc, et mangez cette » bonne soupe, bien chaude : ça vous fera du » bien à l'estomac. — Le bon Dieu vous la » rende, dit le pauvre homme en se plaçant à » table, vis-à-vis d'André assis alors sur son » coffre favori!.. » Ce dernier fit d'abord peu attention au nouveau venu ; mais comme il mangeait fort lentement sa soupe, paraissait avoir assez bonne mine pour un vieillard décrépit, les cheveux bruns et épais, des favoris qui annonçaient de la vigueur et de la santé ; comme d'ailleurs il se servait avec activité de l'œil dont son emplâtre lui permettait l'usage, il observa ses mouvemens avec plus d'attention. — « Pétronille, dit-il, ne trouvez-vous pas » une ressemblance entre cet homme et frère » Simon, l'ancien compagnon du père Domi- » nique? » Ces paroles semblèrent réveiller un vieux souvenir dans Pétronille, et résoudre pour elle un soupçon en certitude : — « Par « ma sainte patronne, tu n'es pas si bête, toi! »

et son œil scrutateur examina l'inconnu des pieds à la tête. Il n'y avait plus moyen de feindre : « *Ego sum, nolite timere,* dit Cornecul » en levant l'œil au ciel. Vois André, où mes » fautes m'ont réduit, et apprends à respecter » toujours notre sainte religion, *discite justi-* » *tiam moniti et non temnere divos..*

— » Allez-vous en, diable incarné, interrom- » pit Pétronille, en retirant son pot où il ne » restait plus rien. Je vous aurais bien donné » ce bon bouillon, préparé pour notre demoi- » selle, si je vous avais reconnu, voleur, dé- » froqué que vous êtes. Videz-moi bien vite » le plancher.... Ah! c'est bien avec Pétro- » nille qu'il faut s'aventurer ainsi.... Croyez- » vous avoir affaire à une imbécile? — Vous » êtes juste, seigneur Jésus; je mérite d'être » traité ainsi pour mes péchés et pour avoir » suivi les conseils de ce brigand de Domini- » que.... Ayez pitié de moi dans votre justice. » — Allons, allons, révérend père, vite à la » rue, ou je vous y jette. — Tout beau, André, » tout beau.... Ce grand pécheur se repent, et » comme l'on dit : *à tout péché miséricorde...*

— « Hélas! oui, repartit Cornecul : ce co-
» quin de Dominique m'a poussé à sortir du
» monastère et m'a laissé ensuite crevant de
» faim au coin des rues. Le ciel m'est témoin
» que j'en ai bien tant pleuré que j'en ai perdu
» un œil, et que mes reins en sont devenus
» tout bossus, *miser factus sum, et curvatus sum*
» *usque in finem.* — Vous avez donc été bien
» malheureux, mon père Simon? — Oh oui!
» ma pauvre Pétronille : j'ai passé bien des
» nuits à la belle étoile, *sub dio* comme l'on
» dit, et bien des journées sans goûter un seul
» morceau de pain. Ce matin encore je tombais
» de défaillance; et depuis quatre jours, votre
» bouillon est la seule chose que j'aie mise
» sous la dent.

— » Un fameux consommé, père Simon,
» reprit la vieille en regardant au fond du
» pot, capable de ressusciter un mort. Je l'a-
« vais préparé pour notre demoiselle, mais de
» long-temps elle n'en boira ici. — Tiens,
» est-ce qu'il lui serait arrivé quelque mal-
» heur, ma pauvre vieille? — Allons, pas tant
» de questions.... Vous êtes contrit de vos

» fautes? Mangez ce morceau de pain; car ja-
» mais misérable n'a quitté la maison du sei-
» gneur de Villemur avec la faim. » — Cor-
necul commença donc à grignoter son pain du bout des dents. Il se sentait peu à peu plus à son aise, et prenait bien soin de ne pas laisser tomber la conversation, dans laquelle il avait infiniment d'avantage, rusé coquin qu'il était, sur une femme curieuse, bavarde et peu capable de garder un secret. — Di-
« tes donc, ma bonne Pétronille, pourquoi
» a-t-on posé ces barreaux de fer à cette étroite
» fenêtre au-dessus de l'évier, par laquelle un
» homme ne pourrait certainement pas pas-
» ser? Il me semble qu'il n'y en avait autre-
» fois qu'à la chambre de messire le chanoine.
» Votre cuisine est maintenant comme une
» prison. N'avait-on pas assez des portes du
» cloître, et le prévôt aurait-il fait publier à
» son de trompe, l'arrivée d'une bande de
» voleurs?

— » C'est une lubie de messire : je ne sais
» ce qu'ils ont cette semaine, mais ils ne
» voient partout que truands et bohémiens,

» prêts à enlever les jeunes filles et les petits
» enfans ; l'autre jour, notre demoiselle est
» arrivée de la fête du parvis, ses beaux accou-
» tremens tout froissés et souillés de sang,
» avec son prétendu presque évanoui, dans la
» voiture de monseigneur le duc de Guise ;
» mais, par ma sainte patronne, je ne sais pas
» ce qui leur était arrivé.

— » Je l'ai bien entendu raconter dans la
» ville, mais je ne puis guère me le rappeler.
» — Cherchez bien, père Simon : vous nous
» ferez plaisir. — Dites-donc, mademoiselle
» Pétronille, est-ce que vous ne pourriez pas
» donner un coup à boire à ce garçon-là que
» son pain et son fromage étouffent, et à moi
» seulement une petite goutte, si peu que rien,
» pour me *rafistioler* la gorge? voyez-vous, j'au-
» rais bien plus de courage pour vous racon-
» ter ça, et puis, quand on n'a plus mangé
» depuis si long-temps, le pain ne peut plus
» couler dans le gosier. » Ces paroles auraient
pu faire naître du soupçon. Le truand en ob-
serva en silence l'effet sur Pétronille; mais
comme elle avait bien envie de se faire racon-

ter l'aventure de Marie, elle céda de bonne grâce et mit une bouteille entre André et Corneceul. — « Est-ce que la fenêtre de la demoi-
» selle de Long-Chasteau, est treillissée comme
» celle-ci, ma bonne Pètronille? L'apparte-
» ment était déjà bien sombre; il doit main-
» tenant y faire nuit en plein jour.

—» Elle est garnie aussi d'un fameux châssis
» de fer, je vous assure; mais il s'ouvre et se
» ferme à l'extérieur et ressemble à une jalou-
» sie à l'italienne. Je suis sûre que vous
» allez nous apprendre pourquoi toutes ces
» précautions. — Tenez, le voici, répliqua
» Corneceul qui s'était redressé peu à peu,
» et se trouvait presque dans son attitude na-
» turelle : ce brigand de Dominique a voulu
» la faire enlever lundi, au beau milieu du
» cloître Notre-Dame.

— » En plein midi, bonne Vierge, inter-
» rompit Pétronille en levant les yeux au ciel!
» je ne suis plus étonnée que ce matin, de
» bonne heure, elle ait déguerpi et se soit
» sauvée aux Tuileries, sous la protection de
» Dieu et de madame Catherine.... Et puis,

» beau père Simon. — Et puis pendant que
» ses brigands, car Dominique est chef de bri-
» gands, pendant qu'ils enlevaient votre de-
» moiselle.... Tenez, nous n'avons plus de
» vin ; voici un garçon qui boirait un ton-
» neau.

— » Comment R. P.? je vous tiens comme
» toujours pour un fameux buveur.... — Ne
» vous disputez pas, allons : voici une der-
» nière bouteille ; mais c'est la derniére, en-
» tendez-vous bien. Finissez donc votre his-
» toire, père Simon. — Eh bien, c'est fini :
» dame, pendant qu'on enlevait la demoiselle,
» Dominique assassinait son amant. — Ah !
» bonne Vierge, bonne fille du grand saint
» Pierre!... et devant tout le monde, il l'assas-
» sinait? — Vous m'en demandez trop, la
» vieille : c'était dans un passage, je crois.....
» Vous dites donc qu'ils sont aux Tuileries
» maintenant? Messire de Téjan aussi sans
» doute? — Oh ! non, non, ça ne conviendrait
» pas, deux jeunesses comme ça. Il est tou-
» jours logé chez M. l'amiral, rue de Béthisy...
» Mais s'il lui prenait envie de venir m'enle-

» ver, moi aussi? certes, il faudra bien fermer
» nos portes, André, et rentrer à huit heures
» du soir, au lieu d'aller courir je ne sais où;
» entendez-vous?

— » Eh! que diable feraient-ils de vous,
» vieille peau ridée, répartit André: voilà
» pas un morceau bien friand, une femme bien
» jeune et bien gentille, pour qu'on vienne
» nous l'enlever? Qu'en dites-vous, révérend
» père? — Une nouvelle Hélène, répondit
» Cornecul dont la tête était prodigieusement
» troublée par ses libations.... Oui, la vieille,
» je vous conseille de vous bien serrer sous
» clé, et de vous placer même sous verre, car
» vous avez le teint d'une momie d'Egypte....
» Mais ce n'est pas tout, Dominique a un com-
» merce avec le diable.

— » Jésus Maria! que me dites-vous, père
» Simon?... c'est impossible; Dominique est
» prêtre et le diable ne peut avoir commerce
» avec un prêtre. — Désabusez-vous, la
» vieille: il lui écrit de longues lettres, les met
» sous le chevet de son lit, et le lendemain
» trouve la réponse sur sa poitrine. — Vous

» me faites peur... Et d'où savez-vous cela? — » C'est sûr, allez. — Pas avec le diable, avec le » *follet* peut-être? — Non, non, avec le diable » en nature. — Miséricorde!... Et où est-il ce » Dominique? J'avais bien toujours dit: c'est » gourmand, c'est joueur, c'est ribleur, ça ne » fait rien, ce drôle.... — Vous ne savez donc » rien, la vieille? Il est roi des truands.... Oh! » c'est une fameuse place, allez; s'il voulait » mettre tout Paris sens dessus dessous, ça lui » serait bien facile. Et avec la protection du » diable il ira bien loin. — *Ab insidiis diaboli* » *libera nos, domine*... Pétronille en prononçant » ces mots se signa dévotement.

— « Tiens, André, continua Simon, en étendant sur la table ses deux grosses mains, je » parie que j'en rosserais deux comme toi. » Regarde-moi ces doigts, ce poignet, mon » ami. Ah! j'étais un fameux luron dans mon » temps.... Holà, la vieille, du vin, du vin, du » vin!!!..... Au diable l'emplâtre, interrompit le » truand en jetant son large emplâtre sur la » table, et en montrant un œil gaillard et clair » comme de l'eau de roche! tiens, vois-moi ça,

» André : pan, borgne..... pan, manchot....
» pan, boiteux..... pan, estropié..... Veux-tu
» que je t'apprenne? donne ta jambe, que je
» te la disloque. Je sais faire, vois tu.—Merci,
» bon père, faites ça à Pétronille. — A vous,
» mon aimable enfant; donnez votre blanc
» mollet : allons, montrez l'os de votre jambe,
» que je vous le trousse comme une aile de
» poulet à la crapaudine.

— » Ah ! voilà un beau pénitent, bonne fille
» du grand saint Pierre : si vous n'êtes pas
» damné vous en devez une belle chandelle à
» la sainte Vierge, en sa grande solennité de
» la Chandeleur; mais je crois bien que vous
» serez traîné en enfer comme une charogne,
» par les sept péchés capitaux. — Les-sept-pé-
» chés-ca-pi-taux! la vieille, répliqua Corne-
» cul soulevant son verre pour en savourer la
» dernière goutte, et en regardant long-temps
» le fond, rougi de la bienheureuse liqueur...
» Bon pour une sorcière comme toi! Je suis
» dominicain moi, et porte toujours un mor-
» ceau de ce saint scapulaire que saint Domi-
» nique a légué à ses enfans contre toute con-

» cupiscence; c'est comme qui dirait une pro-
» messe par-devant Dieu, signée de la Vierge
» Marie, de ne pas laisser un dominicain pas-
» ser un seul samedi en purgatoire; et quand
» même on y arriverait le dimanche à une
» heure du matin, jusqu'au vendredi suivant
» à minuit, ça ne ferait jamais que six jours,
» autant qu'il en fallut pour créer le monde,
» *intrà sex dies :* et le monde fut bientôt créé ;
» le bon Dieu dit : ric, rac, roc, et *creata sunt.* Et
» certes, ce n'est pas la peine de s'en passer.
» Six jours!.. on irait presque par curiosité...
» Allons, allons la vieille, du vin ou je t'em-
» brasse.

— « Hélas! Seigneur, l'impudique, l'ivro-
» gne, il veut m'embrasser, au mépris du
» sixième commandement.... André, à mon
» secours!.. — Bouge pas, mon ami André;
» faut qu'elle donne du vin la vieille, ou qu'elle
» m'embrasse. » En même temps Cornecul fit comme s'il allait poursuivre Pétronille; mais quand il fut vers la tourte de pain, verticalement placée sur une chaise, il sortit son couteau, en coupa un morceau énorme, et le

fourrant dans son bissac avec un paquet d'o-
gnons, il se trouva d'un bond dans la rue......

Dans une pauvre chambre de la truanderie, Dominique était couché sur un mauvais grabat, encore malade de la blessure qu'il avait reçue au cloître. Sur une petite table de chêne auprès de lui, des tasses contenaient un peu de tisane, du vin et du miel préparés par les femmes de la truanderie. La plupart de ces tasses n'avaient plus d'anse, et de longues fissures noires les parcouraient en tous les sens. Les autres avaient la moitié du pied brisé et se soutenaient à l'aide d'une croûte de pain, ou d'un petit morceau de bois. Sur ce lit, se trouvaient les livres favoris du truand, qu'il avait conservés dans son malheur; les odes d'Horace, son poète favori, les Géorgiques de Virgile, les Métamorphoses d'Ovide, Platon, Xénophon, saint Augustin, saint Thomas et d'autres productions remarquables de l'antiquité grecque et latine ou de l'école catholique. Il les parcourait tous les uns après les autres, espérant y trouver une distraction à sa tristesse; mais ces charman-

les fictions, restes défigurés de la cosmogonie des Grecs, ces contemplations sublimes de l'homme dévoilant aux hommes les secrets mystères de leur destinée et les lois éternelles de la sagesse divine, ne pouvaient l'arracher à ses réflexions douloureuses; et malgré lui, sa pensée se reportait toujours aux affligeans souvenirs de ses malheurs passés.

Car le temps de la maladie est un temps propre aux méditations profondes, où l'âme surabonde d'amour, de tristesse et de sensibilité. Alors les passions dorment leur sommeil et ne troublent plus de leurs voix orageuses les chastes souvenirs de la pensée. Nautonnier assis sur la rive, où le vent jette encore autour de lui les vagues de la tempête, l'homme soustrait un moment à cette tourmente horrible, au milieu de laquelle le précipitent l'exigence du désir et la faiblesse du pouvoir, se juge, s'approuve ou se condamne avec impartialité. Il songe aux personnes qu'il aime, il se nourrit d'une volupté paisible, se représente une figure chérie, évoque une ombre bien aimée, trop vite, hélas! descendue au

tombeau. Son corps est faible et détendu, et l'âme berce doucement le malade, comme une tendre mère endort sur son cœur un enfant nouveau-né. Ou bien le remords comme un vautour, étend son aile sur la couche du malade et fouillant dans sa poitrine lui laboure le cœur de sa griffe déchirante, et lui grave sur le front en caractères de sang, le dogme de l'immortalité de l'âme et de l'existence d'un Dieu vengeur.............

Et Dominique pensait à ses vœux et à ses voluptés coupables, à ses vœux et à ses vengeances atroces, et à sa révolte ouverte contre Dieu et contre la société : et ces pensées tombaient goutte à goutte sur son âme comme une pluie de feu..... Capable de lutter contre le malheur, de se roidir contre l'insulte et contre le châtiment, le malheur, l'insulte, la persécution, faisaient naître en lui le remords, comme un ver caché et infatigable qui vous ronge sourdement la poitrine. Tout lacéré de blessures cuisantes, il se reprochait ses fautes, unique cause de tant de douleurs ; il réagissait sur lui même, il se détestait, il eût voulu

s'accabler, s'anéantir sous le poids de sa haine et de ses fureurs. — Malheureux, se disait-il, la honte du pardon était-elle donc plus grande que celle de la mendicité, et Sainte-Sabine plus à craindre pour moi que la truanderie! Là j'aurais retrouvé l'innocence et la paix, ici qu'ai-je trouvé? le libertinage et le désespoir.... Ciel!.. quelle vie que celle de Dominique; quel dévergondage de l'intelligence et du cœur!.... S'être caché dans l'ombre du cloître pour y nourrir une passion indomptable; s'être usé l'âme sur ces questions que Dieu jette comme un problème insoluble aux hommes de tous les âges et de toutes les religions, et pour dernier mot de cet univers, n'avoir trouvé que la fatalité!.... Mon Dieu, que fis-je alors?... J'abjurai les croyances vulgaires, la foi du peuple, celle qui soutient, celle qui console, et je me trouvai seul, vis-à-vis de mes passions rugissantes, dont la rage s'était amassée pour le jour du réveil, pendant la nuit d'une longue captivité. Pour les satisfaire, je fis d'un ministère de réconciliation un moyen de libertinage; j'abusai de la con-

fiance d'un père et de la simplicité d'un enfant !....

.... Et puis je m'enfuis à travers la société, honni, bafoué par elle ; et au lieu de rejeter loin de moi ce vêtement du crime orgueilleux dont je cherchais à me draper, et de dire aux hommes : — Je suis coupable ; que me voulez-vous ? je hâtai mes pas, et je me précipitai dans l'abîme en criant : — malédiction aux hommes ! malédiction à Dieu !........

Hélas ! que me reste-t-il aujourd'hui après tant d'égaremens ? Convictions, amour, espérance, tout me manque à la fois, et dans ce vide horrible que les passions ont fait autour de moi, il faut que j'embrasse la mort et le néant, comme autrefois j'embrassai le seigneur et ses voluptés ineffables. Oh ! cependant le néant est horrible!...

Quelle différence !... Ne voir après cette vie que ténèbres et sombres abîmes, ou entendre par-delà le tombeau les voix des anges et les concerts des bienheureux, assis à ce banquet divin vers lequel vous conduit l'espérance et la foi !.. Tel est cependant le partage des pauvres

religieux amis de leur règle, qui en acceptent les sacrifices avec amour.... Leur vie s'écoule douce et paisible, au milieu des études et des sublimes contemplations du cloître. Ils n'ont point de chagrins parce qu'ils n'ont point de désirs. Pour eux l'avenir est gros d'espérances : et souvent sur leur front décoloré par la mort, la postérité dépose le laurier de la gloire, et conserve leur nom comme un noble et pieux souvenir....

Et moi, voyons, qu'ai-je fait de mes vœux? brisés, foulés aux pieds, traînés dans l'ordure des lieux de prostitution.... Ces talens qui devaient me donner une célébrité dont j'ai soif? abrutis dans les orgies des truands, dans le commerce de ces hommes aux grossières passions. Et ce courage indomptable, qui se promettait d'écraser un jour mon mortel ennemi, deux fois il a succombé sous le fer de cet enfant. Ah ! si du moins ce Téjan m'eût délivré de la vie.... Mourir de cette main abhorrée, c'eût été finir convenablement mes malheurs.... Allons, dit-il en se tordant douloureusement sur sa couche, et en saisissant de sa main ses

rares cheveux, il n'est plus temps de se repentir!... Guérissons pour la vengeance, et mourons!.... Il était accablé; il poussait de longs gémissemens; ses angoisses étaient insupportables; il sentait au-dedans de lui cette mortelle tristesse qui doit précéder le suicide. Cet homme seul avec ses pensées était redoutable à lui-même, parce qu'il était lassé de souffrir, et que le moment approchait peut-être, où il ne voudrait pas acheter au prix d'une heure d'existence, le faible plaisir de se venger. Quelqu'un demanda à entrer. — « C'est Cor-
» necul, dit Dominique; sa commission a été
» bientôt faite, et il me semble qu'aujourd'hui
» il a la main bien légère; il frappe comme
» une jeune fille.... Voyons, entre. » La porte s'ouvrit après un moment d'hésitation, et Marthe la *Moutonne*, toute rouge de honte et de crainte, se trouva debout auprès du lit. Dominique la regardait sans rien dire, et cette femme devinant sur son front les affreux ravages de la pensée lui dit d'une voix pleine de tendresse et de soumission : — « Vous souf-
» frez, Dominique?

— » Non, mon enfant, reprit celui-ci avec » bonté, car dans ces momens terribles de » réaction, il aimait à avoir quelqu'un auprès » de lui à la parole tendre et consolante, pour » calmer un peu l'agitation de son âme. — » Dites-moi, que voulez-vous ? » Marthe s'assit auprès de lui. — « J'ai profité, continua-t-elle, » de l'absence de Cornecul, pour vous donner » un avis important. Je crois, mon ami, qu'il » trame quelque chose contre vous. — Vous » croyez, Marthe, et quelle raison avez-vous » pour parler ainsi ? — Je n'ai rien de positif » à apporter en preuve ; mais depuis l'affaire » du coup de pistolet, il s'entretient tous les » jours avec un certain nombre de truands ; il » profite des momens où vous sortez pour les » rassembler, et vous devez vous même vous » être aperçu de l'insubordination de quel- » ques-uns de vos hommes. — Je ne me suis » aperçu de rien ; mais je m'étonnais que le » vindicatif et astucieux Simon eût ainsi ou- » blié la peur que je lui ai faite. Et vous, Mar- » the, comment vous trouvez-vous avec lui? » La pauvre femme ne répondit pas ; seulement

elle prit une des mains de Dominique et l'embrassa en la couvrant de ses larmes...—« Vous
» êtes malheureuse, pauvre enfant? Pardon-
» nez-moi de vous avoir maltraitée; j'avais eu
» devant les yeux un spectacle qui m'avait
» bouleversé l'âme; j'avais vu mon ennemi
» heureux jouir de mon malheur et insulter à
» mes haillons. Simon vous aurait-il maltrai-
» tée?

— » Non, non, reprit Marthe en sanglot-
» tant, mais je n'aimais que vous au monde;
» malheureux, je vous avais sacrifié tout ce que
» j'avais de plus cher : mon père, ma mère,
» mon honneur et mon devoir, tout, tout en-
» fin, et vous m'avez repoussée comme on
» repousse une prostituée!... — Ne vous affli-
» gez pas, dit le truand en lui passant son
» bras autour du cou et en appliquant sa bou-
» che sur sa figure inondée de larmes, je veux
» réparer aujourd'hui ma faute. Que deman-
» dez-vous de moi? — Oh! mon bien-aimé,
» s'écria Marthe en prenant sa tête entre ses
» jolies mains et en la couvrant de baisers,
» rends-moi ton cœur et ton amour, et tout

» est pardonné. Tu es malheureux, tu es pau-
» vre, mais tu as l'âme généreuse : je ferai par-
» ler de toi à mon père ; il te retirera de cet
» égout de la truanderie, et nous vivrons en-
» semble heureux et contens, élevant le tendre
» gage de notre amour que je te donnerai
» bientôt. — Pauvre Marthe, répondit Domi-
» nique avec un sourire qui faisait mal à voir,
» tu me demandes une chose impossible ! on
» ne nous marierait pas ensemble, car je suis
» engagé, tu le sais sans doute, dans des liens
» que l'homme ne peut rompre. » La jeune
femme baissa la tête ; elle était belle, inondée
de larmes, pâle, muette, ses longs cils abaissés
sur ses yeux, montrant sous ses haillons ses
pieds délicats et ses mains charmantes. Il y
avait encore du sentiment, de l'amour tendre
et dévoué dans son âme. Enfermée tout le jour
dans la chambre de son amant, elle n'avait
point appris ce langage ignoble, cet argot in-
fâme des truands, dont chaque syllabe était
une ordure. Elle n'était pas flétrie de ce liber-
tinage de l'intelligence, plus abrutissant que
celui du corps, dont les effets étonnent les

hommes irréfléchis, en leur montrant de jeunes enfans élevés sous le toit paternel, faits depuis long-temps aux idées et au langage de la prostitution. Elle s'était éprise de Dominique, fascinée par ses qualités brillantes, sa noblesse, sa beauté qu'il conservait encore, ange déchu, dans l'état humiliant auquel il était réduit ; elle s'était livrée à lui, et sa faute l'attachant irrévocablement à cet homme, il était devenu sa dernière espérance : elle tenait à lui par tous les liens de la nature, de la honte et de l'amour. Repoussée, enceinte, ignominieusement prostituée à un coquin brutal et féroce elle ne cherchait pas à s'enfuir, car elle ne devait trouver au milieu du monde aux préjugés barbares, que mépris et malédiction. — « Eh » bien! reprit-elle, mon ami, nous vivrons en» semble ; je t'aiderai à supporter tes souffran» ces, et quand tu seras malheureux je te » consolerai.

— » Et quand je serai mort, bonne Marthe, » dis-moi, que deviendras-tu ? car je n'ai pas » long-temps à vivre, et bientôt, je l'espère, » j'irai m'ensevelir dans ce sommeil si désiré,

» qui ne doit point finir... Ecoute et profite de
» mes avis. Donne-moi la consolation de faire
» une bonne œuvre, et d'empêcher une femme
» de gaspiller sa jeunesse et ses espérances. Plus
» tu iras, pauvre enfant, dans la voie de per-
» dition où le malheur t'a poussée, plus tu au-
» ras de peine à rentrer dans le monde, et à
» revenir auprès de tes parens. Tu seras liée à
» la truanderie par tes fautes d'abord, et puis
» par l'amour du libertinage; recherchée tant
» que tu seras belle, plus tard on te repousse-
» ra. Ta vieillesse sera hideuse et méprisée...
» Va!... crois-en à mon expérience : il est bon
» de s'humilier après une faute, d'acheter son
» pardon par quelques sacrifices, et de ne pas
» se laisser rouler de précipice en précipice,
» par l'orgueil et le ressentiment. C'est là
» l'histoire de toute ma vie!... Pour avoir refu-
» sé de courber la tête sous la verge du châti-
» ment, il faut la courber bien plus bas en-
» suite, quelquefois jusqu'à l'opprobre de la
» mendicité. Tu es enceinte, et je suis coupa-
» ble avec toi.... Eh bien! fuis dès aujour-
» d'hui, dès maintenant, de ce lieu de malédic-

» tion. Prends une petite chambre près d'ici :
» j'irai te voir, et je paierai tes dépenses. Voici
» pour commencer, ajouta-t-il en lui mettant
» quelques testons dans la main. Une fois dé-
» livrée, tu iras te jeter aux pieds de ton père,
» tu toucheras son cœur, et tu vivras comme
» jadis, tranquille et honorée dans sa maison.
» Tu n'as pas encore compris la joie d'un père
» qui retrouve une fille depuis long-temps
» perdue! »

Marthe ne put retenir ses larmes. — « Oh !
» Dominique, dit-elle, est-il sous des habits
» de soie un cœur aussi noble que celui qui
» bat sous tes haillons? Aujourd'hui j'apprends
» à te connaître.... Adieu; je vais suivre ton
» conseil : puisse Dieu te bénir!..... Marthe
» priera pour toi. — Que le ciel t'exauce, jeune
» fille!.... Pense souvent à Dominique : il est
» peu d'êtres sur la terre plus malheureux que
» lui. » — Marthe sortit de la truanderie. Elle
n'attendit pas même le jour de sa délivrance,
et dès le lendemain elle courut se jeter aux
pieds de son père et en reçut son pardon.

Il y avait peu de temps qu'elle était sortie,

lorsque Cornecul entra. — « Comment allez-
» vous, maître? Voulez-vous un morceau de
» pain frais? — Non. As-tu fait la commis-
» sion que je t'avais donnée? — Oui, maître.
» On a eu furieusement peur, allez; la petite
» est maintenant aux Tuileries avec son oncle,
» sous la protection de madame Catherine, et
» Faustus toujours chez l'amiral, rue de Bé-
» thisy. En revenant du parvis il était à moitié
» étouffé; vous l'aviez serré de près, à ce qu'il
» paraît. — Ecoute, sais-tu ce qui m'est reve-
» nu de ta conduite aujourd'hui? on m'a dit que
» tu conspirais contre moi et que tu cherchais
» à introduire la guerre civile à la truanderie.
» — Qui peut vous avoir conté ce mensonge?
» Ce sera cette coquine de Moutonne. Laissez
» faire, je la rosserai.... — Mais enfin, tu ne
» me réponds pas? — Oh! par la tête de mon
» père, maître, je veux que ce morceau m'é-
» trangle, si cela est vrai!... — Ne jure pas si
» fort.... Ecoute: si jamais il arrive du bruit
» à la truanderie, tu ne mourras pas d'une au-
» tre mort que celle que je te ferai. Vois-tu,
» si l'on m'attaque, avant toute autre chose

» je commencerai par te tordre le cou. — Oh!
» par tous les dieux et les diables du paradis,
» et de l'enfer, répéta Cornecul en se serrant la
» gorge, je vous jure que tout cela est faux, et
» que je vais rosser d'importance ma Moutonne.
» — Pourquoi serait-ce la Moutonne plutôt
» qu'une autre? Parbleu, d'abord, ce ne peut
» être qu'une bégueule de femme, et j'ai beau
» caresser celle-là, elle ne veut pas plus de moi
» que d'un chien de basse-cour. —Allons, ar-
» rangez-vous ensemble; tu peux sortir. De-
» main, tu iras mendier à la porte de l'amiral,
» et tu tâcheras de savoir au juste la chambre
» qu'habite Téjan. Pour le reste, cela te re-
» garde; mais rappelle-toi ce que je t'ai dit: je
» suis un homme de parole, entends-tu bien...»

CHAPITRE VI.

—

Voyez-moi ce brave messerre!
Il lui semble à uoir que la terre
N'est pas digne de le porter.
. . . .
Le voyez-vous curer ses dents,
Il a disné d'une salade,
Et au dessert d'une gambade;
Puis le uoyla frisque et gaillard.
(*Les Esbahis*, act. II, sc. III.)
J. Grevin.

—

Qui ter Mavortem sumptis patefecerat armis,
Tertia pax nudum perfidiosa necat.
(*Vers de l'époque.*)

—

Le Meurtre de l'Amiral.

Nous avons vu au commencement de ce volume, quels étaient les projets de Catherine relativement aux deux factions principales qui

divisaient la France : les affaiblir l'une par l'autre dans un combat à outrance, et sur leurs ruines établir le pouvoir royal. Le meurtre de l'amiral lui semblait un moyen infaillible de provoquer une bataille entre les Guises et les Châtillons. Le duc Henri manifestait en toute occasion sa haine pour les meurtriers de son père ; on connaissait ses projets de vengeance : la mort de Coligny lui serait infailliblement attribuée. Alors, dans la première exaltation de la fureur, autour du cadavre du vieil amiral, les Huguenots nombreux dans la capitale accourraient en armes, tomberaient sur les *Guisards* que soutiendrait la milice parisienne, et le roi, survenant vers la fin de la bataille avec ses gardes et ses suisses, anéantirait les restes des deux factions. Le projet de faire assassiner l'amiral par les Guises au milieu d'une course de bague avait été abandonné, parce que l'on craignait pour les princes le premier moment du désespoir des Huguenots. On ne pensa plus qu'à aposter un assassin exercé, qui pût répondre de l'exécution, et se dérober aux recherches des Protestans. La reine jeta les yeux

sur Nicolas de Louviers, seigneur de Maurevel, en Brie, renommé par son audace et son adresse, et la maison de Pierre de Piles fut choisie pour le lieu où il serait mis en embuscade. Dans ses propositions au chanoine, elle avait eu soin de mettre toujours en avant le duc de Guise; cependant, comme elle avait fait les premières ouvertures, elle craignit des révélations indiscrètes, et le lendemain du carrousel, elle rappela au roi les dangers qu'avait courus sa belle demoiselle du cloître, et le conduisit adroitement à lui demander asile pour elle dans son royal chateau des Tuileries.

Ce jour même, jeudi 21 août 1572, Corneeul était à peine sorti de la maison du chanoine, avec son quartier de pain et sa liasse d'oignons, laissant André fort joyeux et Pétronille singulièrement en colère, qu'un gentilhomme se présenta portant sur son épaule une longue arquebuse, accompagné de Chailly maître d'hôtel du duc d'Aumale, bien connu de Pétronille. — « La vieille, dit ce dernier, » voici un seigneur gentilhomme que je suis

» chargé de vous conduire de la part de votre » maître. C'est un de nos amis communs: ayez » soin de lui faire bonne chère jusqu'au retour » de messire le chanoine. Nous allons sortir » ensemble aujourd'hui : ce soir, il viendra » souper et coucher ici. » Pétronille fit une belle révérence à monsieur de Chailly ; mais elle trouva à son nouvel hôte la barbe bien noire, l'œil bien sombre et la tournure d'un véritable brigand. Ce dernier plaça son arquebuse sur les crochets de la cheminée, sortit avec son guide, et ne reparut plus de toute la journée.

Il était allé à une conférence hors de Paris avec le comte de Retz, et il était onze heures du soir quand il revint. Pétronille tricotait devant sa chandelle : au milieu de la cuisine un couvert bien propre avait été dressé, avec du linge blanc et une bouteille de vin de Gascogne, et le fin poulet se tenait chaud au coin du feu. Maurevel, car l'hôte de Pétronille n'était autre que cet assassin célèbre, frappa brusquement à la porte, et comme la vieille demandait prudemment qui frappait, avant d'ouvrir : — « Ou-

» vre donc, vieille bête, s'écria-t-il en frap-
» pant du pied !... veux-tu me faire rester
» toute la nuit dehors ? » En entrant il faillit
renverser la vieille, mit son arquebuse sur
l'épaule, prit l'unique chandelle qui se trouvât
sur la table et monta se coucher sans rien dire.
— « Voyez-moi, dit Pétronille en cherchant
» une autre chandelle, quels gaillards messire
» le chanoine reçoit dans sa maison !... Y a-
» t-il dans toutes les rues de Paris un mauvais
» garçon, dont la figure soit plus canaille que
» celle de ce maraud-là ? André, réveille-toi,
» mon ami : *agence* bien ta *harquebouze* ; nous
» aurons enfermé chez nous quelque assassin,
» vois-tu ; ça m'en a toute la mine. Porte un
» matelas dans ma chambre et couche-toi
» dessus. Nous verrouillerons bien la porte,
» et si on nous attaque, tu nous défendras. »

Cependant contre les prévisions de Pétronille la nuit fut tranquille. Le matin de bonne heure, Maurevel descendit, et prenant André par l'oreille : — « Allons ! allons ! cria-t-il,
» grosse andouille, réveille-toi, habille-toi,
» et cours chez M. de Chailly lui demander de

» la part de M. Bondol... Bondol, tu entends, » archer de la garde du roi, si l'écuyer de » monseigneur de Guise tient prêts les che- » vaux qu'il lui a promis. » André courut à la rue des Quatre-Fils-Aimon, et revint au bout d'une heure, annoncer qu'un relais était préparé pour M. Bondol à Villeneuve-Saint-Georges, et que deux chevaux d'Espagne l'attendaient à la porte Saint-Antoine. Alors Maurevel s'approchant de la porte, en examina avec soin les ferrures, la ferma, en prit la clé, fit glisser les verrous, et traînant à lui seul la table de cuisine, la plaça de pointe contre les portes. Pétronille n'avait jamais eu si peur ; elle n'osait souffler et marmottait entre ses dents un acte de contrition, dans le cas où il faudrait aller rejoindre l'âme du grand-père de sa bisaïeule. André, son arquebuse en main, debout derrière la porte de sa chambre, ne tremblait pas moins, et regardait ce qui se passait par une fente, décidé à faire feu si le gentilhomme en voulait à ses jours ou à ceux de Pétronille. Son opération finie, celui-ci se tourna de leur côté : — « Ecoute, la vieille,

» dit-il, et toi aussi jeune gars, qui te tiens caché là-bas derrière, prenez garde de toucher en rien à ma barricade ,si vous voulez vivre.
» Au moindre bruit que j'entends je descends de là-haut, et je vous embroche comme deux éperlans. D'ailleurs, il y aurait à le faire du danger pour vous comme pour moi. Voyons, donne-moi à boire et à manger, la vieille.
» As-tu quelque chose?

— « Rien, mon Dieu, par ce saint jour de vendredi : je ne suis pas encore allée aux halles. — Oh! je tiens peu au vendredi : si tu as quelque chose de gras, donne tout de même, car je suis pressé. — Bonne fille du grand Saint-Pierre! il y a bien là le poulet de votre souper d'hier au soir; mais ce sera la première fois que dans notre maison....
» — C'est bon, vieille sorcière. Voyons, ton poulet, du pain et du vin : je suis pressé. »
Pétronille obéit avec le regret de participer au péché.

Louviers se mit donc à table : il mangea et but sans rien dire, ayant soin de regarder souvent à l'étroite fenêtre de la cuisine et reve-

nant tranquillement s'asseoir pour continuer la dissection de sa volaille. Seulement au moment où l'amiral traversa le cloître, pour aller chez le duc d'Anjou accommoder un différent survenu entre Marafin de Guerchy et le seigneur de Thianges, deux gentilshommes des plus qualifiés de la Bourgogne, Maurevel s'essuya les moustaches, arrangea ses éperons et monta dans la chambre du chanoine, dont il referma la porte avec soin. Les deux domestiques restèrent fort étonnés des manières singulières de cette homme ; lui ne fut pas plutôt seul et certain de n'être pas aperçu, qu'il alla dans la chambre de Marie, en prit les draps qu'il lia fortement aux siens de manière à en former une longue et solide corde, les attacha à la fenêtre, les laissant toutefois en dedans pour ne pas éveiller la curiosité des passans ; ensuite il prit son arquebuse, la chargea de trois balles de cuivre, banda le rouet, renouvela la pierre de mine et s'assit tranquillement, son arme entre les jambes, en sifflant un petit air entre ses dents. De son côté, Coligny sans défiance en sortant de chez

le duc d'Anjou, rencontra le roi devant la cha pelle de la première cour, et causant avec lui le conduisit jusqu'au jeu de paume, placé devant les fossés du château. Téligny s'y trouvait avec Faustus et le duc de Guise. Charles arriva fort à propos pour une partie; le jeu commença, et l'amiral trop vieux pour prendre part à ce violent exercice salua le roi, qui lui serra affectueusement la main, et revint à son logis pour y dîner à midi, suivant la bonne coutume de ce temps-là. Il longea un instant le quai du Louvre, tourna à gauche dans la porte du cloître Saint-Germain du côté de la rivière, et se disposa à traverser le cloître pour aller rejoindre la rue de Béthisy où se trouvait son hôtel.

Pétronille et André commençaient à entendre les conversations de ses amis, leurs rires bruyans, lorsque le plancher gémit légèrement sous les pas de Maurevel, et en même temps une détonation fit résonner l'écho des rues voisines de Saint-Germain, et retentit long-temps dans la creuse enceinte de l'église. L'arquebuse de Nicolas de Louviers tomba

sur le plancher ; cet homme lui-même fit deux ou trois sauts rapides vers la chambre de Marie, après quoi on cessa de l'entendre. Pétronille était stupéfaite et sans mouvement, car elle devinait un crime sans savoir quel il pouvait être. André regarda à l'étroite fenêtre de la cuisine et le spectacle qui s'offrit à sa vue était peu fait pour rassurer. L'amiral était porté par Guerchy et l'aîné de Soubières, seigneur des Pruneaux. Une requête était à terre à ses pieds ; sa suite était dans une agitation extrême et cherchait à toutes les maisons du cloître d'où le coup pouvait être parti. Les habitans du parvis se montraient à leurs fenêtres, n'osant s'aventurer plus loin, car ils reconnaissaient à cet assassinat la fureur des partis, et craignaient un coup monté pour profiter de la consternation des Huguenots. — « Messieurs, dit l'amiral, l'arquebusade est » partie d'ici.... Enfoncez cette porte et arrê» tez l'assassin. Vous, capitaine Piles, et vous » capitaine Moncins allez au jeu de paume, et » racontez au roi l'attentat dont je suis la » victime. Demandez-lui si c'est là la protec-

» tion qu'il m'avait promise. Yolet, accompa-
» gnez ces messieurs. Allons, mes amis, reti-
» rons-nous en notre hôtel. »

Cependant sur la désignation de l'amiral, on s'était armé de haches dans les maisons voisines ; la porte de celle du chanoine gémissait sous les coups redoublés des gentilshommes : les ferrures craquaient de toutes parts. On repoussa la table de cuisine avancée par Maurevel et une troupe furieuse se précipita dans la cuisine. On lia Pétronille et André, malgré leurs larmes et leurs protestations : six jeunes seigneurs les conduisirent à la Conciergerie, l'épée au poing, à travers la foule qui commençait à s'amasser. Les autres montèrent à la chambre du chanoine, où ils trouvèrent toutes les traces du crime, l'odeur de la poudre, l'arquebuse encore chaude et la corde par laquelle Maurevel s'était laissé glisser jusqu'en bas. — « La place est encore » chaude, dirent-ils, mais l'oiseau s'est sauvé. » Maurevel en effet, en homme d'exécution et de courage, était descendu dans la rue des Fossés par la fenêtre de Marie, avait gagné les rues

Jean-Tison et Saint-Honoré, l'Hôtel-de-Ville, la Bastille, et trouvant à la Porte-Saint-Antoine un cheval d'Espagne extrêmement vite, il l'avait enjambé et avait gagné Villeneuve-Saint-Georges dans la même journée. Saint-Auban fut mis vainement à sa poursuite : l'assassin trouva à Villeneuve un second cheval préparé par les soins du duc de Guise, sauta dessus et et traversa audacieusement les rues de la ville en criant : « Vous n'avez plus d'amiral ! »

Dans ces entrefaites, les capitaines Piles et Moncins étaient arrivés au jeu de paume. « —Sire, dirent-ils, on vient de tirer sur M. l'a-» miral d'une des fenêtres du cloître Saint-» Germain : il est blessé au bras gauche et à » la main droite, et nous envoie vous deman-» der si c'est là la foi que vous lui avez jurée.

— » Que tous les tonnerres de Dieu écra-» sent les conspirateurs, s'écria Charles en » jetant à terre sa raquette et en lançant au duc » Henri un regard furibond ! N'aurai-je ja-» mais de repos en mon royaume ! » Et il se mit à courir à toutes jambes, sans gardes et sans suite chez la reine mère, où il arriva hors

de lui. — « Tenez, lui dit-il, voici le fruit de
» votre belle politique : on a tiré ici, sous mes
» yeux, au cloître Saint-Germain, une arque-
» busade à l'amiral, et peu s'en est fallu qu'on
» ne l'assassinât. Il est vrai, poursuivit-il en
» se retirant, que depuis long-temps il vous
» faisait ombrage, et que c'eût été bien extraor-
» dinaire, si un jour ou l'autre il n'eût payé
» sa dette à vous et aux Lorrains. » La reine-
mère ne répondit rien ; elle attendait son fils
au bout d'un quart d'heure, pour prendre ses
conseils. Charles ne tarda pas aussi long-
temps : il rentra après quelques minutes, et
se tenant les bras croisés devant Catherine :
— « Eh bien ! que ferons-nous, Madame ?
» voici mon frère de Navarre et mon cousin
» de Condé qui viennent porter plainte.

— « Ce que vous ferez, mon fils ? promet-
» tez bonne et prompte justice ; faites poursui-
» vre les coupables quels que soient leur rang,
» leurs protections et leurs dignités ; qu'on
» ferme toutes les portes de la ville hormis
» deux, auxquelles on fera bonne garde ; met-
» tez les archers sous les armes, les troupes de

» la prévôté, la milice de la ville; entourez de
» troupes le logis de M. l'amiral, et formez
» une commission permanente composée de
» MM. de Thou, de Morsen et Viole pour in-
» terroger les prévenus que l'on pourra saisir.
» Voilà comment vos sujets auront confiance
» en vous, et sauront que leurs vies et leurs
» biens sont en sûreté, sous la sauvegarde de
» votre majesté. » Le roi de France sortit pour donner ses ordres : mais vers une heure il revint encore dans une inquiétude et une colère difficiles à décrire.—« On m'a donné des dé-
» tails plus amples, Madame, dit-il; je vois
» avec désespoir que le premier coupable à
» saisir ce sera vous, et le second mon cousin
» de Guise. Le coup est parti de la maison de
» Pierre de Villemur, en ce moment à votre
» château des Tuileries; et Chailly maître
» d'hôtel du duc d'Aumale, y a conduit hier
» le meurtrier. Et ce même Chailly, il n'y a
» pas cinq minutes encore, était au Louvre,
» ici, dans la chambre du duc Henri.

— « Où avez-vous pris tous ces détails, re-
» pliqua Catherine, se levant toute tremblante

» et les poings serrés? — Madame, je vous
» cite mot pour mot l'interrogatoire des valets
» de Pierre de Villemur, en ce moment à la Con-
» ciergerie. Ne vous emportez pas ; on devrait
» être plus humble et demander grâce, quand
» on ourdit toujours des trames dans l'ombre,
» et qu'on fait de la politique un drame qui
» ne finit jamais... — Arrêtez, mon fils, arrêtez,
» interrompit la reine!... avez-vous sucé le lait
» d'une femme ou celui d'une tigresse, et me
» croyez vous capable d'aposter des assassins
» à monsieur l'amiral? Tout ceci est une in-
» fernale machination des Guises : le duc Henri
» m'a demandé un asile pour son vieux pré-
» cepteur, et vous avez consenti vous-même
» à ce que je l'accorde, car il est l'oncle de
» la belle personne du parvis Notre-Dame.
» Que si les Châtillons et les Guises ont juré
» de s'assassiner de père en fils ; s'ils profitent
» de toutes les circonstances pour aposter leurs
» *bravi*, que m'importent à moi les haines de
» famille de tous ces gens là?.. Chailly est chez
» le duc Henri? Eh bien! donnez ordre à Nan-
» çay de l'arrêter partout où il se trouvera,

» faudrait-il même l'arracher des bras de son » maître: et si les Lorrains sont coupables, » qu'ils sortent dès demain de Paris. » Le roi de France par la grâce de Dieu était bien petit garçon devant cette italienne astucieuse et vindicative. Il l'a crut presque innocente n'osant pas la croire coupable, et se retira pour faire exécuter ponctuellement les ordres qu'elle avait donnés.

Tout cela se passait au Louvre, et l'amiral souffrait à son hôtel des douleurs horribles. On l'avait mis au milieu de sa chambre sur le capitaine Moneins, homme d'une force extraordinaire, qui le tenait pendant l'opération. Le comte de La Rochefaucault, Guercby, des Pruneaux, Pardaillan, Téligny et tous les gentilshommes de sa maison étaient autour de lui, revêtus de leurs armes pour la plupart et prêts à monter à cheval. Cornaton un de ses gentilshommes favoris lui soutenait le bras; Ambroise Paré, premier chirurgien du roi, à genoux devant le malade, le front soucieux et ruisselant de sueur, les mains ensanglantées, coupait le doigt fracturé, auquel on apercevait

déjà des symptômes de gangrène, et cherchait au bras gauche la deuxième balle de l'assassin, que l'on croyait empoisonnée. Tous les seigneurs présens frémissaient en voyant Ambroise obligé de recommencer à plusieurs fois l'opération. A la troisième amputation, que le mauvais état des instrumens rendit extrêmement douloureuse, Coligny poussa un soupir; ses yeux se remplirent de larmes, et se tournant vers Merlin, son aumônier : — « Mon » cher Merlin, lui dit-il, Dieu me prouve au» jourd'hui combien il m'aime par les bles» sures qu'il m'envoie. Prions tous ensemble, » Messieurs, car la prière donne du courage, » et j'en ai besoin pour supporter tant d'atroces » douleurs. » Alors le ministre se mettant à genoux avec Thomas Moore, et les autres de la religion réformée, commença une longue et fervente prière, à laquelle s'unissait le vieillard. Qu'il y avait de résignation et de souffrance dans ses traits involontairement contractés, dans ses yeux levés au ciel, tout noyés de pleurs, dans cette figure pâle, abattue, encadrée par quelques rares cheveux blancs.

Enfin on cessa de le tourmenter : la balle était extraite ; Ambroise le déclara hors de danger. Il fut placé sur son lit dont on ferma soigneusement les rideaux, et les gentilshommes présens se divisèrent par groupes, où la conversation à voix basse était extrêmement animée.

Il était deux heures moins un quart lorsque les maréchaux d'Anville et de Cossé furent annoncés. Ils trouvèrent Coligny dans une grande agitation, à peine en état de leur répondre, et après quelques paroles décousues sur l'auteur probable de l'attentat, l'amiral appelant son gendre : — « Téligny, dit-il, priez Messieurs » les maréchaux de Montmorency et de Cossé » de vous accompagner au Louvre, et allez » avec eux témoigner au roi combien je me » trouverais honoré de le voir. » Les trois seigneurs sortirent en effet ; une foule immense de huguenots remplissaient les cours, mêlés aux pages qui tenaient la bride des chevaux de leurs maîtres et attendaient leurs ordres. On s'enquérait avec empressement de la santé de l'amiral ; on se racontait sur le meurtre des

circonstances étranges, et on criait hautement vengeance contre un si noir attentat. Les rassemblemens n'étaient pas moins grands devant la maison du chanoine. On se montrait les portes brisées, la fenêtre par laquelle le coup avait été tiré : les personnages de haute distinction obtenaient seuls la permission d'y entrer pour examiner plus en particulier la disposition des lieux, car des sentinelles étaient à la porte pour garantir le mobilier du pillage des mauvais-garçons. Hélas!... dans cet asile de paix et d'amour témoin de tant de jouissances intimes, l'infernal génie de Catherine avait pénétré, en avait violé le mystère, en avait livré la solitude aux fureurs des partis et aux tumultueuses passions de la politique. Pauvre Marie! où étais-tu alors que cette foule étourdissante s'agitait autour de ta demeure, foulait les tapis de ta chambre, en dérangeait les meubles que ta main avait disposés avec tant d'élégance et de goût?...... Téligny traversa deux fois la foule avec ses compagnons et parvint au Louvre, où le roi l'accueillit gracieusement. La cour se montra

aussitôt sur le pont du château, entourée d'une garde formidable d'hommes de pied et de cheval. C'était le roi, la reine mère, les ducs d'Anjou, d'Alençon, de Montpensier et de Nevers, le cardinal de Bourbon, les maréchaux d'Anville, de Tavannes et de Cossé, le comte de Retz, les sires de Méru et de Thoré frères de d'Anville, et Nançay capitaine des gardes de la maison du roi. Le roi arrivé au milieu du cloître, se fit longuement expliquer la position de l'amiral et celle du meurtrier, au milieu du silence des Parisiens qui l'entouraient. Le guet-apens était trop lâche et les cheveux blancs de la victime trop vénérables pour qu'ils se réjouissent du fait de Maurevel; mais ils tremblaient pour leur bien-aimé duc Henri, contre lequel des mesures énergiques avaient, disait-on, été prises. Bientôt la cour arriva à l'hôtel de Coligny. Les notabilités du parti protestant se trouvaient là en présence de Catherine et du comte de Retz, soupçonnés de participation secrète à l'attentat, et l'on était curieux d'examiner la contenance de cette femme, en présence de sa victime

miraculeusement échappée à ses coups. Elle se conduisit en digne rejeton des Médicis.

» Sire, dit l'amiral, quand le roi lui eut demandé de ses nouvelles, si je dois mourir de » mes blessures, car on ne sait encore si les » balles étaient empoisonnées, votre visite me » sera une bien douce consolation avant de » descendre au tombeau. Je sais que l'on a » calomnié beaucoup mes actions ; mais je vous » jure, par le Dieu devant lequel je paraîtrai » peut-être bientôt, d'avoir toujours été le fi- » dèle et affectionné sujet de votre majesté. — » J'en suis persuadé, monsieur l'amiral, ré- » pondit le roi, et il me semble m'être conduit » envers vous de manière à vous le prouver. » Soyez tranquille : vos assassins vous ont » manqué, mais par le cor-Dieu, j'en tirerai » une vengeance dont il sera long-temps parlé. » —Sire, pourrais-je m'entretenir un moment » seul avec vous? — Sans difficulté, répliqua » Charles en faisant signe aux seigneurs pré- » sens de s'éloigner un peu. » Il prit une chaise et s'assit avec madame Catherine, fort

curieuse d'entendre la conversation, au chevet de l'amiral.

« Sire, dit alors Coligny, Philippe II règne
» dans votre conseil plus absolument que vous
» n'y régnez vous-même. L'or de don Diégo
» de Cuniga a ébranlé bien des fidélités !.....
» N'est-il pas affreux, prince, que vous ne
» puissiez *tourner un œuf* chez vous, sans que
» vos voisins de la frontière ne vous entendent?
» qu'on ait laissé pendre à Anvers tant de
» nobles gentilshommes français pris dans la
» déroute de Genlis, et que le plan de cam-
» pagne du duc d'Albe contre les Protestans
» soit venu, le dirai-je, de votre propre con-
» seil?.... Sire, gardez-vous de toute insinua-
» tion qui tendroit à la persécution de l'E-
» glise réformée. Elle est puissante en France,
» et vos plus belles provinces seroient rava-
» gées par une horrible guerre civile. La li-
» berté de conscience doit être aujourd'hui le
» dogme de la royauté : professez-le franche-
» ment et de bonne foi ; environnez les deux
» cultes d'une protection égale ; surveillez les
» Guises et chassez-les du pouvoir, car ils

» sont vendus à Philippe, et Philippe est votre
» plus mortel ennemi. Charles-Quint voulut
» conquérir le monde par ses armes, Philippe
» veut le conquérir par la religion et ne former
» de l'Europe civilisée qu'une vaste monar-
» chie, dont le pape aurait l'administration
» spirituelle et lui l'autorité civile. Un com-
» plot redoutable a été formé au concile de
» Trente, et je vous dénonce le cardinal de
» Lorraine comme l'âme de cet intrigue et son
» principal agent....

» Puis, comment voulez-vous que les Protes-
» tans soient tranquilles, lorsque vous n'êtes
» entouré que de leurs ennemis mortels, les
» ducs de Guise, de Nemours, de Nevers et le
» maréchal de Tavannes, lorsqu'on arrache
» leurs enfans des fonts du baptême pour les
» massacrer, lorsque parmi les commissaires
» nommés par sa majesté pour l'exécution de
» l'édit, je pourrais vous citer des hommes qui
» m'ont condamné à être pendu, et ont pro-
» mis cinquante mille écus à celui qui vous
» apporterait ma tête? Oui, sire, sous votre
» règne et contre votre volonté, on foule aux

» pieds les édits de pacification ; l'Eglise réfor-
» mée ne peut se promettre de jouir en paix
» du peu de liberté qu'elle a conquise, au
» prix de la fortune et du sang de ses enfans!...
» Dieu me soit témoin que ce n'est pas dans
» des sentimens de haine que je parle ainsi !..
» Je pardonne de bon cœur à mes assassins,
» quels qu'ils soient ; mais j'aime votre ma-
» jesté comme j'aimerais mon fils, et je la vois
» malgré ses heureuses et brillantes qualités,
» malgré la noblesse et la franchise de son
» âme, se livrer à l'ambition des Catholiques,
» devenus de jour en jour plus exigeans. Foi
» de gentilhomme, sire, défiez-vous des Guises
» et de leur parti. Rattachez-vous aux Ré-
» formés ; ils vous serviront de toutes leurs
» forces : les autres vous flatteront et vous per-
» dront....

— « Vous êtes singulièrement ému, mon père :
» soyez plus tranquille, dit Charles ; songez que
» vous avez les blessures, et que moi j'en
» éprouve la douleur. Droit sera fait à toutes
» vos requêtes ; vous aurez d'autres commis-
» saires dans les provinces pour veiller à

» l'éxécution de l'édit, et nous éclaircrons de
» près la conduite de Messieurs de Lorraine. »
En même temps Charles fit signe aux personnes présentes de se rapprocher, et la conversation devenue générale ne roula plus que sur certaines circonstances de l'attentat. Le roi se fit raconter par Cornaton le pansement dans tous ses détails, demanda à voir la balle de cuivre qu'on avait extraite de la blessure et la fit passer à sa mère. Celle-ci, chez laquelle les paroles de l'amiral avaient excité une violente colère, intéressée d'ailleurs à irriter les Protestans, la prit dans ses mains et se tournant vers l'amiral :
« — Je suis bien aise, messire, que cette balle
» ait été trouvée et habilement extraite ; car,
» au moment de la mort de monsieur de Guise,
» assassiné comme vous savez par Poltrot de-
» vant Orléans, les médecins me dirent que si
» l'on pouvait extraire la balle il n'arriverait
» rien de mal, quand bien même elle aurait
» été empoisonnée... »

Un murmure de colère mal dissimulée courut parmi les Protestans ; le roi fut mécontent de sa mère, et l'amiral singulièrement préoccupé

de cette dépouille sanglante que la reine venait de jeter sur son lit de douleur. Alors Charles IX donna ordre à Clinchamps de se mettre en marche, et la cour reprit le chemin du Louvre dans une grande agitation.

En arrivant dans ses appartemens, la reine mère fit appeler le comte de Retz, Albert de Gondy; et quand il fut auprès d'elle : — « Eh » bien, Albert, dit-elle, *ha fallito il colpo!* — *Per* » *baccho!* dit le comte en s'asseyant avec familia- » rité, *è una vera sventura.* Mais nous tâcherons » de réparer cela, madame. — Dis-moi, les deux » laquais du chanoine ont donc beaucoup » chargé le duc de Guise? — *Come asino di Lorena:* » et vous, madame, vous vous êtes trop avancée » dans cette affaire; le chanoine n'aurait pas » dû trouver asile dans votre château des » Tuileries. Cavaignes vient d'être adjoint aux » magistrats chargés de l'enquête : demain » nous aurons encore des révélations, après » lesquelles ou bien vous tomberez sous les » efforts des Protestans, ou bien le roi s'unira » à vous et aux Guises pour recommencer une » nouvelle guerre civile sur tous les points de

» la France. Or dans ce dernier cas un des partis » écrasera l'autre, et vous verrez que de toute » manière il faudra céder le pouvoir aux vain- » queurs.

— « Ne trouves-tu pas, Gondy, que mon fils » est singulièrement dégoûté de mes conseils? » — C'est vrai, madame : j'aurais cru que les ex- » plications de Montpipeau et de Monceaux, et » surtout la crainte de son frère l'auraient » ramené; mais ce jeune homme en veut faire » à sa tête... Ventre-Dieu plein de reliques, » ça nous rend guisards pour un temps! — » *Bisognerà cavar sangue...* — *Cavar sangue?...* » à qui? — Aux Huguenots. — *Cavar sangue fin* » *al bianco*... Oh oui, une saignée vigoureuse » si l'on fait tant... nous tâterons le pouls à la » réforme, madame, et nous nous arrêterons » quand il ne battra plus. — Enveloppons tous » les Protestans dans un immense massacre. » Vois-tu, il faut que je ressaisisse le pouvoir » par quelque coup terrible... — Madame, il » n'y a pas deux têtes en Europe capables de » concevoir un semblable projet. L'Anglais n'a » pas un pouce de terre en France, nous avons

» nos places de sûreté, vous écrirez à Strozzi
» de se saisir de la Rochelle le jour même
» où nous paierons les violons ici à nos bons
» amis les Huguenots, et nous recommanderons
» Genlis et le reste de nos hommes au duc
» d'Albe. Cette canaille gasconne veut profiter
» de l'attentat pour se rendre maîtresse des
» affaires!.. Mort-Dieu! lâchons sur elle votre
» bonne milice parisienne... — Mais le roi,
» Gondy, me semble aimer singulièrement
» l'amiral. — Ah oui, le roi, le roi!.. est-ce
» qu'il aime quelqu'un, lui, reprit le comte
» en haussant les épaules?.. il aime le jeu, la
» chasse et les filles... Donnez-moi un grand
» dîner à tous ces nobles *parpaillots* : que
» M. d'Alençon le préside pour leur laisser
» un peu de latitude: du vin, pas de femmes,
» de Tavannes pour leur monter la tête et vous
» verrez... si *canterà*, si *giurerà*, si *chiamerà alla*
» *vendetta*, et notre affaire marchera...

—« Tu es admirable, Gondy... je te charge
» des invitations; tu les feras au nom du roi,
» en ta qualité de premier chambellan. Viens
» dîner demain aux Tuileries avec Tavannes.

» Je ferai ensorte que mon fils s'y trouve, ainsi » que le garde des sceaux, et nous mûrirons no- » tre projet. Va, et prépare l'esprit du roi. » Le comte de Retz se leva : — « *Andrà, andrà ben,* » fit-il en penchant la tête sur l'épaule, avec » un petit sourire de servile complaisance. » Il salua et courut exécuter les ordres de la reine.

CHAPITRE VII.

Au moins si ne uoulez asseurer vostre vie,
Faites à tout le moins pour celle qui uous prie ;
Mettez devant uos yeux les présages certains,
Qui sont depuis naguere apparus aux Romains :
La teste de Capys, et les chevaux sans brides
Plongez incessamment en leurs plainctes humides.

(*César*, act. III.)

J. Grevin.

Quel bruit inusité
A mes oreilles tonne?
Je suis tout excité
De l'horreur qui m'estonne.
Mon cœur frémit et tremble :
Euoé, Euoé!
J'oy la voix, ce me semble,
D'un cornet enroué.

. . . .

. . . .

Donqu'à force de boire,
Dieu, noye, ou brusle au dedans
La fascheuse mémoire
De nos soucis mordans.

(*Du Jour des Bacchanales, au Seigneur de Rabestan,*)

Joachim du Bellay.

—

Le Petit Souper de Madame Catherine.

Ce même jour, vendredi 22 août, quand le roi et la reine eurent quitté le chevet du blessé, Jean de Ferrières, vidame de Chartres, fut an-

noncé, et après lui arrivèrent successivement les principaux chefs du parti protestant, convoqués en conseil extraordinaire par le roi de Navarre et son cousin de Condé. Ces deux princes vinrent aussi ; mais comme on craignait de fatiguer et d'inquiéter l'amiral, en délibérant devant lui sur les graves circonstances dans lesquelles on se trouvait, le vidame descendit pour les recevoir et les introduisit dans la chambre de Cornaton.

Tous ces grands seigneurs de la réforme s'assirent donc en silence, tristes, préoccupés. Le vidame de Chartres seul resta appuyé contre une cheminée, et demandant le silence parla à peu près ainsi qu'il suit :

« Mes chers seigneurs, nous avons vu jouer » le premier acte de la sanglante tragédie qui » se prépare : la reine mère n'y est pas étran- » gère ; car Pierre de Piles qui a prêté sa maison » au meutrier est en ce moment logé chez elle, » d'après son invitation. Evidemment on pré- » pare le dernier et horrible carrousel de ces » noces, où il devait y avoir plus de sang que » de vin répandu, selon l'expression des catho-

» liques zélés. Montluc, avant son départ pour » la Pologne, avait sagement parlé en nous » annonçant que nous courions à notre ruine » et que la Flandre serait notre tombeau. » Fuyons, Messieurs!.. la trahison nous en- » vironne; une trame de sang s'ourdit dans » l'ombre, et dans la poitrine de chacun de » nous madame Catherine a marqué peut-être » la place d'un poignard. Cette tranquillité » apparente de la cour pendant que les partis » rugissent autour d'elle m'est suspecte. Dé- » concertons ses projets par notre fermeté et » notre promptitude : dès ce soir à huit heures, » que tous les Protestans se rassemblent en » armes de toutes les parties de la ville; pla- » çons la litière de M. l'amiral au milieu de » nous, forçons la porte St.-Honoré, et sauvons » la réforme. Oui, Messeigneurs! ne nous » laissons pas traquer le long des rues comme » des bêtes féroces, et s'il faut mourir, que ce » soit les armes à la main, sur un champ de » bataille et à la face du soleil. » Ce peu de paroles prononcées avec force et avec l'accent

d'une conviction profonde, parurent faire une grande impression sur l'assemblée : chacun garda le silence et parut se consulter sur le parti qu'il y avait à prendre ; lorsque le jeune et charmant Téligny gendre de l'amiral, en qui la prudence d'un grand capitaine et d'un négociateur habile s'unissait au courage et à la vivacité d'un jeune homme, se leva et combattit ainsi l'avis du vidame.

« Ne nous décidons pas à la légère, Messieurs :
» quitter Paris et fuir la cour au moment où
» elle nous prodigue tant d'amitiés, évidem-
» ment c'est commencer une quatrième guerre
» civile, et nous rendre responsables aux yeux
» de l'Europe, des maux dont elle accablera
» notre malheureuse patrie. Les raisons pour
» rester les voici : nos meilleurs hommes ont
» péri en Flandre ; la cour tient nos places de
» sûreté ; au premier signal, Strozzi bloquera
» la Rochelle et le duc d'Albe passera la fron-
» tière avec ses bandes victorieuses ; nous nous
» trouverons environnés d'ennemis, sans
» vivres, sans argent, sans troupes : il faudra

» tout créer : jamais la réforme ne se sera mise
» en campagne avec des ressources si minimes
» et si mal assurées.

« Puis, croyez-vous qu'il soit si facile de
» quitter Paris dans l'état où en sont les choses ?
» Si la cour est bien intentionnée, restons : la
» réforme gagnera plus par de sages négocia-
» tions, en cultivant les bonnes dispositions
» du roi et en exploitant habilement le meurtre
» commis sur M. l'amiral, qu'en couvrant la
» France de ruines ; si au contraire une ré-
» solution de mort a été prise contre nous,
» songeons que deux mille gentilshommes ne
» se rassemblent pas aussi facilement que le
» pense M. le vidame. Nous recevrons l'ordre
» de par le roi, de poser les armes. Obéir
» serait la pire chose du monde, ce serait
» montrer de la défiance et de la pusillanimité ;
» nous passerons donc outre: et comptons alors
» Messeigneurs , qu'avant d'arriver aux fau-
» bourgs il nous faudra passer sur le ventre
» au régiment des gardes, aux hommes de la
» prévôté et à toute la canaille de Paris. Nous
» serons infailliblement écrasés dans la rue

» Saint-Honoré ; nous serons immolés comme » des séditieux, comme des fanatiques, et notre » sang n'imprimera pas même une tache sur » le front de nos assassins.....

« Ah, Messieurs, ne hasardons pas ainsi nos » affaires sur des soupçons qui n'ont rien de » fondé. Le roi nous aime ; il entre franchement » et loyalement dans nos vues et n'a rien re- » fusé encore des choses raisonnables que nous » lui avons demandées. Il me semble singu- » lièrement dégoûté de sa mère, et des Guises » encore davantage, car ils se sont ralliés autour » du duc d'Anjou. De la confiance et du cou- » rage, Messeigneurs ! le roi m'honore de son » amitié et je me crois engagé en mon honneur » de gentilhomme à répondre de son cœur » comme je répondrais du mien. »

Ainsi parla Téligny. Il y avait une haute sagesse, une manière juste d'envisager les choses dans les réflexions de ce jeune homme. Le roi de Navarre les appuya, en assurant que des lettres venaient d'être expédiées par la cour à tous les souverains de l'Europe, où le meurtre de l'amiral était représenté comme un attentat

outrageant envers la majesté du roi, et sur lequel seraient faites de sévères perquisitions. On résolut de ne rien brusquer, et de voir, pour se décider, quelle tournure prendraient les événemens.

Vers neuf heures et demie du soir, une table splendide était dressée au Louvre à l'étage supérieur de la galerie nommée dans la suite *Galerie* d'*Apollon*. Un lustre chargé de mille bougies étincelantes était suspendu au plafond, orné de riches peintures. Les draperies de soie de Florence, les torsades d'or qui en suspendaient les gracieux festons aux teintes chatoyantes, les arabesques délicates dessinées par une main habile sur un fond d'azur resplendissaient à sa lumière. Elle se reflétait sur une nappe plus blanche que la neige, se jouait en aigrettes brillantes, en auréoles diaprées parmi les vases de vermeil aux formes antiques, les cristaux et les fleurs d'un admirable couvert. Des parfums brûlaient dans des cassolettes : le vent d'orient arrivait léger, frais, caressant, après une chaude journée du mois d'août, par les larges fenêtres que distribua Pierre

Lescot. La nuit était sombre : elle enveloppait le pavillon de toutes parts de son réseau de ténèbres parsemé d'étoiles ; la Seine murmurait au pied des solides murailles qui coupaient la rive de leur masse noire, d'où jaillissaient des torrens de lumière comme d'une immense lanterne. A l'orient, on apercevait le palais de la Cité et l'hôtel de Nesle vendu récemment à monseigneur Gonzague duc de Nevers, répandant sur les flots leurs lueurs argentées et convergentes ; la Sainte-Chapelle dormant sous son aiguille légère, et Notre-Dame dardant aussi sa flèche, entre ses deux tours massives. Un peu à gauche, l'œil glissait sur les fines arêtes légèrement dessinées dans l'ombre des appartemens de la reine mère, derrière lesquels surgissaient les tours de la façade de Philippe-Auguste, épargnées par François Ier et Henri II son fils, et plus à droite la tour du *Coin*, debout comme un souvenir des temps passés. Dans les jours de périls on y attachait un côté de la chaîne dont l'autre bout allait s'accrocher à la tour de Nesle. Par les fenêtres de l'occident le spectacle était

plus magnifique encore. Une teinte rouge foncé à peine sensible, barbouillait le ciel de ses feux mourans ; on eût dit qu'on l'apercevait à travers un crêpe. La Seine légèrement colorée se perdait dans son cours sinueux. A droite surgissaient les Tuileries comme une ombre gigantesque, palais riche d'architecture et de souvenirs de l'antiquité, dont les sbires de Catherine gardaient soigneusement les approches, car les secrets de sa politique y étaient cachés. De temps à autre une teinte pâle et tremblotante se déroulait au milieu de la Seine et une ombre glissait sur lès flots. C'était le batelier du Pré-aux-Clercs qui faisait passer d'un bord à l'autre son léger batelet. La fenêtre qui donnait directement sur la Seine n'avait en perspective que le Pré-aux-Clercs, encore l'hôtel de Nesle, le faubourg Saint-Germain parsemé d'arbres et de maisons, et l'église romane de Saint-Germain-des-Prés.

Bientôt on vit paraître dans la salle que nous avons décrite le duc d'Alençon, député par sa mère pour faire les honneurs du repas,

car le roi devait être représenté par quelqu'un de sa famille, et l'on avait pensé que les convives aimeraient mieux leur bon ami *M. le Duc*. A sa suite, parut une troupe nombreuse de jeunes seigneurs brillamment vêtus, couverts de saies, de manteaux, de chausses à la coupe élégante, étincelans d'or; de longs panaches brillantés de diamans se balançaient sur leurs toques; des épées luisantes étaient suspendues à leurs épaules, et leurs domestiques revêtus de leurs livrées les accompagnaient pour les servir. Les conversations étaient bruyantes: il y avait des éclats de rire, de la joie franche, sans arrière-pensée, dans cette troupe ravissante de jeunesse et de parure, insoucieuse, dînant au Louvre aujourd'hui, demain mourant en duel sur le Pré-aux-Clercs. On distinguait entre autres Téligny, le comte de La Rochefoucault, Guerchy, des Pruneaux, Rouvray, Soubise, Lavardin, les MM. de Montmorency d'Anville, Toré et Méru, Faustus de Téjan, Pardaillan, Brousse et Armand de Clermont, renommé à la cour par sa belle défense au siége de Saint-Jean-d'Ange-

ly, et plus encore par sa politesse et le goût singulier avec lequel il s'habillait. Mais le génie de Catherine planait sur ces jeunes gens, représentant ce que la France avait alors de plus anciennes familles ou d'illustrations récentes. Un drap mortuaire allait s'étendre sur eux au jour des orgies du machiavélisme ; le beffroi tintait à leurs oreilles, et selon l'expression du vidame de Chartres, la place du poignard était marquée sur leurs corps jeunes et voluptueux...

On se mit à table : le duc d'Alençon fit placer auprès de lui le maréchal de Tavannes et Méru ; vis à-vis d'Anville entre le comte de La Rochefoucault et le baron de Pardaillan. Les autres gentilshommes s'arrangèrent à leur gré. On fit honneur au dîner de Catherine malgré le vendredi, et on eut soin de l'arroser de fréquentes libations. L'on fut grave d'abord ; on effleura en badinant la chronique scandaleuse de la cour ; on raconta les duels du matin ; on parla même fort convenablement de religion et de politique, chose rare en ce temps-là. Tavannes envoyé par la reine mère pour ob-

server ces jeunes têtes, le Guast confident du duc d'Anjou, furent polis et accommodans comme le sont toujours des hommes bien élevés, d'autant plus honnêtes qu'ils haïssaient davantage les autres convives. Mais quand les vins d'Espagne, de Chypre, de Hongrie commencèrent à couler à profusion, le bruit grandit insensiblement, la débauche échauffa l'atmosphère... Il n'y avait point de dames : on but à rasades, on chanta le vin et l'amour ; les paroles se choquèrent avec les paroles, les verres avec les verres; toutes les figures furent avinées, toutes les têtes délirantes. Alors, après que les valets eurent recouvert la table d'une glace immense de Venise, chargée des productions les plus recherchées des quatre parties du monde, et se furent retirés pour laisser plus de liberté à leurs maîtres, ce fut une confusion impossible à décrire de gestes et de paroles dans cette troupe affolée. Tous rangés autour de la table, la paupière appesantie par l'ivresse, l'œil cherchant à apprécier d'incommensurables distances, la figure ardente, ils ressemblaient dans cet appartement ma-

gnifique, sous ce lustre trois fois couronné de feux étincelans, à des groupes emportés vivans du milieu d'une bacchanale; les uns écumaient de colère, d'autres souriaient avec stupidité; chacun lançait son mot, sa grimace; les voix confuses de ces jeunes hommes se roulaient inarticulées, clapoteuses, mugissantes; tantôt tumultueuses comme le bruit lointain de la mer en furie, tantôt sourdes, amorties comme la parole d'un tambour couvert d'un crêpe funèbre. — « Cor-Dieu! criaït
» l'un, je voudrais aujourd'hui couper le ven-
» tre à tous les Guisards. Nous y trouverions
» des croix rouges, mes amis, et un remède
» contre tous les maux, le souverain *catholicon*.*
— » Ah! je t'excommunie bien toi, gibier
» d'enfer, si tu oses porter une main profane
» sur le sacré nombril de monseigneur le car-
» dinal de Lorraine, ou de tout autre mem-
» bre de la sainte confrérie. — Et moi je t'ana-
» thématise au nom de tous les diables, les
» cloches en branle et les lumières éteintes,
» si de son ventre catholico-romain tu tires

* L'argent de Philippe II.

» une goutte de sang français, et autre chose
» que des doublons d'Espagne, et le reste des
» acclamations qui l'ont étranglé au saint con-
» cile de Trente... Ou bien, mort-Dieu! je
» crois à la transubstantiation.—Au nom de
» Satan, criait Armand de Clermont, et par
» l'infaillibilité de l'Eglise, je vous condamne
» à boire de l'eau pendant toute l'éternité, si
» vous ne me faites raison de trente-six rasa-
» des de ce vin délicieux de Chypre, et si
» vous bougez d'ici avant que le soleil entre
» par cette fenêtre. Messeigneurs, poursui-
» vit-il après avoir vidé son verre, savez-vous
» que madame la reine mère a demandé à ma-
» dame Marguerite, si son mari était homme*?
» Voilà, mort-Dieu! une question saugrenue
» à faire à une jeune mariée, et monseigneur
» d'Alençon n'en disconviendra pas.— Par-
» bleu, dit le baron de Pardaillan, on m'a
» raconté sur la première nuit des noces de
» singulières aventures, et dans les calculs
» de notre bon roi de Navarre il paraît y avoir

* Voyez les Mémoires de Marguerite.

» eu du mécompte ; mais tête-diable ! ne parlons pas de cela devant *monsieur le Duc* ; dites seulement la réponse de la reine Marguerite.

— » Eh bien, corbleu, elle a répondu en femme sensée : Croyez, ma mère, que je ne me connais pas à ce que vous me demandez. » — Les conviés se renversèrent sur leurs chaises, poussèrent leurs assiettes et frappant de la main sur leurs cuisses : — « Pas possible ! s'écrièrent-ils ; oh ! oh ! oh !... la mijaurée !... » Il y eut des bravos frénétiques, la joie hurla dans toutes les bouches, grimaça sur toutes les figures; on porta à la prud'homie de madame Marguerite une longue et solennelle santé...

Or, le duc d'Alençon voyait avec peine la réputation de sa bien-aimée sœur Marguerite livrée aux lazzi de ces libertins. Louis Béranger du Guast, favori du duc d'Anjou en ce moment zélé guisard, lui parut surtout applaudir d'une manière inconvenante. Ce seigneur commençait déjà contre la famille royale cette guerre des *princes* et des *mignons*,

qui troubla si souvent les plaisirs du règne suivant. — « Ma foi, messeigneurs, dit le
» duc en regardant le confident de son frè-
» re, Monsieur va rendre à messire Robert
» Dudley le *pennache* qu'il lui donne, et
» changer avec lui la Châteauneuf pour ma-
» dame Elisabeth d'Angleterre. Il n'y a qu'une
» petite difficulté : la demoiselle a si bien di-
» rigé notre jeune vicomte de Turenne à son
» entrée dans le monde, qu'elle se trouve au-
» jourd'hui dans un état assez embarrassant.
» Mais du moins vous voyez que si mon frère
» d'Anjou s'enrhume faute d'une couronne, il
» ne s'enrhumera pas faute de chapeau... Mes-
» sieurs, descendons chez la reine. »

Le duc plaça sa serviette sur la table, et comme les convives n'avaient pas entendu ses dernières paroles, il tâcha de sourire le plus agréablement possible, et les invita avec un ton de politesse officielle à passer chez madame Catherine, pour y prendre l'hypocras et les liqueurs.

Alors il y eut un moment d'hésitation : chacun craignait de s'éloigner de la table et de

s'aventurer sans appui au milieu de l'appartement. — « Pardon, *monsieur le Duc*, dit le » marquis du Guast tenant sa chaise à deux » mains ; il y a de la trahison. On ne sert pas » du vin de Chypre à des gentilshommes que » l'on doit conduire chez des dames, et vous » serez de nous tous aujourd'hui le plus droit » et le mieux planté. » C'était là une vengeance de courtisan ; le duc se mordit les lèvres ; mais il n'était pas au bout. Du Guast, tirant un papier de sa poche, commença à lire au milieu du bruit.

» Mon cher marquis....

» — Va-t-en au diable avec ta lecture, s'écria Lavardin ; les oreilles me bourdonnent » comme une ruche d'abeilles, et l'on dirait » que ce lustre est à cent pas de moi. — Silence, silence, Messeigneurs, voici M. du » Guast qui nous lit un billet d'amour. — Ah ! » ah ! voyons, voyons !!.. »

« Mon cher marquis.

« Vous êtes le Daphnis des bergères de » la cour, et la houlette de vos grâces rassemble tous les cœurs dans les pâturages.... »

Ici le lecteur tint sa lettre à deux mains, et secoua la tête à plusieurs reprises avec un gros rire guttural ; un hourras général retentit autour de lui : on frappait des mains en cadence, les sandales résonnaient sur le parquet; c'était une danse de saturnales lourde, hébétée, somnolente ; l'orgie fouettait tous les convives et les faisait crier, rugir, comme le sabot que le fouet excite. Le Guast continua :

« Dans les pâturages de la sensibilité. Le » nectar de votre lettre a enivré mon âme et » réjoui mon entendement ; ainsi, cher sei- » gneur, il ne tiendra qu'à vous d'être l'amant » le plus heureux du monde, pourvu que sur » le fleuve de l'amour vous jetiez l'ancre de la » fidélité.

« Signé Charlotte de BEAUNE. »

— « Vous en avez menti par la gorge ! s'é- » cria le duc d'Alençon, se rapprochant avec » une fureur qui mit le comble à l'hilarité gé- » nérale.... Madame de Sauves est trop ver- » tueuse pour vous avoir écrit une lettre pa- » reille, et je vous le prouverai l'épée à la main, » moi, prince du sang de France, aussitôt et

» de la manière que vous le voudrez. — Par-
» don, monseigneur, reprit du Guast, je ne
» me battrais pour rien au monde contre un
» adversaire aussi redoutable, que la nature a
» cuirassé par devant et par derrière; mais
» voici bien la signature de madame de Sauves,
» et elle ajoute encore en post-scriptum :

« Ne t'inquiète pas, mon ami; nous nous
» ferons de la bosse comme avec M. d'Alen-
» çon. »

A ces mots, ce fut un dévergondage de joie : la table fut comme un pandémonium improvisé, tant il y avait de contorsions, de joie burlesque sur toutes ces faces rayonnantes, hébétées de rire et de vin, que se disputaient la joie, l'ivresse et le sommeil. Le duc d'Alençon en fureur prit le bras de d'Anville et se retira avec lui dans ses appartemens.

« Vous avez eu tort, messire du Guast, d'of-
» fenser ainsi M. d'Alençon, dit le comte de
» La Rochefoucault, et nous, mes amis, nous
» n'aurions pas dû rire aux dépens d'un
» ami de la réforme et d'un prince du sang.
» Allons, nous sommes invités à passer chez

» madame Catherine, et il est malhonnête de » tarder autant. Malheureusement nous n'a- » vons plus monsieur le Duc pour nous intro- » duire. » A ces mots il sortit avec MM. de Montmorency, et les convives en bronchant se mirent en devoir de l'accompagner.

« Tu n'as pas bu toi, mon enfant, disait à » Faustus le baron de Pardaillan, en lui cares- » sant sa soyeuse chevelure, tandis que le » charmant et courageux jeune homme sor- » tait donnant le bras à son ami Téligny. Il » ne faut pas être triste, vois-tu : l'amour est » une bonne chose en son temps et le vin une » autre bonne chose dans le sien. Nous sa- » vons tes aventures : Catherine a trompé ta » fiancée, et la tient sous sa griffe; mais, de par » tous les diables, nous te l'aurons avant peu, » va.... » En devisant ainsi, l'on parvint aux appartemens de la reine mère. Un murmure de satisfaction se fit entendre parmi les gentilshommes, lorsqu'ils aperçurent nonchalamment couchées sur des divans, les attrayantes demoiselles de Catherine vêtues de robes d'une toile fine et transparente, dont

les larges plis se roulaient sur leurs tailles élancées et laissaient presque à nu leurs bras et leurs blanches épaules. Rien n'égalait la richesse de ces salons vraiment dignes de la reine d'un grand empire. Les chefs-d'œuvre de l'école italienne en décoraient les murailles; des consoles élégantes de bronze supportaient des statues antiques, dont furent ornées dans la suite les galeries de Versailles. Les tiges dorées d'un lis immense descendaient du plafond, s'alongeaient, se croisaient, se recourbaient molles et gracieuses, finement découpées sur un fond d'azur, et leurs fleurs entr'ouvertes soutenaient des milliers de bougies dans des bobèches éclatantes. Puis sur une table d'ébène riche de ces dorures antiques aujourd'hui si recherchées, un surtout d'argent, reste du vieux mobilier des rois de France, mariait ses innombrables flèches gothiques aux liqueurs transparentes, que les Génois et les Pisans importaient des Indes pour la table des rois. — « Les comtés » d'Auvergne et de Lauraguais, dit Guerchy à

» M. de Méru, doivent être d'un joli revenu » s'ils fournissent à tant de magnificence.

— » Messire, répondit Méru, parlez moins » haut; nous avons fait ce soir une fameuse » entaille à la gabelle, et je vous assure que » madame Catherine en sait bien tirer sa por- » tion. Dites-moi, tous les voleurs sont-ils au » Châtelet? — Ceux qui volent peu y vont quel- » quefois; ceux qui prennent à pleines mains, » jamais. » Mais en ce moment madame Catherine vêtue de sa longue robe de velours noir, un cordon de soie à glands d'argent passé en guise de ceinture, et sa large croix de diamans sur la poitrine, était près de M. de Méru et lui adressait la parole en termes fort obligeans. La conversation cessa, et les deux gentilshommes allèrent s'asseoir comme les autres auprès des belles dames étalées ce jour-là par Catherine, ou retirer leur part de l'hypocras et des liqueurs qui coulaient à profusion. — « Messieurs, dit la reine agitant avec » grâce dans sa blanche main le cordon de sa » ceinture qui pendait devant elle, je vous

» invite tous à boire une santé en l'honneur
» de M. l'amiral et à son prompt rétablisse-
» ment, Qu'en pensez-vous baron de Pardail-
» lan ?

— » Certainement Madame, répondit celui-
» ci, dont l'extravagance naturelle était encore
» augmentée par d'innombrables verres de
» vin ; non seulement à la santé de M. l'ami-
» ral, mais encore à la honte de ses ennemis,
» Guisards, Papistes, monacaille.... — Arrê-
» tez, monsieur le baron, s'écria le maréchal
» de Tavannes en posant avec colère un flacon
» de cristal dont il faisait les honneurs ; j'ai
» bonne oreille quand je veux, et je vous dirai
» que je suis lassé de vos insolences et de celles
» de vos amis. Buvez si vous voulez à la santé
» de l'amiral, mais si quelqu'un ici osait atta-
» quer en rien la noble maison de Lorraine,
» je lui passerais mon épée au travers du
» corps. — Insolent chameau, reprit Pardail-
» lan écumant de rage, et tirant son épée mal-
» gré la présence de la reine et des autres
» dames qui s'enfuirent, j'ai dit et je soutien-
» drai que les Guises ne sont que des assas-

» sins, des lâches dont on fera justice!.... —
» Doucement, monsieur le baron, interrompit
» la reine, et vous, monsieur de Tavannes,
» calmez-vous : on fera justice de MM. de
» Guise s'ils sont coupables, et la liberté d'ab-
» soudre ou de condamner restera toujours au
» roi. — On fera justice, madame, reprit le
» baron d'un air impérieux ; je n'examine pas
» ici les droits de monseigneur le roi, on fera
» justice, car nous sommes prêts à verser notre
» sang pour l'obtenir, et nous traînerons les
» coupables dans la boue, fussent-ils réfugiés
» sur les marches du trône....

— » Mort-Dieu, interrompit le capitaine
» Piles, on ne crache pas ainsi à la face d'un
» parti redoutable en présence de toute l'Eu-
» rope, et si les Lorrains ne déguerpissent pas
» de la cour, nous viendrons les en chasser
» nous-mêmes avec cinquante mille hommes
» bien armés. — Ecoutez, madame Catherine,
» dit le duc de La Rochefoucault, je suis au
» désespoir de cette scène.... Pardaillan, je
» vous ordonne par l'amitié qui nous unit de
» mettre votre épée dans le fourreau ; si mon-

» sieur de Tavannes le veut, vous pourrez de-
» main soutenir votre dire à pied ou à che-
» val, comme bon lui semblera, et nous serons
» vos seconds : quoique querelle de gens ivres
» ne se vide que le verre à la main. Mainte-
» nant nous vous quittons, madame, puisque
» nos ennemis triomphent auprès de vous, et
» nous aurons l'honneur de vous revoir, lors-
» que nous serons assez forts pour donner la
» loi à notre tour....

— » Avez-vous vu de votre vie insolence pa-
» reille, Tavannes, et une reine fut-elle jamais
» insultée de cette sorte dans son propre palais?
» Oui, Messieurs, sortez!.. et remerciez Dieu
» de vous trouver ici sous la sauvegarde d'une
» invitation du roi de France : sans cela vous
» seriez allés coucher à la Conciergerie. » A
ces mots la reine entra dans sa chambre à
coucher, et les gentilshommes sortirent dans
un trouble difficile à décrire.

Le duc Henri apprenant au jeu de paume la
blessure de l'amiral, et voyant la colère du roi,
n'avait pas osé s'aventurer seul au milieu des
rues, et s'était barricadé dans son appartement

du Louvre avec Chailly. Après le repas dont nous avons parlé dans ce chapitre et les paroles inconsidérées de Pardaillan, quelqu'un avair frappé à la porte : l'air de mystère avec lequel on demandait à entrer avait décidé le duc à ouvrir, et la reine mère encore tout émue, couverte d'une grande mante de soie, s'était montrée dans la chambre après en avoir refermé soigneusement la porte. Elle prit le duc à part et lui raconta la scène qui venait de se passer. — « Je suis décidée, mon cher » prince, poursuivit-elle, à exterminer toute » cette canaille huguenote, et si vous voulez » me prêter votre appui et vous mettre à la » tête du mouvement, demain nous tirerons » de cette faction turbulente une grande et so- » lennelle vengeance.

— » Madame, vous pouvez compter sur » mon zèle. Si monseigneur le roi le désire, » j'armerai en son nom les cinquante mille » hommes de la milice parisienne sous le » commandement de leurs quarteniers, cin- » quanteniers, dizeniers, et nous traquerons » les Protestans chez eux et le long des rues,

» comme des bêtes féroces. — Oh !... pour le
» consentement du roi nous prenons sur nous
» de l'avoir, et nous rassemblerons si bien les
» Protestans sur un seul point, qu'il ne sera
» pas nécessaire de battre longtemps la ville
» pour les dépister. Seulement, pour augmen-
» ter leur sécurité, il faudrait que la cour pa-
» rût en dehors de toute cette intrigue. De-
» main l'instruction aura sans doute amené
» de nouvelles révélations à votre charge : ve-
» nez au Louvre; plaignez-vous au roi de l'ad-
» jonction de Cavaignes aux conseillers, des
» calomnies inventées contre votre honneur,
» et de l'espèce de violence faite à la justice
» par les intrigues et le caractère bouillant des
» Huguenots. Je vous ferai au nom du roi une
» réponse rude ; vous demanderez votre congé
» comme n'étant plus en sûreté à la cour ; on
» vous le donnera et vous partirez à midi dans
» le plus grand appareil possible. Répandez
» des émissaires parmi le peuple, excitez-le
» contre vos persécuteurs ; faites une petite
» émeute pour que les Protestans se laissent
» rassembler autour du logis de l'amiral....

» Vous cependant et ceux de votre maison
» tournerez Paris vers le soir, et vous ap-
» procherez du palais des Tuileries, où vous
» serez reçus par mes gens. Nous commence-
» rons de suite, car j'aurai tout disposé pour
» cela pendant la journée. » A ces mots la reine se leva, présenta sa main à baiser à M. de Guise en signe d'amitié et de bonne intelligence, et traversant les longs corridors du palais d'un pas léger et rapide, laissant à peine entendre le frôlement de sa robe de velours, se retira dans ses appartemens pour y prendre un peu de repos.

Le lendemain tout réussit suivant ses projets. L'écuyer qui avait tenu le cheval à Maurevel à la porte Saint-Antoine fut arrêté et se disculpa sur son ignorance et sur les ordres du duc d'Aumale. Les princes Lorrains vinrent se justifier au Louvre en grand appareil, et le conseil fut convoqué. Henri lut sa requête d'un ton pénétré, et la mettant aux mains du garde des sceaux, le pria de la présenter au roi. Alors Catherine se leva avec une feinte colère : — « Messieurs de Lorraine, dit-elle,

» mon fils me charge de vous dire que la jus-
» tice aura son cours, et qu'elle punira l'exé-
» crable et odieux attentat commis sur la per-
» sonne de M. l'amiral comme il le mérite.
» Par l'âme du bienheureux Léon X, si l'on
» pouvait assassiner impunément nos meil-
» leurs amis jusque sous nos yeux, l'on vien-
» drait bientôt égorger le roi de France entre
» les bras de sa mère !...

— » Puisqu'il en est ainsi, sire, et que nos
» juges sont aussi nos ennemis, permettez au
» fils du grand duc François, assassiné devant
» Orléans pour le service de votre majesté, de
» se retirer dans ses terres. Un jour peut-
» être vous reconnaîtrez notre innocence, et
» que les princes de la maison de Lorraine
» étaient vos meilleurs amis et vos plus loyaux
» serviteurs. Alors nous nous estimerons heu-
» reux de donner notre vie comme nos ancê-
» tres pour le bien de la France, et de verser
» encore notre sang pour votre majesté.

— » Partez! Messieurs de Guise, partez! dit
» Charles avec vivacité, et retirez-vous où bon
» vous semblera... Souvenez-vous seulement

» que le bras de la justice royale n'est pas » raccourci, et qu'il saura saisir les coupables » partout où ils se réfugieront. Nançay, ayez » soin que l'on fasse bonne garde autour de » Messieurs de Lorraine depuis le Louvre » jusqu'à leur hôtel, et depuis leur hôtel jus- » qu'à la porte Saint-Antoine. »

Une suite nombreuse d'archers, d'arquebusiers et d'arbalétriers fut donc imposée aux princes pour contenir autour d'eux les démonstrations de la multitude. Ils se rendirent de nouveau à leur hôtel, et tout se trouvant prêt pour le départ, une heure après le cortège commença à défiler. Les fourgons marchaient d'abord chargés d'une partie du mobilier du duc; venaient ensuite les voitures des gens de sa maison, puis enfin le coche découvert des princes, en grand deuil de leur frère et père le duc François, dont le chiffre était brodé sur les panneaux de la voiture et sur les housses noires des chevaux. A peine le bruit du départ des Lorrains s'était-il répandu dans la ville, que des rassemblemens s'étaient formés dans les rues du Chaume, des Quatre-Fils-

Aimon et du Jardinet. Des rixes sanglantes eurent lieu d'abord entre la populace et les soldats qui défendaient les abords de l'hôtel. Mais à la vue des princes, il n'y eut qu'un cri de vive Guise, vive d'Aumale !.... Dieu les conserve et confonde leurs ennemis!... On lança des pierres aux archers rangés sur deux lignes autour de la voiture des princes ; on les pressa, on les repoussa de toutes parts. Ils luttèrent d'abord avec courage ; mais enfin le tumulte croissant et la foule se grossissant davantage, après avoir parcouru les rues du Temple, Barre-du-Bec, du Hocqueton, ils furent obligés de battre en retraite en débouchant sur la place du Cimetière-Saint-Jean. Ils descendirent la rue des Barres au milieu des hourras de la multitude, et se formant en carré sur le port au foin, ils se dirigèrent vers le Louvre, en bon ordre et sans être poursuivis.

Alors l'enthousiasme ne connut plus de bornes : on se jeta aux roues de la voiture, on s'attacha aux traits, aux harnais des chevaux ; le duc Henri se penchant hors de son coche

donnait sa main à baiser à tout venant; on la couvrait de larmes et d'embrassemens, on lui souhaitait un heureux voyage et un retour fortuné : enfin on arriva sous la porte Saint-Antoine, que défendait une troupe formidable d'arquebusiers. Le duc fit arrêter ses chevaux, se leva, salua le peuple avec grâce et demanda le silence en agitant le panache blanc de son chapeau de deuil. Il se fit un grand silence, et Henri, plein de grâce et de majesté, prononça à haute voix ces paroles, qui retentirent dans toute la grande rue Saint-Antoine :

« Mes amis, Dieu m'est témoin que je n'ai » jamais cherché que le bonheur du peuple, » et la prospérité de notre sainte religion. Mes » ennemis, les assassins de mon père, triom- » phent à la cour : je me retire, puisque telle » est la volonté du roi; mais j'emporte avec » moi le témoignage de l'amour et de l'atta- » chement de cette bonne ville de Paris. » Rentrez chacun dans vos maisons, et n'in- » disposez pas contre moi par des démons- » trations hostiles votre seigneur et le mien. » Un jour peut-être je reviendrai parmi vous,

» pour l'exaltation de l'Eglise, la liberté des
» communes et la honte de nos persécuteurs. »
Alors il salua trois fois la multitude, se rassit d'un air de tristesse et de douleur et traversa le pont-levis. Le peuple l'accompagna de ses cris jusqu'à ce qu'il fût sorti, et se retira en silence, priant Dieu pour monseigneur le cardinal de Lorraine, monsieur d'Aumale et le gentil duc Henri.

CHAPITRE VIII.

—

Rex puer est, proceres scelerati, regia fallax,
Fœdifragi cives, urbs laniena tua est.
Crudelis, nec jura timens, ac fœdera rumpens,
Est benè de regno, Gallia stulta, tuo.

(*Vers de l'époque.*)

Ad Galliam.

De fer, de feu, de sang, Mars, Vulcan, Tisyphone,
Bastit, forgea, remplit l'âme, le cœur, la main
Du meurtrier, embraseur, du tyran inhumain,
Qui tue, brusle, perd la française couronne.

D'un Scythe, d'un cyclope, et d'un fier Lestrygone,
La cruauté, l'ardeur et la sanglante faim
Qui l'anime, l'eschauffe et conduit son dessein,
Rien que fer, rien que feu, rien que sang ne résonne.

Puisse-t-il par le fer cruellement mourir,
Ou par le feu du ciel horriblement périr
Et voir du sang des siens la terre estre arrosée!...

Et soit rouillé, esteinct et séché par la paix,
Le fer, le feu, le sang cruel, ardent, espais,
Qui tue, ard et rougit la France dissipée.

(La Légende du Cardinal de Lorraine, escripte en trois livres.)

François de l'Isle.

—

Les Conseillers de mon très redouté sire

CHARLES NEUFVIESME.

Catherine avait retenu à dîner pour ce jour-là le duc d'Anjou, le duc de Nevers, Tavannes, le comte de Retz et le garde des sceaux. Le

couvert était mis dans une salle basse des Tuileries : il faisait une chaleur insupportable; le temps était couvert de nuages, et la foudre grondait dans le lointain. Les convives dînaient dans le pavillon le plus rapproché de la Seine : un vent d'orient fouettait les rideaux de soie tendus devant les fenêtres, et soufflait dans les colonnes dont le premier étage de ce pavillon était enrichi. Le ciseau de Jean Goujon en roula les volutes délicates, en mesura les admirables proportions. De larges gouttes de pluie tombaient lourdement sur la façade de l'édifice : tout annonçait un orage terrible, et l'âme des convives était préoccupée, triste, sombre comme cette orageuse soirée.

Le royal palais des Tuileries tel que Philibert de Lormes et Jean Bullan l'avaient conçu, n'était pas cette lourde masse de bâtimens tachée, irrégulière, que nous ont faite Ducerceau, Levau, François Orbay, et tous les autres architectes chargés d'en défigurer la façade. On ne voyait pas comme de nos jours cette indigne échoppe qu'il conviendrait à un prince ami des arts de faire disparaître de la face du palais

des Médicis, des mansardes hideuses au lieu de ses toitures d'ardoises, souvenir de l'architecture féodale ; et cette construction lourde, épatée, qui a déployé d'un pavillon à l'autre le luxe mal entendu de ses pilastres corinthiens. Non... trois pavillons, l'un surmonté d'une coupole aérienne, les deux autres décorés de deux ordres d'architecture, en formaient un tout aussi simple qu'élégant, et se trouvaient réunis par deux corps de logis précédés de terrasses étendues sur des arceaux légers. Tel était ce palais, italien par sa forme, commode, agréable comme une villa romaine; élégant et pur dans ses ornemens comme un édifice de Corinthe ou d'Athènes. Hélas ! le vandalisme éclairé de trois siècles l'a défiguré tour à tour : l'orgueil dominateur du grand roi et le classisme réchauffé de l'empire, et cet amour des commodités de la vie que nous avons emprunté à nos voisins d'outre-mer, ont morcelé par de longues cicatrices l'harmonieuse régularité de ses traits.

Après le dîner la reine proposa à ses hôtes une promenade dans le jardin. — « Mes chers

» seigneurs, leur dit-elle, je vous ai invités
» aujourd'hui pour conférer un peu sur l'af-
» faire des Protestans. Nous voici dans des
» circonstances embarrassantes, et la guerre
» civile nous menace pour la quatrième fois.
» Si nous ne rappelons pas les Guises à la
» cour, le parti catholique n'est plus représenté
» auprès du pouvoir et la France entière se ré-
» volte soulevée par les moines et par les chefs
» des congrégations; si nous rappelons ces
» messieurs de Lorraine, les Protestans pren-
» nent les armes, et nous en venons à jouer
» encore dans une bataille les destinées de la
» France, de la religion et de la monarchie.
» Voyez ce que nous avons à faire et conseil-
» lez-moi.

— » Demain, si vous le voulez, madame, la
» difficulté sera levée, répartit le comte de Retz.
» Dites un mot, et de toute cette jeunesse
» effrontée il ne restera plus que le souvenir,
» quelques cadavres et un peu de sang le long
» des rues. Une occasion semblable ne se pré-
» sente pas deux fois : vous les tenez tous dans
» un immense filet; ne les laissez pas échap-

» per, car ils deviendraient plus forts et plus » redoutables que jamais… Frappez un grand » coup, et frappez-le si fort que le protestan- » tisme ne puisse s'en relever, et que l'écho » en retentisse à jamais à travers les siècles, pour » épouvanter les conspirateurs et les factieux.

— » Mais songez-donc, mon cher comte, au » deuil de la France entière, lorsque la faux » de la mort aura moissonné ces enfans des » premières familles de notre beau royaume !.. » Et puis, quelle page sanglante à ajouter à » notre histoire ! égorger ainsi des hommes » sans défense, venus à Paris sur la foi des » traités, se gorger de sang et lâcher la bride » à tous les brigandages !… Ah ! c'est impossi- » ble, poursuivit la reine, jouant habilement » son rôle et voulant se faire prier devant le » duc d'Anjou et Biragues, et le roi n'y con » sentirait jamais.

— » C'est vrai, répartit brusquement Ta- » vannes, j'aimerais mieux les frotter un peu » en rase campagne, comme vous fîtes, mon- » seigneur d'Anjou, à Jarnac et à Montcon- » tour ; mais, mort-Dieu, puisqu'ils sont pris,

» bien pris, insolens de plus, je ne vois pas
» pourquoi nous n'en profiterions pas comme
» ils le feraient eux-mêmes, si nous étions
» dans le même cas.

— » Ecoutez, madame, dit le garde des
» sceaux en s'arrêtant devant la reine : vous
» êtes douée de profondes connaissances
» en politique, et l'on peut vous parler sans
» crainte des erreurs et des préjugés qui re-
» tiennent ou font agir les gens vulgaires.
» Les rois sont placés bien haut pour juger
» des nécessités d'un empire; ils dominent
» tous les intérêts et toutes les passions,
» toutes les existences et toutes les for-
» tunes. A eux surtout images de la Provi-
» dence, s'applique ce principe de morale :
» *de deux maux il faut choisir le moindre*. Si vous
» laissez les coryphées du protestantisme do-
» miner à la cour, ou si vous rappelez les
» Messieurs de Lorraine, la révolte ou la
» guerre civile s'allume aux quatre coins de
» la France. Vous vous réunirez aux plus forts,
» au parti catholique : vainqueur, il vous dé-
» bordera de toutes parts, car vous vous serez

» unie à lui par nécessité : les états-géné-
» néraux s'assemblent, les corporations s'or-
» ganisent, et qui sait où peut aller l'aveugle-
» ment d'un peuple excité par une famille
» intrigante et audacieuse; vaincus, ils vous
» livrent pieds et poings liés à la merci des
» Huguenots : ceux-ci se donnent la main de
» l'Angleterre à l'Allemagne, de la Suisse aux
» Pays-Bas; le catholicisme, les trônes s'é-
» croulent de toutes parts; les nations se ruent
» les unes sur les autres comme un seul homme,
» au nom de deux religions dont l'une a pour
» principe de mépriser toute puissance, l'au-
» tre d'exalter les esprits jusqu'au fanatisme....
» vous aurez pu prévenir tant de maux en
» faisant tomber quelques têtes huguenotes,
» et vous ne l'aurez point fait!...

— « Je reconnais la vérité de la plupart de
» vos réflexions, M. le garde des sceaux, ré-
» pondit le duc d'Anjou; mais enfin la pire
» chose qui puisse nous advenir après une
» guerre civile, sera de nous trouver sous l'in-
» fluence exclusive d'un parti : et telle sera
» notre position vis-à-vis de MM. de Guise,

» après le massacre des Huguenots. — Remar-
» quez la différence, monseigneur, répliqua
» Albert de Gondy : si les Guises triomphaient
» par eux-mêmes, leur popularité dominerait
» le pouvoir; mais les Protestans une fois sa-
» crifiés par ordre du roi, nous nous sommes
» montrés plus catholiques qu'eux ; ils ne pa-
» raissent plus les défenseurs de la foi aux
» yeux du peuple, et par là même leur impor-
» tance est perdue.

— » Oui, comte de Retz, reprit Biragues,
» vous comprenez bien notre position. Il faut
» sonner les matines de saint Barthélemy de
» manière que toute l'Europe les entende et
» que leur carillon retentisse bien loin dans
» la postérité. Mais ce n'est pas seulement la
» multitude des Huguenots qui doit périr, ce
» sont les sommités du parti, ceux dont la
» voix se fait entendre du nord au midi de la
» France, et appelle les Huguenots au combat :
» l'amiral, Téligny, le comte de La Rochefou-
» cault, le fils de Jeanne et le prince de Condé.
» Disposez vos hommes, madame, près des
» portes de la ville ; que les chaînes soient ten-

» dues le long des quais, l'artillerie prête à
» marcher, les faubourgs cernés, les corps de
» métiers sous les armes; puis à un signal con-
» venu, lâchez ces gens d'armes et ces gens de
» la Commune sur cette ribaudaille si fière,
» qui vient insulter les représentans de Dieu
» jusque dans le sanctuaire de leur pouvoir.
» Donnez des instructions dès aujourd'hui aux
» gouverneurs des provinces afin que l'ordre
» du massacre arrive avant la nouvelle des évé-
» nemens de Paris, et débarrassons-nous une
» bonne fois de cette secte turbulente, qui trou-
» ble le royaume depuis le temps du grand roi
» François Ier.

— » Oui, mes chers seigneurs, dit Cathe-
» rine, vous me conseillez une chose bonne,
» prudente, équitable, et justice sera faite dès
» demain de tous ces grands coupables de
» lèse-majesté divine et humaine. Le moment
» est favorable et nous ne le perdrons pas. Le
» duc d'Albe est aux frontières avec son ar-
» mée victorieuse, et don Diégo m'a promis
» qu'il viendrait au premier signal dépêcher
» les restes de nos factieux de France; l'Es-

» pagne tient l'Angleterre en échec; la Savoie, l'Italie, les cantons suisses catholiques promettent aussi des secours; les électeurs catholiques empêcheront les princes de la confession d'Augsbourg de passer la frontière, et d'ailleurs grâce aux négociations de M. le cardinal de Lorraine, ces derniers ne sont pas trop zélés pour les intérêts de nos calvinistes de France. Nos places de sûreté sont reprises; Strozzi a déjà reçu l'ordre de tenter une surprise sur La Rochelle; l'amiral, Téligny, La Rochefoucault, tous les plus vaillans hommes du parti sont en notre pouvoir; Miguetière est aux Indes, Scomberg en Allemagne, Montluc en Pologne : nous allons chasser aux protestans dans toute l'étendue de la France; que le tocsin, les cris de mort, le massacre rugissent de l'orient à l'occident et que nos derniers neveux tremblent en relisant les vengeances de la reine Catherine. Ce soir les MM. de Lorraine reviendront par la petite porte du bastion, et seront introduits en mon palais des Tuileries.

» Je veux mettre le duc Henri à la tête du
» mouvement, afin d'échauffer à la vue de son
» idole et aux instigations des moines la popu-
» lace de Paris. Le roi avouera hautement le
» massacre, afin que les Lorrains ne puissent
» s'en prévaloir pour augmenter leur popula-
» rité ; mais il faut que les Protestans regardent
» cette famille comme la cause de tous leurs
» maux, et que tout ce qu'il y a de Catholiques
» en France trempe avec nous ses mains
» dans le sang. Allons, Messieurs, suivez-moi
» chez le roi ; je me charge de toutes les me-
» sures à prendre : souvenez-vous seulement,
» s'il vous plaisait de participer à la chasse,
» qu'elle commencera à la pointe du jour,
» au son de la cloche du palais. »

A ces mots Catherine sourit d'un sourire horrible : il y avait encore de la beauté sur cette figure de cinquante-trois ans, blanche comme le marbre de son pays : beauté incisive, beauté poignante, au regard tantôt doux, tantôt terrible ; beauté puissante, révélant une âme forte et capable, dont les facultés étaient écrites en larges caractères sur son front. Elle

prit aussitôt le chemin du palais, majestueuse comme la reine d'un grand empire, suivie de ses conseillers stupéfaits de l'étrange ascendant de cette femme. L'orage accourait furieux, porté sur le vent d'ouest; de longs éclairs sillonnaient le flanc cendré des nuages, et sur la teinte blafarde de l'édifice, ils flamboyaient dorés, rapides, découpant vivement les arêtes des corniches et les riches moulures des colonnes.... Le vent faisait frissonner les feuilles des arbres, et le tonnerre mugissant remplissait l'horison de ses éclats redoublés. Les chevaux de la reine étaient préparés : elle monta dans son coche avec ses conseillers, et traversant rapidement la tour de *Bois*, elle arriva bientôt dans la cour du Louvre et se fit annoncer dans les appartemens du roi.

« Saint-ciboire, ma mère, dit Charles avec
» humeur en la voyant entrer, où donc étiez-
» vous? Nançay vous cherche depuis une
» heure : il n'est pas un homme dans tout no-
» tre royaume de France, si pauvre hère qu'il
» soit, qui n'ait cent fois plus d'amusement

» que moi. Ces Protestans me cassent la tête : » les voici depuis deux jours à se plaindre » comme de vieilles femmes, comme si j'étais » cause du meurtre de l'amiral, ou comme si » je tenais entre mes mains l'esprit de tout le » peuple de ma bonne ville de Paris. M. de » Châtillon m'envoie encore M. de Thoré avec » Cornaton, pour se plaindre des mouvemens » des Catholiques et demander la permission » d'armer ses gens. Si pourtant je permets aux » uns de prendre les armes il faudra aussi le » permettre aux autres, et mon intention est » au contraire que tout le monde soit désar- » mé. Voyons, transmettez nos ordres, mon- » sieur de Biragues, et qu'ils cessent de m'im- » portuner...... Ils sont peureux comme des » lièvres, ces parpaillots-là... Ah! mon Dieu, » qu'ils n'aient pas peur : le ciel ne tombera » pas sur eux.

— « Sire dit Biragues, la réponse de votre ma- » jesté est bien dure. Ils sont menacés enfin, » elle leur doit secours et protection... — Mes- » sire le garde des sceaux a raison, mon fils... — » Il a raison, il a raison : ventre-Dieu, ma

» mère, arrangez-vous avec eux... — Mon frère » et seigneur, interrompit le duc d'Anjou, si » vous donniez Cosseins à monsieur l'amiral, » avec cinquante arquebusiers de votre garde? — » Eh bien va pour Cosseins.. encore si ces » Messieurs le veulent; car ce n'est pas sûr. — » Ils l'accepteront, mon fils, dit la reine; » monsieur de Biragues, ayez soin de dire à » Cosseins de se loger dans quelques boutiques » de la rue de Béthisy: il veillera pour le mo» ment à la tranquillité, et, dit-elle plus bas, » à ce qu'il n'entre point d'armes dans l'hôtel » de Coligny... faites dire en même temps à » monsieur l'amiral, que d'ici à ce soir des » mesures énergiques seront prises pour sa » sûreté et celle de son parti pendant la nuit. » Ensuite ayez soin de monter ici. » Biragues salua et sortit.

Sur l'invitation du roi, la reine mère, les ducs d'Anjou et de Nevers et le comte de Retz s'assirent. L'orage était dans toute sa fureur: les détonations de la foudre grondaient sans interruption, et la pluie violemment fouettée par le vent d'ouest, sifflait sur les

vitraux du palais. Le roi était accablé. Placé dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre, il regardait tristement l'eau bondir sur les fenêtres, et faisait à chaque coup de tonnerre un signe de croix révérencieux. La reine était silencieuse et se signait dévotement comme lui : enfin Charles rompit le silence et dit d'une voix sombre en regardant Catherine : — « Tenez, ma mère, je parierais à » vous voir que vous avez une nouvelle si- » nistre à m'apprendre, ou un mauvais conseil » à me donner. Me trompé-je?

— « Nous avons en effet, mon fils, des choses » graves à vous dire, et nous venons délibérer » avec vous sur les événemens qui se pressent » autour du pouvoir. Charles voulez-vous ré- » gner? Voulez-vous faire respecter aux peuples » le sceptre que la Providence a placé dans vos » mains? — Dites ma mère, dites, cor-Dieu, » sans tant de préambules : que voulez-vous?

— « Eh bien, nous ne pouvons plus souffrir » en France les deux partis qui la divisent. » Les factions nous débordent de toutes parts : » le temps est venu de se réunir à l'une de

» bonne foi et de sacrifier l'autre. En un mot, » mon fils, poursuivit la reine en jetant à » Charles tout son horrible projet, comme le » bourreau jette aux pieds d'un tyran la tête qu'il » vient de couper, il faut exterminer les Protes- » tans et commencer cette nuit même dans Paris.

— » Massacrer tous les Protestans, s'écria » Charles plaçant ses deux mains sur les bras » de son fauteuil et promenant ses yeux ha- » gards sur tous ceux qui l'environnaient!... » Et que ferez-vous, madame de ces 200 mille » têtes? — J'en consoliderai les bases du trône, » et je les offrirai en expiation à la vieille re- » ligion de nos pères, bafouée, vilipendée et » presque mourante en Europe.... — Ah! » madame, dit le roi en se levant, non, mort- » Dieu, vous n'avez pas un cœur français dans » la poitrine, et du sang italien coule dans vos » veines!.. Périssent le trône, la royauté, la reli- » gion, c'est à Dieu d'y veiller; mais le nom » de Charles IX ne parviendra pas à la pos- » térité comme un proverbe de malédiction, » et le sang de tant de braves gens ne criera » pas vengeance contre moi. Retirez-vous, et

» qu'on ne m'en parle plus... — Je me retire, » sire, répliqua Catherine : dès aujourd'hui » j'abandonne entièrement la direction des » affaires, que j'aurais dû quitter le jour même » où M. de l'Hospital vous fit déclarer ma- » jeur au parlement de Rouen. Vous prendrez » conseil de vous seul ; vous apprendrez à ré- » fléchir et à ne pas rejeter si brusquement les » avis les plus sages, au milieu des graves » circonstances dans lesquelles la Providence » nous a placés. Voici MM. d'Anjou et de » Nevers, Tavannes, Retz et votre garde des » sceaux, tous vos plus fidèles serviteurs, qui » reconnaissent la nécessité de cette rigou- » reuse mesure : maintenant vous en ferez » comme il vous plaira. » Charles frissonna en voyant le sang-froid de cette femme, qui fabriquait deux cent mille cadavres d'un seul coup, sans combats et sans remords. — « Eh » bien, allez, madame, dit-il, votre démission » est acceptée avec plaisir : entre le sang de » mes sujets et vos menaces je n'hésite pas. » Messieurs, suivez la reine ; et vous, Al- » bert, restez avec moi : vous m'expli-

» querez les motifs de cet affreux projet. »

La reine se retira outrée de colère, mais confiante dans le succès, car un insidieux serpent était auprès de Charles, rusé, spirituel, connaissant à fond les faiblesses de ce pauvre jeune homme, rongé avant le temps par les débauches de tout genre, encore dégradé depuis quelques mois par une honteuse maladie. — « Eh bien, Gondy, continua-» t-il en se rasseyant encore tremblant de » surprise et d'émotion, que dis-tu de ma » mère? c'est une furie cette femme!..... — » En effet, sire, son projet est épouvantable; » mais elle a de justes raisons de le proposer, » des raisons irréfragables à mon avis...—Tous » les Protestans de la capitale et des provin-» ces!... mais nous nagerions dans le sang!... » nous serions encombrés de cadavres. — Oui, » prince, c'est horrible, je suis de votre avis; » mais encore une fois je suis à penser com-» ment nous ferons pour nous tirer du mau-» vais pas où nous a engagés cette malheureuse » blessure de l'amiral...—Si le peuple romain » n'eût eu qu'une tête, Néron l'aurait coupée

» d'un seul coup; mais, cor-Dieu, madame
» Catherine ferait mieux encore : d'un seul
» trait de plume elle mettrait une moitié de
» la France en deuil et l'autre au tombeau.—
» C'est vrai, sire; mais les nécessités politi-
» ques justifient bien des choses... Tenez, vou-
» lez-vous bien connaître notre position ? —
» Oui, voyons !...

— » Nous sommes entre deux partis, tous
» deux forts et puissans, également acharnés
» l'un contre l'autre : entre eux une guerre à
» mort est déclarée depuis la blessure de l'a-
» miral.... — Ah ! tu m'ennuies, Retz, parlons
» d'autre chose; sais-tu que je suis amoureux?
— » Pas possible, sire, reprit le comte dé-
» concerté; vous amoureux ?... parbleu ! ce
» serait plaisant ; et de qui ? — De la nièce de
» ce chanoine que ma mère tient sous la clé
» au palais des Tuileries. Elle est jolie ; la
» connais-tu ? — Oui, sire... Mais il faut me-
» ner cet amour-là gaillardement. Pas de sou-
» pirs au moins, ni de langueurs : nous en
» viendrons de suite au point essentiel... —
» Tu as raison, répondit Charles en se grat-

» tant l'oreille ; mais je ne sais trop comment » lui en parler. Je serai petit garçon, mon » cher, devant elle : je le sens.....

— « Bah ! votre majesté plaisante ; nous irons » la fouetter demain dans son lit. — Tu es » charmant, mon cher!....... Comment, tu » crois que nous pourrons? — Je m'en charge. » — Eh bien ? je te ferai mon premier ministre, » à la place du cardinal de Lorraine.... Al- » lons-nous nous amuser ! Soit dit entre nous, » Gondy, j'ai renvoyé ma mère et j'ai bien fait. » Nous rirons du matin au soir, tu verras..... » Allons ris donc, tu as toujours peur de Ca- » therine : je te dis pour la centième fois que » je te défendrai. — Sire, vous rappellerez ma- » dame Catherine avant que le jour finisse, et » s'il faut vous dire toute ma pensée, elle seule » peut sauver votre trône, et le moyen qu'elle » propose est le seul à prendre. Nous perdons » ici un temps précieux à plaisanter. C'est ce » soir, sire, ce soir qu'il faut frapper un grand » coup, autrement vous périrez vous et tous » ceux qui vous aiment, de la main des Guises » ou des Protestans. Tenez, voici M. de Bira-

» gues : il est ecclésiastique, et comme tel » porté à la clémence ; interrogez-le, je m'en » rapporte à son avis. » Le roi se tourna vers le garde des sceaux et celui-ci mettant la main sur sapoitrine : — « Dieu sait, sire, dit-il, qu'il » y aura bien des innocens dont le sang cou- » lera avec celui des coupables ; mais le sort » de la France et de la sainte Eglise romaine » sont entre vos mains. Voyez, poursuivit-il » d'un ton grave en lui montrant une pendule » de cuivre richement travaillée, et placée sur » un support d'ébène aux gracieuses moulu- » res, avant que cette aiguille ait fait deux fois » le tour du cadran il n'y aura plus de Pro- » testans en France, ou dans un an plus de » royauté, et la religion chancellera peut-être » sur ses fondemens de quinze siècles. Sire, les » destinées du monde chrétien sont entre vos » mains. Dieu vous fit roi pour veiller à ses in- » térêts et à ceux de votre royaume ; songez à » l'usage que vous ferez de votre pouvoir.

— » Que diable me chantez-vous là, Bira- » gues ! les Huguenots ne sont pas des ogres, » ventre-Dieu !.... On dirait à vous entendre

» qu'ils vont nous avaler. — Sire, dit Retz, ils » aboliront seulement l'ancien culte s'ils le » peuvent, et vous déposséderont pour mettre » à votre place un prince de la maison de » Bourbon. A-t-on raconté à votre majesté la » scène du petit souper de madame Catherine? » Pardaillan et le capitaine Piles y ont pris dis- » pute avec Tavannes, et ont osé dire à la » reine mère que vous feriez justice des Gui- » ses, ou qu'ils viendraient vous la demander » avec cinquante mille hommes bien armés. » — Ils ont dit cela, demanda Charles avec vi- » vacité? Ah! ces messieurs me menacent, » quand ma volonté est un fil qui les tient » suspendus sur l'abîme?... » Le roi se pro- menait à grands pas. — « Il est vrai que pa- » roles de gens ivres sont sermens d'ivrognes » et promesses d'amoureux....

— » Oui prince, continua Retz le poursui- » vant comme l'aigle poursuit sa proie; mais le » comte de La Rochefoucault sait peser ses pa- » roles et a proféré les mêmes menaces. — » Ah! Foucault aussi.... c'est sans doute plus » sérieux que je ne pensais. — Voyez-vous,

» madame Catherine ne s'est pas décidée à la
» légère : les Protestans vont s'éloigner de la
» capitale, organiser partout la révolte, et vous
» en viendrez avant deux mois à jouer votre
» couronne aux chances d'une bataille..... —
» Tu crois donc, Retz, qu'il faudra jouer des
» dagues?.. » En ce moment Retz redoubla d'efforts pour abattre enfin la résistance du roi. Il lui répéta les discours des Tuileries, mais avec plus de véhémence, lui peignit sa position avec des couleurs plus vives et plus effrayantes ; il lui fit toucher au doigt la nécessité de prendre parti contre les Huguenots qui se trouvaient les moins forts, insista sur la scène de la veille, lui remontra la facilité d'un exemple terrible, capable d'épouvanter à jamais les ennemis du trône et de la religion. Charles se débattait vainement sous la puissance morale de cet homme : à chaque effort qu'il faisait pour se débarrasser de lui, le comte acharné lui plongeait au cœur le glaive de sa parole, comme le vautour fouille dans les entrailles de sa proie qui râle sous sa serre. Le pauvre prince était hors de lui. — « Proscrire deux cent mille

» hommes!.... Oh! mon Dieu, que de sang,
» que de cadavres!... Monsieur le garde des
» sceaux, trouvez un autre moyen; c'est im-
» possible! Que diraient de moi l'Angleterre,
» la Suisse, la Flandre? que dira la posté-
» rité?... La scène que vous préparez sera
» unique dans les annales du monde, et le
» nom de Charles le plus abhorré de tous les
» noms.

— » Les gens vulgaires, sire, n'y verront
» que du sang et des cadavres; les grands po-
» litiques y verront un coup sagement conçu
» et hardiment exécuté.... — Enfin, sire, in-
» terrompit le comte de Retz, pour tout vous
» dire en un mot, l'ordre de massacrer les Hu-
» guenots est parti pour les provinces : après
» cela décidez-vous.... »

A ces mots le roi fut atterré. Il se rassit. — « Appelez la reine, dit-il d'une voix éteinte. » Biragues sortit et ramena Catherine avec ses conseillers. Charles s'avança au devant d'elle :
— « Madame, je vous prie de reprendre les
» rênes du gouvernement : elles seraient trop
» lourdes pour des mains aussi faibles que les

» miennes. Et pour réparer l'affront que je » vous ai fait tout à l'heure, je vous octroie les » deux cent mille têtes que vous m'avez de- » mandées... » La reine alors sortit une pancarte déjà revêtue de toutes les formalités nécessaires : — « Signez-là, Charles, dit-elle avec » sang-froid. »

On approcha une table du fauteuil du roi : il prit la plume, la tourna et retourna entre ses doigts ; puis appuyant sa tête sur sa main gauche, il resta daus cette attitude pendant un quart-d'heure au milieu du silence de ses conseillers, réfléchissant profondément aux conséquences de l'acte qu'il allait faire. Ce moment était terrible et solennel... Enfin il se décida : la reine debout devant la table tenait un coin du papier, pendant qu'il y promenait nonchalamment sa main. Il devait avoir un retentissement terrible, le faible bruit de cette plume qui se traînait mollement sur le parchemin. Les fac-simile de la signature de Charles IX décèlent toute l'indolence de ce jeune homme, et dans leurs traits péniblement articulés, on lit ce profond dégoût de la vie

qui conduisit sa pâle jeunesse au tombeau. Enfin la dernière de ces sept longues lettres fut achevée.... Catherine retira brusquement l'ordonnance et se dirigeant vers la porte : — « Soyez roi de France, tranquille et révéré, » mon fils, je me charge de l'exécution. » Le roi regardait sa mère d'un œil stupéfait. — « Sire, dit Tavannes, avez-vous entendu com- » prendre dans le massacre votre frère le roi » de Navarre et le prince de Condé?

— » Qu'ils périssent comme les autres, ré- » pondit Charles, et qu'il ne reste pas un hu- » guenot en France, pour me reprocher le » meurtre de ses amis !.... — J'ai servi votre » famille toute ma vie, répliqua le maréchal, » et avant d'arriver aux princes de votre sang, » l'on passera sur le corps de Tavannes. — Ils » seront sauvés, maréchal, dit la reine en ren- » trant dans la salle. Mon fils, il faut épargner » le noble sang de votre famille. Les princes » entendront demain la messe de l'apôtre » Saint-Barthélemy et jureront obéissance à » l'Eglise, et aux ordres de votre majesté.. . » — Sortez tous, interrompit le roi : allez dé-

» vorer votre pâture; vous me faites horreur.
» Retz, je veux voir la reine ma femme; ayez
» soin de l'appeler. » On laissa seul le malheureux Charles, prince digne d'un meilleur temps et de conseillers moins cruels : et peu après Elisabeth d'Autriche, bonne et riante jeune fille de dix-huit ans, à la voix caressante, entra dans l'appartement.

— « Qu'avez-vous donc, sire, dit-elle en
» voyant son mari plongé dans cette morne tris-
» tesse, poursuivi de cette vague inquiétude qui
» torture les heureux de la terre et leur fait re-
» chercher le bonheur du pauvre dans la pléni-
» tude de leurs désirs. Que vous est-il arrivé?
» — Viens ici ma bonne Elisabeth, reprit le
» roi en l'attirant doucement à lui, et en s'ap-
» puyant sur son épaule : Tu ne me conseilles
» jamais le meurtre toi au moins, ange de dou-
» ceur et de bénédiction. J'ai besoin de voir
» ta figure si bonne et si douce, d'entendre ta
» voix, de jouir de tes caresses. Un roi de
» France est bien malheureux!.... Toujours
» des exécutions atroces, des têtes à couper,

» du sang à répandre !.. Si tu savais ce que ma » mère vient d'obtenir de moi !... » Le roi resta silencieux ; ses yeux étaient fixés à terre avec une expression farouche. — « Remets-» toi, mon Charles, disait la reine prenant af-» fectueusement sa main dans les siennes ; il » ne faut pas s'affliger ainsi : madame Cathe-» rine est juste, et s'il est des coupables dans » le royaume il faut bien qu'ils soient punis.

— » Enfant, reprit Charles, tu ne sais pas » ce dont tu parles. Demain, pauvre Elisabeth, » demain dans les rues de Paris il y aura des » monceaux de cadavres, et le sang ruissellera » dessous comme le vin sous un pressoir. » La jeune reine frissonna d'épouvante..... — « Et l'on criera par les rues : Tuez, tuez au » nom du roi !... Tu verras : la ville sera » comme une boucherie immense où l'on » n'entendra que les gémissemens des victi-» mes, le bruit des arquebuses, le tocsin des » églises et les voix des assassins. La moitié » de Paris sera occupée à égorger l'autre. — » Ciel ! s'écria Elisabeth, fallait-il donc quitter

» mon père pour être témoin de tant d'épou-
» vantables scènes !.... » Elle craignit d'en avoir trop dit, car l'oreille de Catherine était toujours ouverte dans le palais des rois qu'elle remplissait de sa présence et de son pouvoir.
— « Auriez-vous regret de m'avoir connu, de-
» manda le roi avec douceur?

— » Non, Charles, non mon ami; votre
» amour me tient lieu de tout, de ma famille
» et de ma patrie. — Oh ! oui, je t'aime, char-
» mante Elisabeth, dit le roi en l'embrassant,
» et l'enfant que tu me donneras bientôt va
» resserrer encore les liens qui nous unissent.
» Vous rappelez-vous, Elisabeth, le jour de
» votre arrivée à Sédan ? C'était un beau jour
» d'automne : d'Anjou et d'Alençon mes frères
» étaient allés vous attendre par-delà Sédan ;
» et moi aussi, ma bien-aimée, vous ne le sa-
» viez pas, et personne ne le sait encore, j'y
» étais allé impatient de vous voir, monté sur
» un petit cheval pauvrement enharnaché,
» comme un simple écuyer. Les gens de Mé-
» zières me croyaient encore à Paris, ceux de
» Paris à Mézières, et j'étais auprès de vous

» dans la foule, tout joyeux de vous voir et si
» jeune et si belle.

— » Vraiment vous y étiez, Mon Charles?
» Hélas! Dieu n'a pas béni notre mariage, et
» votre amour pour moi a passé comme un
» soleil de printemps. Sans doute, hélas! je
» ne le méritais pas. » Charles baissa les yeux: il y avait dans ces paroles un sanglant reproche; car entre ces deux époux, tous deux à la fleur de l'âge, un divorce secret existait depuis quelques mois, chose bien extraordinaire dans ce bon temps où les rois de France couchaient encore avec leurs femmes, comme aujourd'hui nos bourgeois du Marais. — « Je
» voudrais être le plus pauvre gentilhomme
» qui vive paisiblement dans son manoir, ré-
» pliqua-t-il au bout d'un instant, y consu-
» mer mon existence heureuse et inaperçue,
» loin des grandeurs du trône, des soucis et
» des embarras du gouvernement, ô mon Eli-
» sabeth!... et y mourir en paix au milieu de
» mes nombreux enfans. Mais vous ne pouvez
» pas savoir, ange de pureté, combien sont
» dangereux pour un jeune homme le liberti-

» nage de la cour, l'ambition corruptrice des
» grands, et combien elles sont terribles les
» conséquences d'une malheureuse faute.....
» Pardonnez-moi l'oubli de mes devoirs : il
» n'est pas volontaire, et Dieu m'est témoin
» que je vous aime comme au premier jour de
» notre union. » En même temps il tira d'une poche de son haut-de-chausses un mouchoir de soie, et essuya les yeux de la jeune reine qui lui sourit avec bonté. Puis il lui frappa en riant sur la joue et se mit à courir dans l'appartement où elle le poursuivit. Charles toujours fou quand il fallait s'amuser, et dans l'âme duquel la colère, la douleur et la joie passaient comme les nuages poussés par le vent du midi se succèdent sous un ciel d'automne, se mit à pousser du pied les fauteuils, à enjamber les meubles, à jeter les chaises de côté et d'autre pour retarder la marche de sa femme, sans faire trop attention aux ménagemens que demandait son état. Il faisait de grands éclats de rire, tournait autour d'elle, s'approchait et s'esquivait de ses

mains avec la légèreté d'un daim... Ainsi le roi de France puisait dans d'innocentes jouissances de famille, l'oubli momentané de ses remords et de ses ennuis.

CHAPITRE IX.

On disait dangereux comme feste d'apostres
Ce que les Huguenots estimaient un abus ;
Mais sainct Barthélemy pour lui et pour les autres
Fit le proverbe vrai, donc qu'on ne doute plus.

(*Vers de l'époque.*)

Diverse lingue, horribili favelle,
Parole di dolore, accenti d'ira,
Voci alte e fioche e suon di man con elle,
Facevan un tumulto, il qual s'aggira,
Sempre in quel aura senza tempo tinta,
Come la rena quando a turbo spira.

(*La Comedia*, canto terzo.)

DANTE.

La Vigile de l'Apostre Sainct Barthélemy.

L'air était redevenu serein : la nuit avait déployé son aile au milieu des airs et versait à grands flots l'obscurité sur la ville. Les étoiles scintillaient au ciel à demi voilées par les chaudes vapeurs de l'atmosphère ; un léger

rideau blanc était tendu à l'ouest : c'était le moment des douces émotions, des fraîches promenades des bords de la Seine, du bonheur des familles et des jouissances de l'amour. Toutes les âmes étaient sombres comme cette affreuse nuit : pas de promeneurs à l'île Notre-Dame et le long des rives, pas de jeunes filles jouant dans les rues à la brise légère du soir, pas de bourgeois devant les portes, pas de cloche sonore, argentine, parlant sa mélancolique parole au milieu des airs : partout le silence, partout l'obscurité; seulement le pas lourd et mesuré d'une compagnie de gens de pied se rendant son poste, ou la marche cadencée d'un détachement d'arquebusiers à cheval, parcourant la ville pour veiller à la tranquillité publique, comme un médecin veille à la santé d'un homme dont la tête doit tomber sous la hache. Leurs cuirasses brillent au loin dans l'ombre; l'acier poli de leurs arquebuses étincelle à la lueur des étoiles, et les voix sourdes de leurs chefs murmurent leurs ordres comme un tambour funèbre annonce un convoi.

Depuis le Louvre jusqu'au For-l'Evêque, aux rues Pierre Gosselin et des Bourdonnais, les habitans ont cédé leurs maisons aux Réformés et sont allés prendre leurs places dans les hôtelleries, sur un ordre des quarteniers de Paris signé de la reine mère, à la demande de l'amiral. Cosseins, le mortel ennemi de ce seigneur, commande à cinquante arquebusiers des gardes françaises enfermés dans deux boutiques de boulanger, vis-à-vis de l'hôtel de Coligny; les Suisses veillent aux portes du Louvre, et doivent n'en laisser sortir personne de la suite de Condé ou du roi de Navarre; douze cents arquebusiers appuyés sur leur pétrinal chargé occupent la rue de l'Astruce, la grande rue Saint-Honoré jusqu'à la croix du Trahoir, la rue de Bresec et le quai en remontant vers le Louvre.

La vieille église Saint-Germain-l'Auxerrois est fermée; à travers les vitraux gothiques on voit flamboyer sa lampe, lançant une lueur fantastique après de longs intervalles de ténèbres. Le pied des fidèles revenant de l'adoration du soir, ne frappe point la dalle du vesti-

bule de Philippe-le-Bel, et la lanterne du guet assis montre à peine derrière les lourdes ogives les six statues colossales qui ont excité tant de disputes parmi nos érudits. Au-dessus de l'église, le clocher pyramide, silencieux, aérien, au milieu des ténèbres. Entrez dans la sombre enceinte dont Baccarit n'a pas encore défiguré l'architecture, en déchirant le rideau kaléidoscopique de ses fenêtres, et en retaillant en vandale ses élégantes ogives. Un pâle rayon de lumière détache quelquefois de la voûte les fleurs de lis d'or qui y sont étendues sur un fond d'azur; les statues de Germain Pilon ressortent dans le fond sur le noir rideau de la nuit, et la lueur palpitante de la lampe, glissant sous les cintres du jubé ouvrage précieux de Pierre Lescot et de Jean Goujon, en découpe sur le mur les proportions gigantesques... On dirait que les ombres des morts qui reposent dans cette église y dansent un mystérieux sabbat; car de sourds ronflemens s'y font entendre, et des pas languissans et mesurés comme ceux d'une apparition dans les corridors d'un antique

château. Sur les marches du jubé, on dirait des silhouettes d'hommes dont la tête se relève et s'abaisse, appesantie par le sommeil. On croirait voir reluire des armes : en effet, c'est un régiment de suisses qui dort en attendant le réveil de la cloche et le commencement du massacre. La milice bourgeoise est chargée de la garde du rempart et des quatorze portes de Paris ; Maugiron est au faubourg Saint-Germain-des-Prés avec une troupe nombreuse, pour faire main basse sur les fuyards ; le reste des troupes est spécialement chargé de poursuivre et d'égorger les Huguenots.

Cependant l'hôtel de l'amiral est presque désert : vers le soir un grand conseil s'y est de nouveau rassemblé, et l'avis de s'en rapporter à la parole du roi y a prévalu contre celui du vidame de Chartres, dont la défiance augmente à chaque instant. A la sollicitation du roi de Navarre quelques armes y ont été introduites ; mais après son départ, Cosseins a refusé de laisser entrer les cuirasses de Téligny et de Guerchy, et la que-

relle s'est tellement échauffée entre lui et ce dernier seigneur, qu'ils ont failli mettre l'épée à la main. A neuf heures et demie, pleins de confiance dans les nouvelles assurances du roi ils ont regagné leurs maisons, ne laissant auprès de Coligny que Cornaton et Labonne ses gentilshommes, Yolet son écuyer, Merlin ministre, Ambroise Paré et les jeunes seigneurs qui demeurent habituellement à son hôtel. Outre Cosseins et ses hommes, cinq suisses du roi de Navarre doivent le garder pendant la nuit. La porte de l'hôtel est soigneusement fermée, et l'amiral cherche à prendre un peu de repos.

A huit heures, le roi de Navarre a reçu de la reine la permission de faire entrer au Louvre autant de gentilshommes qu'il voudrait. Ils sont mandés pour dix heures et doivent tenir conseil dans son appartement.

Or, le duc de Guise se présenta quand il fut nuit à la porte du bastion des Tuileries, avec une suite nombreuse de serviteurs et d'hommes d'armes enveloppés dans des manteaux, portant de larges chapeaux rabattus sur les

yeux. Elle lui fut ouverte par les gens de la reine : il traversa le jardin des Tuileries, le palais, la porte de la tour de Bois, et s'enferma dans sa chambre du Louvre. Bientôt les capitaines des Suisses, et les colonels des compagnies françaises furent mandés près lui : — « Amis, leur dit-il, le temps est venu d'abattre » une tête odieuse à Dieu et aux hommes, de » venger la démolition des monastères, le viol » des filles de Jésus-Christ, la corruption des » enfans de l'Eglise, les complots contre la » France et le roi notre sire, et l'assassinat de » ses meilleurs serviteurs. Lorsque le beffroi » du palais sonnera aux premiers rayons du » jour, les Protestans seront livrés à votre ven- » geance. Soyez tous à votre poste, et massa- » crez tout ce qui aura échappé au fer de la » milice parisienne, hommes, femmes, enfans; » exterminons la race huguenote de dessus la » face de la terre, comme Dieu fit des impies » enfans de Sodome et Gomhorre. Tel est la » volonté du roi. Jurez de lui obéir, et de con- » solider le trône et l'autel, ébranlés par d'in- » fernales doctrines. »

Les capitaines entourèrent le duc, tirèrent leurs épées et dirent : — « Au nom de Dieu, nous » le promettons. — Bien, reprit-il ; le signe de » ralliement, un mouchoir blanc autour du bras » droit, et la croix blanche au chapeau ; le mot » de guerre : *tue, tue, le roi le veut : vive Nos-* » *tre Dame et monseigneur sainct Denys !*

Les colonels se rendirent auprès de leurs soldats, et le duc s'occupa de faire porter des armes dans le Louvre, et d'envoyer l'ordre à M. de Nantouillet prévôt de Paris, de tirer les chaînes de l'arsenal et de les tendre à l'entrée des rues qui débouchaient sur les quais. Tous les bateaux furent ramenés sur la rive gauche : des appartemens de la reine mère, on apercevait au milieu de la Seine des bateliers s'approchant à force de rames de la tour de Nesle, pour y accrocher la longue chaîne qui barrait de ce côté l'entrée de la rivière. On en faisait autant à l'est de la ville, où la chaîne traversait le large fossé creusé au milieu de l'île Notre-Dame, et se suspendait aux deux bastilles de l'enceinte de Philippe-Auguste. Les bourgeois ne sachant encore ce qui allait ar-

river fourbissaient leurs armes, car ils étaient mandés pour le soir par leurs cinquanteniers; les Juifs se barricadaient dans leurs rues défendues par des tourelles; les quarteniers, cinquanteniers et dizeniers se rendaient à l'Hôtel-de-Ville, et Jean Charron prévôt des marchands, assisté de Marcel son prédécesseur et de ses échevins, accourait au Louvre revêtu de sa robe mi-partie.

La famille royale était rassemblée chez la reine mère : les fenêtres du Louvre étaient ouvertes : d'un côté le roi était assis dans un fauteuil immense ; à sa gauche il avait son épouse, et près de celle-ci la reine de Navarre. De l'autre côté, vis-à-vis du roi, était la reine mère ayant à sa main droite le duc d'Anjou, son fils bien-aimé, le duchesse Claude de Lorraine et le duc d'Alençon. Le roi, Catherine, la duchesse de Lorraine et le duc d'Anjou, pensant aux événemens qui se préparaient, Elisabeth soupçonnant quelque catastrophe horrible, étaient préoccupés de tristes pensées. Leurs yeux erraient involontairement sur le faubourg Saint-Germain, où on apercevait un grand mouve-

ment de lumières, et ils frissonnaient quand la voix des hommes d'armes, le hennissement de leurs chevaux, où l'éclat de leurs cuirasses arrivaient jusqu'à eux. Marguerite et son jeune frère se demandaient la cause d'une tristesse aussi peu ordinaire à la bruyante cour des Valois. Pourquoi donc n'y avait-il pas de coucher solennel dans les appartemens de la reine? Pourquoi avait-on ainsi éloigné ses femmes? Où était cette jeunesse folle de plaisirs, ivre de joie et de festins, entrelaçant dans les salons aux mille bougies étincelantes les figures voluptueuses de ses *pazzameni*, courant emportée par la valse, au son d'une musique rapide? tout cela avait disparu.... L'appartement était à peine éclairé, et des soupirs étouffés sortaient de la poitrine du roi à chaque fois que la pendule annonçait la fuite du temps. Enfin, après une heure de silence, Marguerite demanda à se retirer; alors Claude de Lorraine se jetant à son cou : — « Où allez-vous, ma sœur, lui dit-
» elle?.... vers votre mari peut-être?..... Ah!
» par l'amitié qui nous unit, par le lien sacré
» d'amour qui nous attache à monseigneur le

» roi votre frère, Marguerite, n'y allez pas!.. »

La jeune reine de Navarre était stupéfaite, la reine mère dans un état de colère difficile à décrire, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit, et un homme se présenta tenant dans ses mains une longue épée à la poignée d'argent, enfermée dans un fourreau de velours noir; de longs gants en daim jaune recouvrent ses mains, un mouchoir blanc est noué autour de son bras, et sur son immense chapeau deux galons d'argent se coupent en croix. Il se tient debout à la porte, comme le génie de cette infernale nuit de la Saint-Barthélemy; et sans se découvrir il prononce ces mots d'une voix rauque : — « Tout est » prêt, sire; le prévôt et les échevins vous at- » tendent dans la salle basse du Louvre. » Personne ne répond à cet homme, et personne ne semble l'avoir reconnu. Ceux qui sont initiés aux secrets de Catherine se regardent en tremblant, et les autres promènent de tous côtés leurs yeux pleins d'inquiétude. Marguerite est immobile dans son fauteuil; de grosses larmes tombent de ses yeux, ses mains se crispent sur ses genoux, ses dents s'entre-

choquent; enfin après un pénible effort, elle vient tomber tremblante, éperdue aux pieds de sa mère, implorant merci d'une voix déchirante, sans savoir pourquoi elle l'implore, et quel est le malheur qui la menace.

— « Voici, sur mon honneur, une scène » singulière, madame de Navarre!.. dit Catherine avec colère. Monsieur d'Alençon, appelez les femmes de votre sœur, et qu'on la » conduise dans son appartement. Allez, ma » fille; il ne sera fait de mal ni à vous ni aux » vôtres : je vous en donne ma parole de reine, » si ma tendresse de mère ne vous suffit pas; » et ne renouvellez jamais cette scène, si vous » craignez mon courroux. » La pauvre enfant se retira dans les appartemens de son mari à travers une double rangée de suisses mornes et silencieux. Autour du lit conjugal, lorsqu'elle fut couchée, un grand nombre de gentilshommes, le pressentiment de la mort dans le cœur et le désespoir sur les lèvres, délibérèrent bien avant dans la nuit. Le duc d'Alençon, la reine Elisabeth et madame Claude de

Lorraine assistèrent à son coucher, pour lui donner un peu de soulagement.

— « Voilà, ma mère, une scène capable de » nous faire réfléchir, et qui nous apprend » comment on jugera le drame horrible qui se » prépare. Il faut que je vous le dise, mon âme » a horreur de tant d'assassinats, et je tremble » au bord de cette mare de sang, dans laquelle » vous allez me précipiter. Ne serait-il pas » temps encore, madame, de prendre pitié de » monsieur l'amiral et des seigneurs protes- » tans. — Il faut tuer ou mourir, mon fils : si » demain le parti huguenot n'est pas anéanti » au lever de l'aurore, sa vengeance sera im- » placable, car il saura combien il a été près » de périr. — Et si le coup manque, que de- » viendrons-nous, grand Dieu!... — Le coup » ne peut manquer, répliqua Catherine. Si les » Protestans connaissaient à l'heure qu'il est » le danger qui les menace, je les ai si bien » cernés qu'ils ne pourraient se défendre. Un » miracle seul peut les sauver : seulement mon- » trez-vous ferme, et parlez en maître à Jean » Charron. » En même temps le duc de Guise,

l'homme qui avait effrayé Marguerite, bien qu'elle l'eût vu de plus près sans en avoir peur, entra chez la reine mère avec Tavannes, le garde des sceaux et le comte de Retz, vêtus en massacreurs de la Saint-Barthélemy : les deux frères prirent le même costume, et tous descendirent dans les salles basses, où le prévôt et les échevins les attendaient.

Ces messieurs de la Commune ne furent pas médiocrement stupéfaits, en voyant entrer le roi et ses gentilshommes ainsi accoutrés, sérieux, graves, traînant leurs rapières entre deux haies de suisses, et se plaçant sans façon sur les siéges qui leur étaient préparés. Le garde des sceaux se leva sur un ordre de Charles, et dit :

« Prévôt et échevins de la ville de Paris.

— » Le roi ayant appris qu'aulcuns de la » religion soi-disant réformée, tramaient de » mauvais desseins contre le royaume et la » liberté de sa personne et de sa famille, a » résolu de les prévenir et de les traicter comme » déloyaulx serviteurs, traîtres à Dieu et à leur » souverain. En conséquence il vous demande

» et vous requiert au besoin, de donner les
» instructions ci-après aux chefs de la milice
» de sa bonne ville, que vous avez dû con-
» voquer pour ce soir en l'hôtel de la dicte ville :

« Aussitost que l'horloge du palais son-
» nera la grande cloche au poinct du jour, alors
» que chacun des bons catholiques ceigne
» un morceau de linge blanc autour de son
» bras droict, et place une belle croix sur son
» chief ; qu'il agence sa harquebouze et se
» réunisse à la compagnie de son quartier ;
» et que tous ensemble parcourant les rues et
» carrefours, tuent sans merey ceulx de la ré-
» forme, les traquant de maison en maison,
» et les précipitant des fenestres, de quelque
» rang, de quelque aage et de quelque sexe
» qu'ils soient. Il conviendra de mettre des
» flambeaux aux fenestres. Pareille chose se
» fera dans les provinces, par ordre du roi :
» j'ay dict. »

Le roi déclara approuver les paroles de son garde des sceaux : le prévôt et les échevins debout, la tête nue, frémissaient et restaient immobiles, pétrifiés d'horreur. Enfin,

Jean Charron s'agenouilla, et la main sur la poitrine, dit en toute humilité : — « Dieu m'est
» témoin, sire, que j'aime votre majesté et sa
» noble famille, et que j'abhorre l'huguenote-
» rie plus qu'aulcun clerc ou moyne, habitant
» moustier du royaume. Depuis grand temps
» je désire voir punir leur audace, car ils sont
» coupables de merveilleux blasphêmes et mé-
» faicts contre vous et les vôtres ; mais con-
» sidérez bien, Sire, les lois suspendues pen-
» dant l'horrible massacre que vous ordonnez,
» le frein lasché à tous les brigandages, le sang
» des innocens meslé à celui des coupables,
» chacun exerçant sa vengeance sur les Catho-
» liques comme sur les Huguenots sans crainte
» de chastiment...

— « Non, sire, c'est impossible, inter-
» rompit Claude Marcel fait depuis long temps
» aux manières de la cour, et craignant peu
» les nobles seigneurs et cavaliers, adoré qu'il
» était du peuple et de toute la milice pari-
» sienne ; vos conseillers vous ont trompé.
» Quatre mille Protestans au plus sont enfermés
» dans la ville, sans armes et circonvenus de

» toutes parts, et certes nous aurions bon
» marché de leur vie; mais ils trouveront des
» vengeurs sur tous les points du royaume, et
» nous allons retomber dans toutes les horreurs
» de la guerre civile. D'ailleurs ce serait une
» affreuse boucherie : qui sait où s'arrêterait
» le peuple une fois exalté par l'odeur de
» la poudre, l'orgie du massacre, le bruit
» des arquebuses et le tocsin des églises? Est-
» il un seul bourgeois honnête qui pourrait
» répondre de sa fortune ou de sa vie? Non,
» non, Sire, révoquez votre ordonnance : l'in-
» térêt public le demande, la gloire de votre
» règne et l'honneur de votre majesté. » Les
échevins appuyèrent vivement les protesta-
tions de Marcel et du prévôt des marchands,
quand tout à coup Charles se leva, piétinant
de ragecomme un cheval indompté : — « Misé-
» rables hobereaux, s'écria-t-il, sortez d'ici
» ou je vous ferai tous pendre et que mes
» ordres soient exécutés, si vous tenez à la vie.
» Ah! ribauds que vous êtes : pensez-vous que
» le roi de France s'abaisse à vous prier, et
» qu'il ait grand besoin de vous pour faire sa

» volonté dans son royaume. Sortez de ma pré-
» sence, et vous, cousin de Guise, accompagnez
» cette canaille à l'Hôtel-de-Ville, et signifiez
» mes ordres aux chefs de la milice. Dites-leur
» qu'ils sont absolus et que le premier ma-
» nant qui aura l'audace d'y contrevenir sera
» pendu.

— « Eh bien soit, dit Jean Charron se relevant
» et parlant non plus comme représentant de
» la Commune, mais comme gentilhomme
» et seigneur d'Every en Brie ; vous êtes notre
» souverain seigneur et nous vous obéirons.
» Advienne que pourra ; vous et votre conseil
» en répondez sur votre âme. Seulement re-
» tenez bien ce que Jean Charron va vous dire :
» quand le bal aura commencé et que les
» bourgeois seront en danse, ils y trouveront
» tant de plaisir qu'on ne pourra plus les
» arrêter. » Le duc de Guise s'enveloppa dans son manteau et sortit du Louvre avec les Messieurs de l'Hôtel-de-Ville, et une nombreuse escorte de ses gens.

L'horloge du palais avait sonné onze heures et demie lorsqu'il arriva sur la Grève, par la

rue de la Tannerie. L'Hôtel-de-Ville présentait en ce moment un aspect extrêmement pittoresque. A travers la multitude d'échafauds dont il était entouré, car on travaillait à sa construction, par les nombreuses ouvertures dont il était percé, entre ses quatre murailles sombres, gigantesques, aux cimes bizarrement découpées, on apercevait à la lueur des chandelles parmi les décombres et les pierres, la tumultueuse assemblée des quarteniers, dizeniers et cinquanteniers de la ville. Nous ne nommerons pas à nos lecteurs les seize commissaires du Châtelet préposés alors à la garde des seize quartiers de Paris, quoique l'histoire nous ait fidèlement conservé leurs noms; car ils sont moins ronflans et moins célèbres que ceux d'Agamemnon, d'Achille, de Ménélas, de Tancrède, de Roland et de tant d'autres héros, aussi nombreux que les grains de sable de la mer, qu'Hélène ou la tendre Herminie montraient du haut des tours au vieux roi Priam et au très peu tendre Aladin: nous nous contenterons de dire que cette foule d'hommes mal disciplinés, rappelait les assemblées des

turbulentes communes du siècle précédent. Tous portaient des chausses de fil dans de larges bottes ou dans des souliers grimaçant à la base de leurs tibia; des braguettes retenues à la ceinture par un large bouton d'os leur retombaient bien au-dessous du genou, près duquel elles étaient liées par une jarretière, ouvrage domestique fait au coin du feu après le repas du soir, par leurs femmes et leurs filles. Leur poitrine étaient défendue par un haubert d'acier, et leur tête recouverte d'un morion comme aux jours de péril. La plupart portaient à la main droite une longue pique et tenaient de l'autre main une arquebuse appuyée sur l'épaule.

Du reste, ces gens de la commune paraissaient singulièrement agités, et bourdonnaient comme des abeilles dans leur ruche au milieu des murailles inachevées du *Parloir-aux-Bourgeois* et sur la place de la Grève. Des ouvertures du rez-de-chaussée, la lumière pâle, molle des chandelles, glissait timidement sur le pavé de la place, et lorsque la troupe noire, sonore, confuse, passait et repassait dans ces

intervalles lumineux, alternés avec l'ombre des murailles comme les tuyaux d'un orgue gigantesque, leurs silhouettes s'alongeaient, s'amoindrissaient d'une manière étrange; leurs morions se paraient d'aigrettes brillantes, la flamme montait et descendait le long de leurs arquebuses, et colorait d'un léger rayon la pointe de leurs piques. Sur les crêtes capricieuses des murailles, des poulies découpaient sur l'azur blanchâtre du ciel leurs cordes, leurs roues, leurs bois divergens, penchés sur la rue comme des êtres monstrueux à l'organisation diaphane, dont deux bras seulement soutiendraient la tête couronnée de ténèbres...

A la vue des échevins et de leur suite l'attention devint générale, et l'on se rapprocha avec empressement du *Parloir*. Jean Charron pénétra dans l'enceinte, et l'assemblée étant devenue silencieuse, il répéta à peu près dans les mêmes termes les paroles du garde des sceaux. Alors il y eut des mouvemens en sens divers. On s'étonnait de la chute rapide du parti protestant, puissant encore le matin, redoutable à ses ennemis, bra-

vant les Lorrains, les forçant de quitter la cour; le soir près d'être livré aux mains de ses adversaires, circonvenu, cerné de toutes parts, contre lequel venait d'être lancé un sanglant arrêt de proscription. Les uns rendaient grâces à Dieu et consideraient ce retour soudain de la fortune comme un châtiment du ciel pour la profanation des hosties saintes, les sacriléges commis sur la croix, sur les églises, et sur les ministres de la religion ; et surtout ils y voyaient un effet tardif mais terrible, des anathèmes lancés sur toute la secte par le saint concile écuménique de Trente, assisté des lumières du St.-Esprit. D'autres, et ceux-ci étaient les plus riches et et les plus influens, criaient que c'était une infamie, un manque de foi donnée dont Dieu tirerait tôt ou tard une éclatante vengeance. Ils accusaient hautement les belles maximes machiavéliques de madame Catherine, et se demandaient s'il faudrait aussi égorger les Protestans de leurs familles, et souiller leurs mains de leur propre sang. Puis que deviendraient leurs fortunes, leur vie peut-être dans

cet immense mouvement de toute une population, poussée hors de ses habitudes ordinaires par le plaisir affreux du massacre et l'appât du butin? Périssent tous les conseillers de ce projet infâme, s'écriaient-ils, avant que nous y donnions les mains.

Jean Charron partageait assez ce dernier avis, bien que son fanatisme religieux fût aussi exalté que celui d'aucun quartenier, cinquantenier ou dizenier de la ville; mais il craignait pour sa fortune et pour sa charmante propriété d'Every en Brie, qu'il possédait avec le titre de seigneur, les droits de dîmes, de passage et autres redevances annuelles, sans en excepter l'accolade que lui devait chaque nouvelle mariée, avant même d'avoir accordé la même faveur à son époux. Voyant donc cette agitation des trois ou quatre mille personnes dont se composait l'assemblée, il leur cria d'une voix de stentor: — « Mes « amis, que ceux d'entre vous qui appuient la » proposition de monseigneur le roi passent » à droite et les autres à gauche!... » C'était ainsi que délibérait jadis la commune de Pa-

ris dans les émeutes des premiers Valois, conformément à l'usage des villes de Gand, de Bruges et de toutes les communes de Flandre et d'Allemagne. Alors il se fit dans la foule un tumulte épouvantable. Elle tournoya comme une vague coupée par mille courans divers; les piques, les canons d'arquebuse confondaient leurs étincelles, passaient et repassaient les uns devant les autres; les mille voix de ce peuple mugissaient comme une seule voix; on se traitait d'italien, de parpaillot, et maître Jean Charron commençait à se repentir de sa démarche, lorsque l'homme au grand chapeau orné de la croix blanche, auquel personne n'avait encore fait attention, le poussa rudement, le fit descendre de la pierre sur laquelle il était monté comme un saint Hubert sur son piédestal, en lui disant : « — Otez-vous de là, ribaud ; vous avez trahi « monseigneur le roi ; » et remettant son manteau à un varlet placé derrière lui, puis découvrant sa tête, il montra aux bourgeois une longue chevelure bouclée, descendant à flots sur ses épaules, et la plus belle, la plus noble

figure de prince que l'on pût voir. On reconnut le duc de Guise : son nom vola de bouche en bouche jusqu'à l'extrémité de la place : « Noël, cria-t-on de toutes parts, c'est « le gentil duc Henri qui vient pour nous protéger et nous conduire ! » Alors il sourit avec grâce, et demandant le silence :

« Amis, dit-il, je suis revenu parmi vous » chanter l'agonie du protestantisme. L'heure » est venue de nous venger des Huguenots » blasphémateurs : Dieu, la reine-mère et le » roi nous l'ordonnent. Rappelez-vous la croix » de Gastines, l'assaut de Saint-Médard, le pil- » lage des monastères, tant de batailles terribles » où vos parens, notre bon connétable sont » tombés sous le fer des hérétiques ; et plus » encore l'insolente profanation de Notre- » Dame, le mépris de cette canaille pour la » messe, ses conversations bruyantes, son » irrévérence. C'est aujourd'hui qu'il faut ven- » ger tout cela. Puisse l'ombre de mon père, » le grand-duc François, planer sur la ville » et diriger vos bataillons...... Amis, et lui

» aussi demande une vengeance, et ses mânes
» crient : du sang!.... Ils en auront : une tête
» odieuse tombera sous mon glaive...... J'y
» cours : si vous m'aimez allez tous à votre
» poste : du silence, du courage, de la pa-
» tience ; haranguez vos hommes et préparez-
» vous à marcher aussitôt que la cloche son-
» nera aux premières lueurs de l'aurore. Par-
» lez, braves bourgeois de cette bonne ville,
» me promettez-vous et au roi, notre sire,
» bonne coopération? » Mort aux Huguenots!
fut le cri qui s'éleva de toutes parts.— « Bien,
» mes amis ; je n'attendais rien moins de vous.
» Eh bien! poursuivit-il en se couvrant la
» tête, voici comme vous devez être : la croix
» sur le chapeau, le mouchoir blanc au bras,
» le glaive à la main et la pensée de Dieu dans
» le cœur. Le signe de ralliement sera : *le
» roi le veut, vive Notre-Dame et monseigneur
» Sainct-Denys !* Entrez dans les maisons où
» dorment les Huguenots ; massacrez tout :
» hommes, femmes, enfans, comme les Israé-
» lites le firent en entrant dans la terre pro-

» mise, et jetez les cadavres par les fenêtres,
» afin que l'on puisse reconnaître ceux qui
» auront échappé. »

Il dit, et saisissant une pièce d'étoffe blanche, il la coupe en mille morceaux avec son épée, et en jette les débris à la foule. Quarteteniers, dizeniers, cinquanteniers, tous furent bientôt costumés en égorgeurs de la Saint-Barthélemy et le duc couvert de son manteau reprit le chemin du Louvre, long-temps accompagné de leurs hourras.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Qui voudra boire qu'il s'arreste:
Céans on donne du meilleur
A tous venans, car c'est la feste
D'un vaillant et noble beuveur.

(*Nouvelles des régions de la Lune*, ch. IV.)

SATYRE MÉNIPPÉE.

—

La mort puisse mes jeunes ans
Plustost retrancher en sa fleur,
Que je sois jamais serviteur
D'une autre dame que de vous;
Jamais l'amour ne me soit doux,
Si par mon infidélité
Je sers à une autre beauté;
Plustost me laisse tout amy,
Et plustost me soit ennemy
L'aspect de mon astre fatal.

(*La Trésorière*, act. III, sc. II.)

J. GRÉVIN.

—

La Nuit.

Derrière l'église Saint-Eustache, vis-à-vis du pilori et des fourches patibulaires des halles, auxquels se rattachent tant de sou-

venirs sanglans, s'ouvrait l'entrée d'une petite taverne sombre, enfumée, dans laquelle on descendait par trois marches glissantes, sous l'ogive d'une porte grossièrement sculptée. Deux massifs de pierre à hauteur d'appui en laissaient à peine l'entrée libre à une seule personne; sur ces murs, deux châssis au vitres blanchies par la poussière et les toiles d'araignées, dérobaient aux regards les ivrognes qui buvaient à l'intérieur, et la fumée onduleuse, bouillonnante, sortait à flots par l'étroite ouverture qu'ils laissaient entre eux dans les chaudes journées de la belle saison. Pendant l'hiver, un carré de chêne vermoulu garni de clous luisans disposés en quinconque, occupait l'espace qui se trouvait entre les murs, et aux deux châssis dont nous avons parlé, on en ajoutait un troisième pour fermer hermétiquement l'entrée du bienheureux bouchon. Alors les buveurs en quittant la rue où sifflait le vent piquant du nord, se sentaient agréablement suffoqués par une chaude et fumeuse vapeur, et se trouvaient au bout d'un quart-d'heure le gosier merveilleu-

sement sec et disposé à vider une bouteille. Chaque matin vers dix heurs, une petite exécution passait silencieuse, inaperçue devant la taverne; le passant s'arrêtait pour voir pendre un homme, et le bourreau fatigué venait se rafraîchir à la *Vieille-Science*; car selon l'usage du temps, sur la porte était l'image d'une vieille qui sciait l'anse d'un pot : le spectateur voyant entrer le bourreau le suivait pour apprendre les détails du procès de l'exécuté : tout cela faisait du débit, sans compter les jours de grande fête, celle de saint Eustache, par exemple, où les gens de la banlieue affluaient chez Léonard le rhabilleur. Aussi faisait-il de bons profits, allez, et assurait-on par la ville que dans son échoppe il y avait plus d'écus d'or au soleil que dans les hôtels des grands seigneurs, devant la porte desquels piaffaient de fringans chevaux. Mais lorsqu'un condamné célèbre allait danser au vent, il fallait voir comme les portes de la taverne était garnies de monde cramponné sur les massifs de pierre; et ce n'était pas un petit honneur pour elle lorsque le bourreau, pas

plus fier ces jours-là que de coutume, venait boire avec ses varlets sa goutte ordinaire.... C'était un honnête chrétien, ce bourreau : pas de grande dame qui fît plus d'aumônes que lui; deux fois la semaine il faisait ses dévotions, et saluait fort poliment tout le monde en disant : — « Dieu vous garde de mes mains. »

Puis Léonard, il faut le dire, outre l'industrie de sa femme dont nous n'avons pas à nous occuper, avait plus d'une corde à son arc : de père en fils, mon cher lecteur, depuis la sixième génération son père, son aïeul, son bisaïeul, trisaïeul, etc., remettaient dans leur état primitif les os déboités, coupaient les loupes, saignaient malgré la confrérie des barbiers, guérissaient radicalement les maladies de cœur, fièvres continues, apoplexies, furies étranges de maniaques, etc., etc. C'était les jours de marché qu'il donnait ses audiences, et ce jour-là sa maison ressemblait à la piscine de Jérusalem : de tous les coins de la place on pouvait ouïr les cris de damnés qu'il faisait pousser à ses malheureux chalands ; pourtant il avait la réputation de guérir sans faire de mal, par le vrai or potable, et

les sergens du Châtelet étant venus un jour lui défendre d'exercer son industrie de par le prévôt, il les avait forcé de battre en retraite en leur disant d'un ton inspiré : — « *Ignis et azoth tibi sufficiunt*; *solve, et coagula.* »

Or, l'instant dont nous parlons n'était pas un de ces momens de presse où Léonard ne faisait que monter et descendre de la cave au grenier et du grenier à la cave, portant de grands pots de vin pour distribuer à sa foule altérée; un de ces momens auxquels il se préparait dès le matin en allant furtivement querir de l'eau à la fontaine des Innocens, à l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue aux Fèves; où la Léonarde, sa femme, servait avec une grâce et une prestesse justement admirées. Non; autour d'une table ornée de fausses pièces d'argent, clouées sur le bois en preuve que tout dans le métier n'était pas profit, quatre hommes seulement allaient vider un flacon et cassaient une croûte. Leur aspect était tel qu'un voyageur eût mieux aimé les rencontrer pendus à un arbre sur sa route, que postés au détour d'un chemin : leurs poignards étaient piqués

devant eux sur la table, au grand déplaisir du tavernier et contre l'ordonnance récente du roi, et leur conversation à voix basse avait tout l'air d'un complot.

— « Je vous assure, les amis, disait l'un, » qu'il y aura du *bataclan* pour la nuit, et je ne » changerais pas ma peau de truand contre » celle du meilleur gentilhomme protestant » qui dorme maintenant au Louvre. Madame » Catherine et le duc de Guise préparent à ces » messieurs une danse soignée; c'est moi qui » vous l'assure, moi qui ne suis que Cornecul, » et vous verrez. J'ai fait une tournée par la » ville : les chaînes sont tendues le long des » quais, la milice en armes, les arquebusiers » des gardes françaises cernent tout le quar- » tier Saint-Germain; nous aurons du boudin. » — Holà, hé, sire cabaretier; votre cave est » donc bien profonde?.. Allons, de par tous les » diables et tous les siècles des siècles, voyons » cette bouteille, et que nous débarrassions » bien vite le plancher. » L'hôtellier se montra bientôt devant ces hommes à la parole brève et bien accentuée, le bonnet d'une main con-

tre la hanche gauche, et la bouteille de l'autre, pendant le long de sa cuisse; ses jambes maigres fléchissaient sous le poids de son corps long et fluet, et sa figure était plus jaune qu'une peau de veau tannée. Cornecul ne put s'empêcher de pousser un bon rire bien guttural et bien ronflant, en contemplant cette apparition décharnée, qu'il voyait souvent et toujours avec un nouveau plaisir, lui, gros homme au teint fleuri, à l'œil brillant, au ventre rebondi. — « Tudieu! l'ami, dit-il, vous » jeûnez tout le carême, j'en réponds, les qua» tre-temps et les vigiles. Posez-là votre bou» teille, et filez votre nœud. » Le tavernier obéit; mais avant de sortir :

— « Si ces messieurs, dit-il poliment aux » compagnons de Cornecul, avaient besoin de » se faire raccommoder un bras ou une jambe, » s'ils avaient quelques maladies, ou connais» saient des amis qui en eussent, j'ai l'honneur » de les prévenir que ma famille fait des cures » merveilleuses depuis la sixième génération; » *solve et coagula; ignis et azoth tibi sufficiunt.*

— » Va te coucher, sotte bête, et puisses-tu

» crever avec ta science d'assassin, ton bavar-
» dage et tes écus ; laissez-nous. » Le cabaretier se retira. — « Eh bien, les camarades,
» poursuivit Simon versant à chacun une rasade, pendant que les Parpaillots la danseront, nous pourrions faire passer un mauvais
» quart d'heure à notre brigand de coëfre ; car
» voyez-vous cet homme n'est bon à commander qu'à des brutes, *quibus non est intellectus*. Un roi de la truanderie qui ne sait ni
» boire, ni jurer, ni caresser les filles ! Je
» vous demande un peu ?... Toujours sérieux
» comme un âne sous l'étrille ; lisant Virgile,
» Homère, et je ne sais combien d'autres balivernes, bonnes pour des écoliers et des crève-faim d'auteurs. Bref, il faut le tuer.

— « Soit, dirent les autres brigands ; mais
» ce n'est pas moi qui m'y frotte. — Ni moi.
» — Ni moi. — Vous êtes tous des brutes à
» manger du foin : *sicut æquus et mulus*. Ecoutez-moi. Le coëfre aime ou a aimé une petite
» tourterelle, bien ; vous le savez comme moi.
» Il en veut à un petit blondin tout frisé, tout
» pimpant, n'y a pas de mal à cela ; un gaillard

» hardi, vigoureux, malepeste! et qui s'y entend
» à saigner son homme. Voyez-vous, de tuer
» ledit blondin c'est la marotte du coëfre,
» comme à moi de vider une bouteille ou de
» trousser une guenon. C'est une idée comme
» une autre. Or, il a le nez fin comme un re-
» nard de quatre ans; l'odeur de la poudre l'a
» réveillé dans son trou, et le voici depuis une
» heure posté, j'en suis sûr, vis-à-vis l'hôtel de
» l'amiral, rue de Béthisy, pour guetter son la-
» pin. Maintenant, toi l'Ecorcheur, tu vas aller
» à la truanderie exciter nos amis à lui fermer
» la porte, s'il veut y rentrer ce soir; nous
» irons, nous, aider au blondin en administrant
» à son homme un bon coup de dague par der-
» rière pendant qu'ils seront à férailler, ou
» bien nous l'attendrons au coin de la rue. Je
» porterai le premier coup, soyez tranquilles :
» vous autres, venez ensuite et ne m'abandon-
» nez pas. Tenez, mes amis, ça y entrera
» comme ça, poursuivit l'assassin en enfonçant
» dans le sapin le fer brillant de sa dague, qui
» vibra comme une corde sonore sous l'archet
» du ménétrier.... Allons, messire le rhabil-

» leur, vite une autre bouteille : dépêchez-vous,
» c'est le coup de l'étrier : pas de baptême
» surtout; depuis que j'en ai reçu un, il y a
» pourtant bien long-temps et je ne me le rap-
» pelle guère, ça m'en a dégoûté pour toujours.
» Je veux boire du vin turc comme le crois-
» sant.» La seconde bouteille parut, commença à se vider, et Cornecul continua à verser les flots de son éloquence sur ses compagnons hébétés, au regard stupide, combinant en mâchant leur pain de quelle manière ils devaient assassiner leur malheureux roi.

— « Je lui en veux à mort, Dieu de Dieu, à
» cet homme, les amis. Il a failli me tuer d'a-
» bord...... — Ça s'oublie, lieutenant, ça. —
» Comment, vierge de Dieu ! ça ne s'oublie
» pas du tout. Peu s'en est fallu qu'il ne me
» crevât la bedaine. Aussi je lui en réservais
» une belle le jour du mariage de madame
» Marguerite; c'est dommage que ce vieux
» corbeau de chanoine nous ait enlevé la pe-
» tite et qu'elle ait ensuite dérangé les com-
» battans. Sans cela, mes amis, le coëfre déjà
» bien épuisé revenait presque mort à la truan-

» derie, bon; je couchais avec sa poulette,
» bon; puis j'entre dans sa chambre, je lui
» saute au cou et je lui dis : — Rappelle-toi le
» coup de pistolet que tu m'as tiré; j'ai enlevé
» Marie de Long-Chasteau et j'en ai fait ma
» femme.... — Ah! ça lui aurait été un furieux
» crève-cœur, allez.... Après avoir tout sacri-
» fié à son amour, honneur, fortune, religion,
» la savoir aux mains de Cornecul!... Il serait
» mort de douleur, si je lui en avais laissé le
» temps; car tout malade et épuisé qu'il aurait
» été, je lui aurais tordu le cou comme à un
» poulet....

» Depuis ce temps, mes braves, il m'a joué
» un autre tour qu'il me paiera bien cher. Il
» m'avait donné sa *Moutonne*, le brigand, sa
» Moutonne que j'adorais : en la prenant j'en
» avais pris deux; et voilà que jeudi il me la souf-
» fle et me la fait couler tout doucement chez son
» père. — Pas possible, père Simon!... — Très
» possible, par les cornes de Satan. Si la nièce
» du chanoine pouvait quitter les Tuileries!...
» Enfin nous verrons... — Il faut le juguler, di-
» rent les camarades, ça ne souffre aucune diffi-

» culté. » Ils se jetèrent un regard noyé d'un œil clignotant, tirèrent l'une après l'autre leurs jambes demi-couvertes de haillons de dessous la table et sortirent avec le lieutenant.

C'était dans un appartement magnifique du nouveau palais des Tuileries, donnant du côté du Louvre, entre le pavillon de l'Horloge et celui des bords de la Seine : un vieillard dormait d'un sommeil tranquille dans un lit immense aux rideaux de soie. Tout était paisible autour de lui ; pas un rayon de lumière ne perçait les épaisses tentures des fenêtres ; pas un bruit n'arrivait du dehors : le balancier d'une immense pendule adossée au mur faisait seul entendre son bruit monotone. Vis-à-vis de cette chambre en était une autre séparée d'elle par un corridor, dont les ornemens splendides se laissaient entrevoir légèrement colorés par le crépuscule. Un lit à baldaquin élevait sa masse aux teintes incertaines à un angle de l'appartement ; les rideaux en étaient ouverts et l'on voyait la place vide de la personne qui s'y était couchée. Marie de Long-Chasteau était tristement assise près de la porte

vitrée par laquelle on passait à la galerie ouverte sur le jardin... Ses yeux erraient languissamment sur cet océan de vapeurs tremblantes, bizarrement colorées des reflets du soir, couleur de sang à l'horizon, se dégradant insensiblement jusqu'au blanc pâle et se confondant enfin dans l'azur du ciel parsemé de points brillans...

Parle, pauvre jeune fille si tristement assise sur ce fauteuil, n'est-ce pas là l'image de la vie, de la jeunesse et de l'amour? Oh! qu'ils sont beaux les premiers jours de la vie passés à l'ombre du foyer paternel, dans les caresses d'une mère!... Jours de révélations mystérieuses, où la nature nous découvre chaque jour une de ses beautés, où elle se réveille tous les matins pour nous enfans, joyeuse, parée de nouvelles grâces, promettant de nouveaux plaisirs!.....

Qu'ils sont doux, qu'ils sont voluptueux ces premiers regards de l'amour, qui remplacent les paroles pour l'amante trop timide encore!... Qu'elles sont délicieuses ces pensées nourries dans l'ombre et le mystère! Qu'ils

sont poignans, suaves, acérés, inénarrables ces aveux... ces aveux si long-temps médités, si long-temps préparés comme un bouquet que l'on doit un jour présenter à son amant...

Et puis s'avancent comme de lointains orages les infortunes qui vous froissent, vous poussent loin du berceau de vos premiers ans; les événemens de la vie, insensibles comme un arrêt de la fatalité, qui séparent deux âmes faites pour s'aimer, qui jettent bien loin loin l'une de l'autre deux existences, dont l'une devait enlacer l'autre, comme la vigne enlace le jeune ormeau de ses branches flexibles : et la plus faible alors retombe languissante, et se flétrit, se dessèche au souffle brûlant du malheur.

Triste jeune fille!... elle ressentait un immense dégoût de toutes choses ; car un secret pressentiment lui disait : L'amour est impossible, et son âme répondait : Aimer ou mourir...

Oui, gracieuse créature, aimer ou mourir : tu l'as dit... Pourquoi Dieu fit-il cette tête charmante, aux traits si harmonieusement

dessinés, ce cou si gracieux sous ses contours arrondis et veloutés? Pourquoi cette gorge voluptueuse suspendue à ton épaule, pourquoi cette attitude si noble, cette pose si séduisante, cette flamme divine dans tes regards, cette étincelle créatrice dans ta poitrine?... Marie, pourquoi tout cela, si jamais un amant fortuné ne doit adorer tant de charmes, ou si l'amour ne doit être pour toi qu'une amère déception?...

Ne vaudrait-il pas autant dormir son sommeil comme cette vieille femme, transportée par la volonté de la reine, de la Conciergerie au palais des Médicis, dormir comme elle dort près de toi, insoucieuse, sans un souvenir, sans une espérance?.... le matin se dresser sur ses genoux amaigris pour marmotter une prière; aimer par routine, s'attacher par habitude; avoir un visage osseux, heurté, anguleux, une imagination, une intelligence usées?... Oui, il vaudrait mieux, si jamais l'amour ne venait embellir ta jeunesse, si jamais tu ne devais réchauffer tes lèvres aux lèvres d'un époux adoré. Ce serait un pas de plus vers le terme des douleurs et des mécomptes

de la vie... Mais non, pas même cette vieillesse hideuse : de suite la mort, le cercueil ; allumez les cierges de l'église, agitez l'airain funèbre ; jeunes filles, formez vos rangs, couronnez-vous de fleurs, couvrez-vous de longs habits blancs : vous étiez conviées pour une noce, on vous convie pour un enterrement...

Telles étaient les pensées de Marie de Long-Chasteau en ce moment où son imagination exaltée par la solitude et par les ténèbres de la nuit, lui faisait entendre le bruit de ses funérailles, lui en montrait défilant devant elle le triste cortège... Où était Faustus, que faisait-il, pourquoi ne donnait-il aucune nouvelle? Non, pas un souvenir d'amour de sa part, pas une lettre où elle aurait pu lire des caractères tracés par une main chérie !... Hélas ! il se débattait peut-être en cet instant contre l'ennemi qui s'attachait à sa perte, ou bien succombait-il dans quelque ténébreuse embûche tendue aux Protestans par la haine des Catholiques, ou par la politique de Catherine.

Ces pensées la faisaient frémir. Elle se leva ;

sur ses épaules elle jeta une houppelande de soie doublée de marte, et se dirigeant vers la chambre de son oncle, elle en ouvrit doucement les fenêtres et fixa son œil mélancolique sur l'espace ténébreux, incertain, qui se déroulait devant elle. L'atmosphère pesait sur la ville comme un couvercle de plomb; la chaîne de la tour de Nesle, lourde, massive, traçait sur la Seine un arc lumineux au milieu des ténèbres; la porte cintrée du Louvre était encombrée de soldats, dessinés sur le voile lumineux tendu derrière eux par la lampe du portail. De lointains éclairs brillantaient l'horizon, semblables à un coup d'arquebuse aperçu de bien loin pendant la nuit dans une immense plaine; et à leurs clartés effrayantes, les édifices de la ville surgissaient comme une masse informe du sein des ténèbres, et leur rapide silhouette pyramidait, se morcelait élancée en aiguille, bizarre, capricieuse, comme une chaîne de montagne découpée sur un océan de feu. Derrière l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, on entrevoyait aussi les chevaux et les armes d'une troupe nom-

breuse ; on entendait même leurs pas mesurés frappant également le sol, les voix de leurs chefs, les hennissemens de leurs montures...

Et voilà qu'un coup de mousquet parti des environs de Saint-Germain-l'Auxerrois bondit au milieu des airs, couvrit de sa voix foudroyante l'immensité du ciel et résonna longtemps dans les détours des rues... Marie était frappée au cœur : il lui semblait que cette balle avait déchiré une poitrine bien-aimée ; une secrète horreur l'environnait, ses yeux étaient hagards, sa gorge haletante, son oreille, toutes ses facultés tendues pour saisir quelques sons qui vinssent lui confirmer son malheur. Mais non !... Le bruit mourut lentement le long des quais et à la surface des toits ; quelques voix confuses vinrent expirer à la sombre façade et tout rentra dans un silence solennel.

Marie referma la fenêtre ; son front dégouttait d'une sueur froide, elle se sentait étouffée, car le sang rugissait dans ses artères et semblait près de les rompre. Elle ouvrit

timidement la porte de la terrasse et commença à se promener pour retrouver un peu de calme dans la méditation, à la vue de cette voûte immense du ciel tendue par l'architecte éternel, pour servir de pavillon à l'homme qui souffre et qui passe. Elle s'appuya ensuite sur le massif de pierres élevé le long de la plate-forme : Dieu, disait-elle, harmonie, amour éternel, tu vois mon cœur; dis, puis-je vivre sans lui? sa pensée n'est-elle pas ma pensée, ma foi, mon espérance? Oh! sans son amour, Dieu bon, Dieu qui m'a créée je ne t'aimerais pas.............

C'est toi pourtant qui allumes dans les cœurs cette flamme divine. Sans l'amour tout languirait, tout serait mort dans la nature; les arbres ne se couvriraient plus de leur robe verdoyante, l'oiseau perdrait sa voix du printemps, les ruisseaux leur murmure et les astres se troubleraient dans leurs sphères harmonieuses...........

Mon Dieu! veille sur moi : la vie que tu m'as donnée me pèse et je voudrais en être délivrée. Oui, je voudrais mourir ce soir, là, au milieu

de cette nature en deuil, en présence de ce ciel que tu nous as promis, en présence de ces astres qui règlent notre destinée !..........

Exhaler ma vie vers toi, et quitter cette terre que j'abhorre, et m'élever parmi ces globes lumineux pour aller me perdre en toi, et puiser dans ton sein l'oubli de mes maux.....

Hélas !.. que me prépare ta volonté ?.. O secret horrible ! le bonheur peut-être, peut-être le désespoir. Prends ma vie, ce doute me tue... tu sais que je ne pourrais ne pas respirer ; dis-moi si je puis ne pas aimer......

Faustus, mon Faustus ! je mourrai avant toi... Que tu seras malheureux !... Oh non !... tu m'oublieras, et tu en épouseras une autre... Ma cendre se réveillerait dans le tombeau, malheureux, et je viendrais dans l'ombre des nuits pour troubler ton bonheur...

Faustus heureux et Marie morte !... Faustus dans les bras d'une femme, et Marie cadavre rongé de vers !... Mon Dieu !... serai-je heureuse dans l'autre monde ? oublie-t-on donc l'amour quand on a quitté cette vie pour la patrie des bienheureux ? . . . .

Son âme était triste jusqu'à la mort. Elle pria Dieu pour Faustus, elle pria Dieu pour son amour et se trouva un instant consolée. Des voix se faisaient entendre auprès d'elle: elle se rapprocha du petit pavillon, se pencha le plus qui lui fut possible hors de l'alignement de la façade, et ne tarda pas à distinguer la voix de Catherine et de son fils le duc d'Anjou.

CHAPITRE II.

—

Etant assis de nuit, secret étude,
Seul reposé sur la selle d'airain,
Flambe exiguë sortant de solitude
Fait opérer ce qui n'est à croire vain.

(Première centurie.)

NOSTRADAMUS.

Erminia intanto la pomposa vesta
Si spoglia, che le scende infino al piede.
. . . .
Col durissimo acciar preme ed offende
Il delicato collo, e l'aurea chioma:
E la tenera man lo scudo prende,
Pur troppo grave, e insopportabil soma.
Così tutta di ferro intorno splende,
E in atto militar sè stessa doma.
Gode amor, ch'è presente e tra sè ride,
Come allor già ch' avvolse in gonna Alcide.

(Canto sesto.)

TORQUATO TASSO.

Régnier le mathématicien.

« Ma mère, disait le duc d'Anjou, je crains
» que nous n'ayons laissé le roi mon frère dans
» l'embarras. Avez-vous entendu, il n'y a qu'un

» instant, ce coup d'arquebuse? — Oui, mon » fils ; mais Charles ne risque rien. Les principaux seigneurs protestans assistent ce soir » à son coucher; la cour du Louvre est encombrée de suisses, et M. de Lansac garde » les approches de l'appartement du roi avec » sa compagnie tout entière. Ce coup d'arquebuse a été tiré dans quelque dispute ou » pour quelque vengeance particulières...... » Tenez voilà Régnier notre mathématicien... » Eh bien Régnier! avez-vous exécuté mes » ordres?

— « Oui : madame ; maître Cosme Ruggieri a » fabriqué les figures de M. l'amiral et des » principaux de son parti, et moi j'ai tiré » l'horoscope de la plupart d'entre eux. — Oh » pour l'*envoûtement* de ces Messieurs, Régnier, » il est inutile si vous avez bien tiré l'horoscope; d'ailleurs j'ai oublié de faire avertir » le R. Bourgoing qui devait donner le baptême aux figures, et les oindre de saint » chrême. Voyons, que disent les astres pour » M. l'amiral?

— « Jamais de mémoire d'astrologue, mada-

» me, les astres n'ont offert de combinaisons
» aussi menaçantes. J'ai trouvé des prédictions
» de mort pour la plupart des seigneurs hugue-
» nots et je ne sais, foi d'astrologue, si le roi
» de Navarre lui-même et le prince de Condé
» pourront échapper au malheur qui les pour-
» suit. — Oh! pour le coup, Régnier, je prends
» l'astrologie en défaut, interrompit le duc
» d'Anjou; voici la nativité de notre frère de
» Navarre dressée par le fils de Nostradamus:
» pendant que vous observiez les astres sur
» la tour du Coin, il les observait sur la tour
» de Nesle; et précisément il trouve pour l'année
» 1572 une grande prospérité, assurée au roi
» Henri par le passage de Mars, sous l'influence
» dominatrice duquel il se trouve, dans un
» signe igné, sympathique...

— « Oui, prince; j'ai trouvé aussi la même
» direction; mais maître Michel de Nostrada-
» mus n'observe ni les *termes*, ni les *décanats*,
» ni les *seigneurs des Trigones*: voyez-vous, il
» n'a du mathématicien que le nom, et c'est
» bien de lui plutôt que de son père que l'on
» peut dire:

« *Nostra damus quùm falsa damus, nam fallere nostrum est*
« *Et quùm falsa damus, non nisi nostra damus.* »

« Et puis nous ne suivons pas la même » méthode. Il s'entête lui, à marcher à la suite » d'Hali, d'Albumazar, de Jules Firmic et » d'Alcabit, depuis lesquels nous avons fait des » progrès immenses ; et moi j'ai adopté la mé- » thode d'Allée, Arabe chrétien, bien plus » simple et bien plus clair que tous ses pré- » décesseurs. Si vous voulez je vous l'expli- » querai, et dans un quart d'heure vous en » saurez autant que moi. — Ce n'est pas né- » cessaire, Régnier, dit la reine ; voyons : dé- » pêchez-vous de nous détailler la nativité » de l'amiral, et l'aspect des astres pour cette » nuit ; et nous nous quitterons. » Il se fit un moment de silence, pendant lequel le mathématicien de la reine s'assit devant une table, et il parla ensuite à peu près dans les termes suivans :

« Monseigneur,

— « Voici sept figures circulaires placées les » unes sur les autres, la plus grande fixée, les

» autres mobiles au-dessus d'elle autour d'un » axe commun. La première contient elle-» même deux cercles : l'un des degrés du zo-» diaque ou division *nonagénaire*, ainsi nommée » parce qu'elle renferme 90 ans de la vie dans » le quart du cercle ou 90 degrés : on peut la » prendre sur toute l'étendue de la circonfé-» rence ; l'autre de la division de la vie par » ordre *sexagénaire* : c'est-à-dire que d'après » cette division, la vie de l'homme ne contient » que soixante ans, renfermés dans la partie » supérieure du cercle. La première année ou » horoscope se prend au premier degré à » gauche, au-dessus du diamètre horizontal, » et l'on continue à compter en montant jus-» qu'à trente et en descendant jusqu'à soixante. » Si la vie du né est plus longue, on recom-» mence à gauche et le premier degré marque » alors la soixante-et-unième année de la vie.

« Je vous observerai que toutes ces cir-» conférences sont coupées par douze divisions » générales, ou douze *maisons* du soleil. Com-» mençant toujours par la gauche, vous verrez, » puisque l'on va contre l'ordre des signes,

» que la douzième maison correspond à la
» première année de la vie ou *horoscope* et que
» la dixième placée au haut de tout mon sys-
» tème, le domine par sa situation perpendi-
» culaire : celle-ci a reçu le nom de *dominante*.
» Sur cette première figure ou *caneras*, ne
» contenant que des signes sans indication,
» l'astrologue dispose les parties mobiles de
» chaque système particulier, suivant les épo-
» ques et éphémérides.

« Le second cercle, monseigneur, ou le
» premier qui soit mobile, est le grand *compen-*
» *dium* de l'astrologie. Vous voyez d'abord le
» long de la ligne la plus rapprochée du bord
» les *termes* d'après Hali, cinq en chaque signe,
» dont quatre exprimés tour à tour par Satur-
» ne, Jupiter, Mars, le soleil, Vénus et la lune
» conviennent aux quatre élémens, *aérien*,
» *igné*, *aqueux*, *terrestre*, qui font l'harmonie de
» l'univers ; le cinquième terme est représenté
» par Mercure qui n'a pas lui-même aucune
» température déterminée. A la ligne qui vient
» après du côté du centre, sont écrits les *dé-*
» *canats* des planètes, ou leur pouvoir pendant

» dix degrés ; à la troisième, les *exaltations*, » *exils* et *déjections* ; et au milieu de la circon- » férence enfin, les *seigneurs des trigones* sont » inscrits. Je vais vous en enseigner l'usage » en astrologie.

» Ce n'est pas sans raison que les astro- » logues anciens et modernes, ont donné des » noms d'animaux aux signes du zodiaque ; » car ils semblent faire entendre par là que » ces signes influent sur tous les êtres vivans, » au moyen des quatre élémens auxquels ils » appartiennent : l'eau, l'air, la terre et le feu. » Les signes ignés sont le bélier, le lion, le » sagittaire ; les terrestres, le taureau, la vierge, » le capricorne ; les aériens, les gémeaux, la » balance, le verseau ; les aqueux, l'écrevisse, » le scorpion et les poissons. Or, par un effet » de l'admirable disposition de l'univers, tous » ces signes se mêlent, se classent de manière » que chaque partie de l'écliptique divisée en » trois à ses quatre signes de différente nature. » Nous comptons en tout trois signes de tem- » pérature diverse ; et c'est leur collection que » nous nommons *trigone*. Les diverses planètes

» sont tour à tour seigneurs des trigones pen-
» dant le jour et pendant la nuit. L'usage vous
» fera connaître les autres cercles ; mais il
» faut que je vous explique les mots de *trine*,
» de *quadrat* et de *sextil*, que j'emploierai
» souvent dans les prédictions que je dois
» vous faire.

» Jetez les yeux une seconde fois sur no-
» tre deuxième figure circulaire. Inscrivez un
» triangle à l'écliptique : vous verrez que ses
» trois angles tomberont sur trois signes
» de la même nature ; ce qui résulte des ad-
» mirables propriétés du nombre 12. Cette
» correspondance parfaite se nomme le *trine*,
» image merveilleuse de la sainte Trinité, la
» meilleure influence qui puisse présider à la
» nativité, quand elle se fait entre des planètes
» favorables se rencontrant à la fois sur trois
» signes identiques. Au contraire, inscrivez un
» carré au même cercle, vous verrez les an-
» gles tomber sur quatre signes opposés, et
» les planètes ainsi disposées donneront la
» plus menaçante combinaison qui se puisse
» imaginer, l'opposition étant toujours mau-

» vaise : nous l'appelons quadrat. Enfin, tirez » trois diamètres, dont les extrémités soient à » égale distance les unes des autres : vous » verrez que trois de ces extrémités tomberont » sur des signes identiques, et les trois autres » sur d'autres signes aussi identiques entre » eux, et vous aurez le *sextil*, aspect aussi re- » gardé comme extrêmement heureux. — Il me » reste maintenant à vous parler des dignités » et des débilités essentielles et accidentelles ; » de la révolution, de la projection, exaltation » et déjection ; puis, je vous détaillerai l'ho- » roscope de M. l'amiral, et l'aspect de cette » nuit que vous comprendrez parfaitement. »

En ce moment un second coup d'arque- buse se fit entendre, et le bruit impétueux, soudain roula le long des rives de la Seine, et les échos de Saint-Germain-des-Prés, du Pré- aux-clercs et de la tour de Nesle le répétèrent long-temps ; puis il se fit un moment de si- lence solennel ; et d'autres coups bondirent encore, et leur lumière colora la rive méridio- nale de la Seine, et des voix confuses comme de gens échauffés à la dispute s'entrecho-

rent dans les ombres de la nuit. Marie penchée sur la terrasse n'en pouvait plus d'attention : sa respiration l'étouffait; elle était près de découvrir un secret horrible, et des pressentimens affreux lui passaient dans l'âme comme des fantômes sanglans. — « Partons, » madame, dit le duc d'Anjou, ne laissons » pas le roi sans conseil; les Huguenots ont » pris l'alarme peut-être et la population pari- » sienne est aux prises avec eux.

— » Non mon fils, dit la reine, M. de Retz » et M. de Guise ne doivent pas quitter le » Louvre cette nuit, et seront auprès du roi » votre frère pour l'aider de leur conseil et, » s'il le fallait, de leur épée. Nous allons par- » tir. Régnier, je vous trouve bien ennuyeux » ce soir ; ce n'est pas une leçon que nous vous » demandons; c'est le résultat de vos études et » de vos observations. — Eh bien, je com- » mence, madame, avec le regret de n'avoir » pas mis M. d'Anjou en état de me bien com- » prendre.

» M. de Coligny est né le 16 février 1516, à » quatre heures du matin, sous la domination

» de Saturne passant à la dixième maison. » Cette planète est froide, sèche, préside au » noir par sa couleur de plomb, fait les juifs, » les mineurs, les laboureurs, les mélancoli- » ques, annonce une vie courte et une fin mal- » heureuse; nous la nommons infortune ma- » jeure. Mars, seigneur du trigone aqueux lui » assurait du courage et des talens militaires, » et Vénus, dans son exaltation, du bonheur » en amour et un mariage brillant vers la fin » de sa vie. — Bien, bien, Régnier, nous sa- » vons tout cela; vous nous faites perdre un » temps précieux. Que lui annoncent les as- » tres pour cette nuit?

— » Pour cette nuit, les deux luminaires » dans des signes violens, Mars dans la hui- » tième, Saturne dans la septième maison, bles- » sant par son opposition la première maison » de la vie, le menacent d'une mort inévitable » et violente. J'en ai autant à vous dire pour » MM. de La Rochefoucault, Téligny, Pardail- » lan et pour tous les chefs de la réforme, dont, » par une fatale coïncidence, tous les astres » passent en cet instant par leur quadrat.

» Le soleil dominant tout le système planétaire du haut de la dixième maison, et se trouvant dans la Vierge, constellation à l'influence extrêmement violente, indique comme toujours le pouvoir royal, et un coup terrible qu'il doit frapper. Mercure, planète à la température incertaine, dans son exaltation et dans son décanat, signifie la lutte du catholicisme et du protestantisme; mais ce dernier succombe par la déjection de Saturne, astre dominant de l'amiral chef de ce parti. Le soleil en trine avec Jupiter et Vénus par une admirable combinaison dans les trois signes terrestres, nous assure que l'autorité de monseigneur le roi sera consolidée à jamais par les événemens qui se préparent, et qu'il doit devenir le plus heureux et le plus puissant prince de l'univers.....

— » Arrêtez, sire astrologue, interrompit » Henri d'Anjou!.. vous n'avez pas lu tout cela » dans vos étoiles, et je vous retiens prisonnier » jusqu'à demain matin. Les gens que vous » employez sont singulièrement instruits, ma » mère, et je crains bien que vous ne soyez

» entourée que de traîtres et de voleurs ligués
» pour vous tromper. Je recommanderai cet
» homme à mon capitaine des gardes... »

La reine ne répondit rien. Elle sentit la nécessité des précautions de son fils, et sortit fort enchantée des prédictions et de la perspicacité de son mathématicien.

Pauvre France de saint Louis, s'écria Marie quand ils furent descendus, à qui la Providence a-t-elle confié le soin de te conduire!.. Cette mauvaise foi dans ceux dont la parole était comme un serment, ces scènes dégoûtantes de la vie intime des grands auxquelles elle était initiée, pesaient comme un cauchemar sur son âme inexpérimentée, encore toute de fraîcheur, d'amour et de poésie. Quelle femme que cette Catherine!.. Quelles pensées sous ce front pâle, toujours couronné de fleurs!... Enivrer des hommes de toutes les joies de la terre, leur dire voilà des femmes, des festins, des carrousels, réjouissez-vous et enivrez-vous; puis voir leur troupe affolée rouler autour d'elle ses danses enivrantes, jeunes hommes, femmes voluptueuses, aban-

donnés aux bras les uns des autres, emportés dans le même tourbillon de plaisir, jusqu'à ce que la pauvre danseuse tombe échevelée, mourante dans les bras de son cavalier..... et marquer la place du poignard dans la poitrine de chacun de ces nobles seigneurs, et les réserver pour les saturnales de sa politique, comme on réserve pour un jour de fête la graisse d'un vil animal !. . . . .

Le dernier soleil du protestantisme avait lui sur la France ; Marie en était convaincue : les derniers mots du duc, son inquiétude, le soin qu'il avait pris de retenir Régnier jusqu'au lendemain, et l'importance qu'il attachait à ses prédictions horribles, tout cela s'accordait trop bien avec ces mouvemens de troupes, dont les armes scintillaient à la lueur des étoiles, avec ces chaînes tendues à l'extrémité des rues, avec ces deux coups d'arquebuse avant-coureurs de l'orage, dont le second avait produit sur le prince une si grande impression. Hâtez-vous de jouir, gentilshommes élégans, aux manteaux brodés, aux paroles doucereuses ; tressez vos couronnes de roses, entourez

les tables de vos cercles bruyans, car demain, demain, ce beau soleil de la France ne luira plus pour vous... Ou plutôt étendez sur les riches tapisseries de vos appartemens le cilice de la pénitence ; jetez de la cendre sur les boucles de vos chevelures, revêtez d'un sac ces membres depuis long-temps accoutumés aux délices de la vie, aux charmes de l'amour et criez à Dieu miséricorde, car le jour des vengences éternelles va commencer pour vous.

Et toi, pauvre jeune homme dont un rêve faisait la vie, toi qui n'existas jamais que dans dans l'avenir, pour aimer et jouir un jour, Faustus, penche vers la tombe ta pâle figure en pleurant ton malheur. Mourir si jeune !... et mourir en laissant sur la terre un être qui t'appartenait pour toujours !.... mourir lâchement assassiné !.. Va, tu ne mourras pas seul ; il il n'est pas au pouvoir d'une femme de séparer deux âmes unies comme les nôtres. Le boucher aiguise son couteau ; il tourne, il retourne son instrument de mort, pour te le plonger tout entier dans le cœur ; ne tremble pas, mon ami ; le même coup doit nous frap

perensemble. Je t'aime... console-toi : j'ai vu si souvent au milieu de tes plus amers chagrins, ce mot attirer un sourire sur tes lèvres.... Un doux lien devait nous unir : nous dormirons dans le même tombeau....

En faisant ces réflexions, Marie rentra dans son appartement. Dans un délire effrayant, elle serrait son corset autour de sa taille puissante; elle couvrait d'une chausse de soie blanche, sa jambe dont le tissu retraçait fidèlement le gracieux dessin; elle jetait une toile légère sur les trésors de sa gorge. Elle passa sa robe de velours, arrangea ses cheveux comme on arrange la tête d'une victime préparée pour le sacrifice; et prenant dans une boîte une croix d'or, présent de sa mère à ses derniers momens, elle la suspendit à son cou par une agraffe de diamant, comme une sauvegarde contre les dangers qu'elle allait courir; puis elle se pencha sur la cheminée de marbre, appuya sa tête sur sa blanche main et laissa couler un torrent de larmes...

. . . .

Quelle réflexion t'arrête, ô aimable enfant,

dans ta résolution courageuse ? Ton cœur de femme a-t-il tremblé à la pensée de ta jeunesse flétrie, de ta dépouille inanimée, de cette nature si belle, si odorante, de ce beau soleil que ton œil ne verra peut-être plus !... Ah! oui ; comme l'agneau accablé de douleurs, suant une sueur de sang et d'eau, refusa le calice amer des péchés et des misères de l'homme, tu frémis à la vue des biens que tu perds, de cette longue suite d'années moissonnées à leur printemps par la faux meurtrière de la mort, années d'un bonheur paisible, intime, ignoré... à la sensation douloureuse du poignard, glissant acéré, froid dans tes chairs palpitantes, et tu t'es écriée : « *Transeat* » *à me calix iste.* » Lutte, lutte, ange d'amour.....

Hélas! ce n'est pas la vie que je regrette, ce ne sont pas mes belles années desséchées comme l'herbe de la prairie... Non... C'est un vieillard à la blanche chevelure qui s'est levé devant moi le visage baigné de larmes, ses rares cheveux souillés de poussière, et qui me dit en étendant ses mains amaigries vers sa

fille adoptive : « Mon enfant, ne veux-tu pas » vivre pour moi ?... »

Cette pensée de son oncle désespéré, de sa vieillesse délaissée se courbant peu à peu vers la tombe poursuivie de souvenirs et de regrets, cette pensée fut pour Marie comme une grande douleur, hérissée de mille douleurs poignantes, qui lui laboura le cœur. Elle sentit ses genoux faiblir, un voile épais se répandre sur ses yeux, une sueur froide ruisseler sur son front. Elle se prosterna la face contre terre : — Ma mère, inspire-moi, dit-elle ; faut-il rester ici près de mon vieil oncle pour soutenir sa vieillesse, et laisser mourir sans l'avertir, s'il en est temps encore, ce Faustus qui m'a sauvé la vie, et qu'à ta dernière heure tu me recommandais d'aimer ?... Je t'ai bien obéi, ma mère, bonne et tendre mère, et je t'obéirai encore... Ne vaut-il pas mieux vivre ou mourir en voulant le sauver ?...—La jeune fille se releva courageuse et forte. Elle se couvrit de sa mantille, attacha sur sa soyeuse chevelure un immense chaperon, et s'échappa sur la pointe du pied ; car la dame Pétronille

tirée de la Conciergerie par ordre de la régente, dormait dans un cabinet auprès d'elle. Parvenue dans le corridor, elle ouvrit la porte du chanoine, s'approcha de son lit, colla ses lèvres brûlantes sur cette figure étirée de vieillard en récitant une fervente prière, et se dirigea vers l'escalier des Tuileries.

« Qui va là ? dit une grosse voix hargneuse, » quand elle fut près de la porte. On ne passe » pas ce soir : madame la reine l'a défendu. » Et en même temps une longue hallebarde se baissa devant elle. Marie recula son chaperon par cet instinct naturel des femmes à recourir à leur beauté quand la force brute les domine, et montra au soldat sa douce figure, encore embellie par ses larmes et par son agonie : — « Soldat, lui dit-elle, je suis la nièce de » messire de Piles, Chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, logée depuis quelques » jours au château des Tuileries. L'ordre de » ne laisser sortir personne ne doit pas nous » concerner, car c'est de notre propre mouvement que nous y sommes venus, et nous » avons conservé depuis que nous y sommes,

» la liberté d'aller et de venir comme bon » nous semblait. — Passez, » murmura la sentinelle entre ses dents. Marie ramena son chaperon et se dirigea vers la porte de la tour de Bois, que gardaient des suisses du Tésin d'une fidélité depuis long-temps éprouvée.

Le pont-levis était baissé, car cette porte servait de communication entre le Louvre et les Tuileries, et une troupe nombreuse s'y montrait à la clarté d'une lampe suspendue à la voûte. Il fallait affronter seule, au milieu de la nuit, ces hommes féroces : un moment la résolution de Marie fut sur le point de l'abandonner. — « Holà ! hé ! la péronnelle, lui » cria-t-on de loin ! vous entrez ici *come si* » *entra* à l'église; *corpo di Baccho!* demandez » *al* corps de garde, *si piace.* »

Au milieu de la foule des soldats assis le long des bancs crasseux, Marie toute honteuse se dirigeait vers le corps de garde, lorsqu'un autre soldat, l'arquebuse sur l'épaule, se plaça devant elle roide comme une statue : « Eh ! *che volete*, lui dit-il, *la ragazza*? — Je

» veux me rendre au quartier Saint-Germain.
» — *Al* quartier *San-Germano?* Ah! *morte* « *d'Iddio!* la belle enfant, il y fera *caldo ste* » soir, dans ce quartier-là. Dis donc, cama» rade, peut-on *lasciar* passer *questo?* — » Ma foi, répondit le camarade en levant les » épaules, fais *come vorrai*; ça n'a pas l'air » conspirateur—Eh bien! mon bijou, embras» se-moi *sulle* deux *gote*, poursuivit le pre» mier suisse en relevant le chaperon de Ma» rie, et *ti lascierò passare.* » En même temps il posa son arme à terre, arrondit un de ses bras autour des épaules de la jeune fille, et se préparait à porter sur elle une main assez indiscrète, lorsque celle-ci se recula avec indignation :

« Soldat, dit-elle, apprenez à respecter la » fille du seigneur de Long-Chasteau et la » nièce de messire Pierre de Piles, seigneur » de Villemur. Vous devez avoir un officier » pour commander ce poste : allez lui dire » qu'une dame demande à lui parler. » Le soldat craignant une leçon sévère se garda bien d'aller avertir son capitaine; il se perdit

dans la foule de ses camarades, et Marie peu désireuse de faire la connaissance du commandant, entra dans la ville et se dirigea vers la porte du Louvre qu'elle voulait traverser.

Parvenue à l'entrée du jardin, elle demanda un capitaine des gardes françaises, avec lequel elle avait dansé souvent aux bals de la cour; celui-ci se hâta d'arriver, lui offrit respectueusement la main, la conduisit avec une politesse vraiment digne du siècle de François Ier jusqu'à l'hôtel Bourbon, et regretta que son service ne lui permît pas de l'accompagner plus loin. La demoiselle de Long-Chasteau s'éloigna à la hâte de la scène effrayante qui se passait en ce moment devant le Louvre; car des seigneurs protestans, l'épée d'une main et le pistolet de l'autre, échangeaient des paroles extrêmement vives avec les arquebusiers de la ville; et le fanal suspendu aux murailles du Louvre, lançant par intervalles quelques lueurs plus vives, montrait deux cadavres étendus à terre. C'étaient ceux d'un arquebusier et d'un gentilhomme, tués au commencement de la dispute par ces deux

coups d'arquebuse, dont l'explosion s'était fait entendre jusque dans le palais des Tuileries. Elle parcourut rapidement la rue de l'Astruce, la grand'rue Saint-Honoré, tourna à la Croix du Trahoir, dans la rue de Bresec, et se trouva bientôt dans la rue de Béthisy, devant l'hôtel de l'amiral. L'immense porte était verrouillée et solidement barricadée. Elle frappa inutilement à plusieurs reprises; enfin la figure refroguée du portier s'encadra dans le guichet :

« Diable vous frappe à cette heure, dit-il....
» Que demandez-vous? Monsieur l'amiral ne
» peut pas dormir et le bruit l'incommode....
» Ne pouvez-vous remettre vos affaires à de-
» main matin? — Ouvrez, ouvrez-moi, bon-
» homme, et faites-moi parler à M. de Téjan,
» gentilhomme du roi de Navarre; j'ai des ré-
» vélations importantes à faire pour la santé
» de M. l'amiral, ajouta-t-elle à voix basse, de
» manière à n'être pas entendue de la senti-
» nelle qui se promenait de long en large assez
» loin dans la rue. Ouvrez bien vite : j'entends
» les soldats qui chantent des chansons horri-

» bles; j'entends leurs blasphèmes, le bruit de
» leurs verres, leurs éclats de rire et le cli-
» quetis de leurs armes. Ouvrez, car j'ai
» peur....

— » Dieu nous protége, dit le vieux Caron!..
» entrez, Mademoiselle : les gens de M. de
» Cosseins font joyeuse fête; ils boivent du
» vin, peut-être en attendant qu'ils boi-
» vent du sang. » Une petite porte basse fut
ouverte et refermée aussitôt après avec un
énorme levier de fer. La clé cria dans la ser-
rure, et le portier montrant à Marie un esca-
lier sur la droite : — « Allez et soyez sages,
» enfans, dit-il. C'est au moins suspect deux
» jeunes gens passant la nuit si près l'un de
» l'autre. Il est cependant bien rangé d'ordi-
» naire ce M. de Téjan, murmura-t-il en ren-
» trant dans sa loge, et pour le premier coup
» de ce genre qu'il se soit permis depuis qu'il
» est avec nous, je trouve qu'il a bien mal pris
» son temps. »

C'étaient là d'amers reproches adressés à Ma-
rie sur sa conduite; mais sa résolution était
forte; elle était motivée, et sa confiance en

Faustus était entière. D'ailleurs que lui importait l'opinion des hommes, pourvu qu'il sût qu'elle avait tout quitté pour l'arracher au péril qui le menaçait, qu'elle était toujours sa fiancée, pleine d'amour et digne de lui. En traversant la cour, elle vit les fenêtres de la chambre de l'amiral faiblement éclairées par une lampe. Les ombres de quelques têtes passaient et repassaient sur les vitraux coloriés, et l'on pouvait même entendre une voix monotone faisant une lecture dont chaque phrase tombaient par intervalles égaux. C'était le ministre Merlin qui occupait de saintes pensées les longues insomnies de M. l'amiral, toujours souffrant de ses blessures, en lui lisant les commentaires de Calvin sur le livre de Job. Marie après avoir monté les six marches se trouva sur un palier couvert de larges dalles humides ; une grande porte de bois de chêne était auprès d'elle : elle frappa trois coups et se penchant palpitante, l'oreille attentive, attendit qu'on lui répondît. Bientôt une seconde porte s'ouvrit derrière celle du palier, et les pas d'un homme d'armes se

firent entendre. Il tira la porte avec violence : il avait un flambeau d'une main, et l'autre s'appuyait sur la garde de son épée ; la visière relevée de son casque laissait voir sa figure pleine d'impatience et d'inquiétude : « Que » voulez-vous, dit-il avec humeur à l'espèce » de masse noire, inarticulée qu'il entrevoyait » à peine ? » La personne reconnaissant sa voix entra sans rien dire, referma la porte, et se plaçant devant le gentilhomme : « Faustus, » c'est moi, dit-elle, et sa main s'appuya sur » celle de son fiancé.

— « C'est vous, s'écria le jeune homme » avec l'accent de l'amour le plus tendre en » la pressant contre son cœur ; vous, ma bien- » aimée, sauvée des mains de Catherine !.... » Oh ! grâces au ciel ; désormais vous êtes à » moi... Et votre oncle où est-il ? — Aux Tui- » leries, Faustus, répliqua la pauvre enfant, » l'œil baigné de larmes, le cœur navré de la » folle joie de son amant. — Et pourquoi » n'est-il pas sorti avec vous ? — C'est que je » suis venue pour mourir, Faustus, car je le » vois, il n'est plus possible de vous sauver.

— « Pour mourir, bonne Marie!... Oh! non, » nous ne mourrons pas, nous vivrons ensemble unis par de doux liens, heureux de notre amour. La Providence m'a ménagé de » bien heureux momens, continua-t-il en la » conduisant dans la seconde chambre, une » de ses mains collée à sa bouche, et je ne » donnerais pas mon bonheur d'aujourd'hui » pour tous les trésors de la terre.

— « Il ne faut pas se réjouir, Faustus; vos » carresses me font du mal, et votre joie est » celle d'un insensé. Le soleil ne se lèvera » plus pour nous, mon ami; l'épée est suspendue sur notre tête, et Catherine a marqué notre dernier jour. Demain nous serons » au tribunal de Dieu : songeons à lui demander miséricorde. Demain nous serons morts, » pauvre jeune enfant : nos cœurs que dévorait l'amour, ils seront froids et insensibles; » tes cheveux seront souillés de sang et de » poussière, tes yeux fermés, ta langue sans » parole et ta bouche horriblement entr'ouverte..... Et moi, une large blessure m'aura » déchiré la poitrine.... et les passans détour-

» neront les yeux en nous voyant, et la voiture » aux cadavres passera et l'on y jettera les nô» tres pour les conduire aux Innocens. »

Il y avait de la folie dans ces dernières paroles. Faustus était pétrifié d'horreur, et tous deux muets, assis sur la même chaise, ils ressemblèrent un moment à deux statues inanimées. Marie continua : « Et mon oncle, Faus» tus, demain en se réveillant il ne trouvera » plus personne dans ma chambre, personne » dans mon lit, personne dans les apparte» mens des Tuileries : il appellera Marie, et » l'écho des longs corridors seul lui répon» dra ; et le désespoir lui arrachera les restes » de sa languissante vie. » Puis elle raconta la scène dont elle avait été témoin involontaire, le trouble qui régnait dans la ville, les paroles du suisse de la tour de Bois, et le meurtre des deux personne tuées devant le Louvre.

« Ainsi, si tu veux vivre, mon Faustus, » vivre pour Marie, pour celle qui a tout aban» donné pour mourir avec toi, couvre ta tête » de ce casque, prends ces pistolets à ta cein-

» ture, ton épée à la main, un chaperon pour
» qu'on ne puisse te reconnaître, et marchons
» au Louvre pendant que les sbires de Cathe-
» rine dorment et se gorgent de vin dans les
» boutiques de la rue de Béthisy. Je te ferai
» traverser le Louvre : nous arriverons aux
» Tuileries, nous monterons à la chambre de
» mon oncle, et tu seras sauvé ; et notre vie
» s'illumine aux rayons d'une inconcevable
» béatitude. Nous fuirons, Faustus, nous fui-
» rons vers le Midi, à Nérac ; nous reverrons le
» berceau de notre amour, mon pauvre ami,
» et nos montagnes, et nos vallées odorantes,
» et notre beau ciel de la Gascogne ; nous vi-
» vrons inconnus au monde pour nous aimer,
» prier Dieu et contempler ses œuvres....

— » Non, répliqua le gentilhomme, je ne
» puis quitter M. l'amiral que je suis chargé de
» défendre ; mais sois sans crainte : la reine
» mère, quoique capable de tout, ne peut faire
» massacrer ainsi les Protestans sous les yeux
» mêmes de la cour ; ce serait allumer la guerre
» aux quatre coins de l'Europe, et prendre la
» responsabilité d'un acte horrible. D'ailleurs

» le roi aime trop M. l'amiral et les seigneurs
» de son parti pour ordonner une pareille
» boucherie. Vous vous serez fait illusion, ma
» bonne amie; et dans votre préoccupation
» vous aurez donné aux paroles de la reine un
» sens qui n'était pas dans son esprit. Elle a
» consulté Régnier sur les événemens de cette
» nuit, parce que tout semblait hier dans une
» confusion étrange : heureusement les choses
» ce sont un peu calmées. Monseigneur de Co-
» ligny a été averti à l'entrée de la nuit de ne pas
» s'effrayer du mouvement des troupes, le roi
» voulant s'amuser à emporter à la lumière
» d'un grand nombre de flambeaux une forti-
» fication construite dans le jardin du Louvre.
» Quant aux deux hommes tués devant le pa-
» lais, les deux partis sont malheureusement
» dans un tel état d'exaspération qu'il n'est
» pas de nuit où des assassinats ne se commet-
» tent. Je vais appeler mon domestique pour
» qu'il vous fasse un lit : vous coucherez ici
» dans ma chambre, et moi, je m'établirai tout
» armé dans l'antichambre; la nuit est avancée,
» et dès que le jour commencera à paraître, je

» vous reconduirai à votre oncle, que nous
» trouverons encore endormi. »

Marie sembla se résigner. « — Faustus, lui
» dit-elle sans oser le regarder, il me vient
» quelquefois des doutes horribles... M'aimez-
» vous? — Enfant, que me demandez-vous là?
» — C'est, poursuivit-elle avec accablement,
» que vous n'avez jamais fait pour me plaire le
» moindre sacrifice, et que vous m'oubliez dès
» que je m'éloigne de vous. Depuis mon séjour
» aux Tuileries, vous ne m'avez pas écrit une
» seule fois.... — Ah! Marie, Marie... comme
» vous traitez mon amour!..... Ce n'est pas le
» sacrifice de ma vie que vous me demandez,
» c'est celui de mon honneur. Eh bien! douce
» et tendre amie, fuyons.... Que me fait l'opi-
» nion des hommes, disait Faustus, et leur
» mépris et leurs louanges!.... Dans tes bras,
» adorable enfant, protégé par ton amour et
» par tes charmes, je puis braver plus que la
» mort, je puis braver l'infamie....

Des larmes abondantes coulaient des yeux du gentilhomme; il se couvrait de ses armes: l'amour et le devoir se livraient dans son cœur

un affreux combat.... Il s'arrêta devant Marie, le bras appuyé sur son épée, triste, désespéré.

« N'avez-vous pas reçu mes lettres, dit-il? » Je suis allé les remettre moi-même le jour » de votre départ, celui de la blessure de » M. l'amiral, et ce matin encore? » Marie leva sur lui des yeux baignés de larmes.— « Votre » parole me suffit. Ces lettres ne me sont point » parvenues. Vous dites que M. de Coligny a » été blessé? — Vous ne savez donc rien, ma » bonne Marie? on lui a tiré une arquebusade » de la fenêtre même de votre maison, et c'est » pour dresser ce guet-apens infâme que Ca» therine vous a envoyés dans son palais. Vous » n'êtes pas sortie une seule fois dans ces trois » jours? — Seulement avec mon oncle pour » aller à la messe à Sainte-Opportune, et il » m'a caché soigneusement tout cela. Tenez, » malheur aux peuples quand la conscience » des rois est endurcie contre l'aiguillon du » remords, et que tous les moyens deviennent » bons à leur politique..... Restons ici, Faus» tus.... Hélas!... vous sacrifiez votre vie bien

» inutilement : il n'y a pas d'honneur à mourir » dans les ténèbres de la main d'un assassin; » et ta vie, mon ami, ta vie qui suffirait à mon » bonheur, Catherine n'en fera pas une bou- » chée. » Elle se pencha sur une table, mit sa tête dans ses mains : sa voix devint déchirante, et ses soupirs semblaient briser sa poitrine.

« Il y a là dans mon cœur un pressenti- » ment de mort, un pressentiment qui ne » trompe jamais. Je mourrai cette nuit.... Oh ! » mon heure n'est pas éloignée. Tu ne mourras » pas, toi, peut-être; tu vivras encore pour ai- » mer une autre femme, pour jouir et pour » m'oublier; car dans deux ans d'ici le souvenir » de Marie sera bien peu de chose : je ne serai » qu'une pauvre fille victime de l'amour, » qu'elle aura porté jusqu'à la folie... Tu pleu- » res, mon ami?....

— » Tu me désespères, enfant....

— » Oh! que tes larmes me soulagent: elles » sont un baume suave pour mon cœur; elles » me font trouver doux le sacrifice de mes bel- » les années. Tu ne m'oublieras jamais? — Oh! » jamais, répondit Faustus en pleurant..... —

» Jamais tu n'épouseras une autre femme? —
» Cesse, cesse, ma bien-aimée.... Si je te per-
» dais!..... Grand Dieu, prends pitié de mon
» désespoir; père des malheureux, père des
» infortunés, cherche dans ce trésor d'amour
» dont tu animes toute la nature, ch erche un
» soulagement à ma douleur, car elle me la-
» boure la poitrine.... eh bien! je mourrais
» pour défendre ta dépouille, je mêlerais mon
» sang à celui de ma fiancée, ou bien, dans la
» première occasion solennelle, je m'armerais
» de ton souvenir, et j'irais chercher dans les
» bataillons ennemis une mort digne de toi,
» un terme à mes souffrances et un commen-
» cement à mon bonheur....

— » Tu as raison : vois-tu, jamais femme
» ne pourra t'aimer autant que moi : car je
» t'aime, je t'aime, mon Faustus!.... l'amour
» de mon père, celui de ma mère, celui de mon
» vieil oncle, tout cela s'est fondu, s'est abîmé
» dans ton amour. Puis vois-tu, il me faut bien
» cette douce certitude, penchée que je suis
» sur le bord du tombeau. Il est douloureux
» de s'y plonger à mon âge, de dire adieu à son

» vieil oncle dont on empoisonne les derniers » jours, de dire adieu à celui qu'on aime, et » d'échanger tant de jours délicieux que l'on » pouvait se promettre, pour un peu de terre » bien humide et bien froide. Allons, soyons » courageux.... Si Dieu voulait t'appeler à lui, » Marie ne te survivra pas; car sans toi le » monde me semblerait vide, le principe de la » vie, l'espérance me manquerait, et il fau- » drait bien alors que le misérable corps s'a- » cheminât vers le tombeau. Ou bien enfin, s'il » me fallait vivre, car savons-nous quelle pu- » nition Dieu réserve à nos péchés? je suspen- » drais un long rosaire à mon côté, je me » couvrirais des habits de la pénitence; je « cacherais sous un voile noir cette figure que » tu aimais, qui eut le bonheur de te voir et de » te plaire; et je m'ensevelirais dans le cloître, » pour y prier et y gémir jusqu'à mon dernier » jour. Adieu; mourir ensemble est si doux; » mourons, mourons, mon ami... ensemble, » unis dans le tombeau et jamais séparés.....

» Adieu encore une fois; embrasse-moi : » je le sens, c'est la dernière fois sur la terre,

» mais que la sainte volonté de Dieu se fasse! »

Faustus était muet : sa douleur était moins expansive que celle de Marie, mais elle n'était pas moins profonde. Les deux amans se tinrent long-temps embrassés, et confondirent leurs larmes. Ensuite Faustus alluma une bougie et se retira dans la première chambre dont il ferma la porte avec soin. Marie se jeta tout habillée sur son lit, et le gentilhomme couvert de ses armes, s'étendit sur une chaise longue dans l'antichambre, pour prendre un peu de repos.

———

CHAPITRE III.

—

Thomas.

Il est pris, il s'est mis au piege.

Loys.

Sus, sus, dedans, enfoncez l'huys...

Richard.

Il me semble à voir que je suis
A l'assault de quelque rampart.
Enfonçons l'huys de part en part.
Nous sommes sur nos ennemis.
(*La Trésorière*, act. IV, sc. III.)
J. Grevin.

—

Cy gist (mais c'est mal entendu,
Ce mot pour lui est trop honeste):
Ici l'amiral est pendu
Par les pieds, à faute de teste.
(Epitaphe populaire de l'Amiral.)

—

Passio Gasparis Colligny,

SECUNDUM BARTHOLOMOEUM *.

Pendant que la reine mère et le duc d'Anjou consultaient Régnier le mathématicien sur les événemens de la nuit, le roi était rentré dans

* Titre d'un écrit publié à Paris en 1572.

sa chambre, accompagné du comte de Retz, de Tavannes et du duc de Nevers, et s'était mis au lit. Les principaux seigneurs protestans, Téligny, Armand de Clermont, Brousse, le comte de La Rochefoucault avaient assisté ce jour-là à son coucher. Le roi était triste : il ne pouvait supporter le regard de ces hommes endormis au bord de l'abîme qu'il cachait sous leurs pas ; leur confiance fouettait ses remords, et leurs moindres paroles étaient comme des pointes acérées qui lui poignaient le cœur. On le déshabilla : sa chambre était à peine éclairée ; près de lui le sceptre et la couronne reposaient sur un carreau de velours brodé d'or : il s'appuya sur son bras gauche et les seigneurs présens furent admis à lui rendre leurs hommages. Ils vinrent tour à tour la toque à la main, le front incliné, recevoir le gracieux sourire de leur maître ; c'était le dernier acte de miséricorde du chrétien condamné qui embrasse son bourreau ; et à chaque signe de tête qu'ils faisaient, Charles comprimait un soupir qui l'étouffait ; car il pensait que la mort était en embuscade à sa porte, et que ces

hommes si pleins de courage, de jeunesse et d'avenir, elle les saisissait au passage et les traînait à la boucherie.

Enfin il ne resta plus que le comte de La Rochefoucault.... Oh ! pensa Charles, ne pourrai-je pas, moi roi de France, soustraire un ami au carnage ?... Faut-il donc tant de têtes à ma mère, et ne m'en laissera-t-elle pas une seule par charité? — « Foucault, dit-il, tu me » quittes bien vite. — Sire, vous voyez que je » suis resté le dernier de ces seigneurs gentils- » hommes ; il est une heure et je craindrais » d'être à charge à votre majesté. — Tiens, » couche ici, Foucault, je t'en prie.... dans » ma chambre ou avec un de mes écuyers. — » Non, non, sire, répliqua le comte en riant ; » j'ai sommeil et je veux dormir. — Parole de » roi, Foucault, tu dormiras tranquille.—C'est » impossible, sire, je veux coucher seul. — » Allez donc, M. le comte de La Rochefou- » cault, puisque la parole et l'amitié du roi de » France ne peuvent vous retenir. » Le comte sortit. Il avait un rendez-vous d'amour avec la princesse douairière de Condé, madame la

marquise de Rothelin, des bras de laquelle la mort devait venir l'arracher encore palpitant de plaisir.

Quand il se fut éloigné Charles renvoya ses serviteurs, et jetant un coup d'œil triste sur sa couronne, il la souleva d'une main nonchalante : — Ah ! que tu es lourde, dit-il, couronne de ce beau royaume de France!... Ton poids accable ma tête.... Que de noirs chagrins, que de remords se cachent sous les plis de ces rideaux de soie.... Blanches fleurs de lis, vous ornez le blason et la couche des rois, pendant qu'ils nourrissent l'herbe des cimetières des débris de leur justice sanglante, et qu'ils suspendent à leurs portes un glaive menaçant. Charles, tu vas dormir, dormir d'un sommeil paisible, et demain tu seras noyé dans le sang, tu trébucheras entre des cadavres. Ah ! que de tendres liens d'amour, que d'heureuses existences je vais briser!... Dieu, pourquoi communiquer ton pouvoir à l'homme? Oh ! tu conduis toutes les créatures à tes fins par l'influence insensible de ton pouvoir ;

tu punis mais tu ne brises pas le pécheur, Dieu fort, Dieu éternel; mais l'homme faible, l'homme qui passe, il aime les ruines, le sang; il aime tuer pour survivre à sa victime, et se parer d'un lambeau d'immortalité. . . . . .

. . . .

Et tout à coup au milieu du sommeil de Charles, une femme parut et lui touchant le bras : — « Charles, c'est assez dormir ; levez-» vous, la cloche du palais va sonner... »

Lève-toi donc, pauvre jeune roi si gai, si ami du plaisir, dont le peuple de Paris aimait tant la vive et spirituelle figure, dans l'âme duquel il y avait tant de fougue, d'ardeur et de charmante étourderie. Pourquoi Dieu te donna-t-il Catherine pour mère? Pourquoi a-t-il jeté au milieu de ce seizième siècle, ami des drames sanglans et des discordes palpitantes, ton enfance insoucieuse sur un trône, et ton inexpérience à de perfides conseillers? Adieu, adieu, doux plaisirs de l'amour, bruyantes matinées du jeu de paume, chasses aux fanfares assourdissantes, danses, carrousels auxquels

tu montrais tant d'ardeur et de dextérité. Le remords, l'insomnie traceront autour de ton œil un cercle de mâchure flétrissante; ils vont couvrir ta pâle figure d'un voile de mort : amour, danses, chasses, tu n'auras plus de goût pour aucune de ces choses, pas même pour la vengeance, le bonheur des dieux d'ici-bas. A vingt-quatre ans, tu désireras par satiété la mort que tant de malheureux de ton âge invoquent par besoin; jeune homme, tu n'auras pas vécu ta vie, tu l'auras dévorée.....

Charles se laissa habiller en fixant sur sa mère des yeux ternes et stupéfaits. Puis comme si une pensée terrible eût fait tout à coup irruption dans son âme, il porta la main à son front : — « Ai-je dormi long-temps? dit-il.
» Oh! oui.... Coligny, Foucault, Téligny, Pardaillan, vous êtes morts, et c'est moi qui vous ai tués. Ma mère, il y a du sang ici..... a-t-on poignardé quelqu'un dans ma chambre?... Mon Dieu, ayez pitié de moi! » Et il se jeta sur son prie-Dieu devant un christ d'ivoire, et resta agenouillé quelques instans,

dans ce morne et sombre silence qui lui devint habituel, après l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy.

« Allez, M. de Losses, s'écria-t-il ensuite, » vite à Nançay et dites-lui qu'il répond sur » sa tête de tous les gentilshommes du Louvre qui ne sont pas encore égorgés. — Arrêtez! répliqua la reine. Mon fils, vous perdez » la France et vous vous perdez vous-même... » *O pietà crudele*!... Les Huguenots sont aux » portes du Louvre; ils pressent vos soldats » de toutes parts, et commencent à exécuter » leur affreux complot d'exterminer vous et » votre famille, de renverser le trône et la religion: et vous allez enchaîner le bras de vos » serviteurs !... Descendez plutôt à la cour du » Louvre, et que votre présenee encourage les » Suisses à vaincre ou à mourir pour vous. » En ce moment entrèrent le duc de Guise, le duc d'Anjou, le duc de Nevers, Tavannes, Biragues et le comte de Retz. — « Hâtons-nous, » dit le maréchal, et commençons immédiatement. Les Huguenots ont l'alarme; ils se » battent avec les gardes françaises qui cer-

» nent le quartier Saint-Germain et menacent » le Louvre; si nous tardons, nous aurons une » bataille et nous voulons les exterminer. » Le roi était immobile : il regardait ses conseillers avec stupeur, et semblait accepter leurs paroles comme le dernier mot de la fatalité.

Une triple haie de Suisses se forma de la porte intérieure du Louvre à l'étroite bastille qui défendait le pont. Le roi la traversa avec sa mère et ses conseillers; le duc d'Aumale et le bâtard d'Angoulême se joignirent à eux. Les voici dans l'enceinte ténébreuse de la tour. Par l'ouverture des meurtrières, la lampe du guet fait glisser à peine sa tremblante lumière, jette un voile grisâtre sur les noires tentures de la nuit, et fait ressortir de ce cadre aux lignes incertaines, les figures qui passent et repassent tour à tour devant sa gerbe de blanchissantes lueurs. — « Mon » Dieu, disait Charles, la tête à une de ces ou- » vertures, quelle masse de Protestans le long » de l'hôtel Bourbon! regardez, ma mère; ils » vont forcer la ligne des arquebusiers. — » Sont-ils armés, sire? — Oui, madame; je vois

» à la lampe du guet leurs cuirasses, leurs
» manches de mailles, les canons de leurs ar-
» quebuses et les lames de leurs épées. C'est,
» mort-Dieu ! bien hardi à ces Huguenots de
» venir ainsi armés là, jusque sous mes
» yeux, connaissant la sévérité de mes ordon-
» nances. Madame, si je les faisais charger ?
» — Gardez-vous en, mon fils : justice leur
» sera faite par nos bons amis les Suisses; mais
» je ne veux pas qu'il en reste un seul pour
» porter l'alarme à leurs compagnons. Mes or-
» dres sont donnés. M. de Guise, avez-vous de
» bonnes nouvelles de l'Hôtel-de-Ville ?

— « Tout va bien, madame : le mot d'ordre
» est donné pour le point du jour, au son de
» la cloche du palais; chacun est à son poste,
» et si nous voulons avancer l'heure, il ne dé-
» pendra que de nous. — Mais, ventre-Dieu !
» cousin de Guise, au contraire, il faut donner
» contre-ordre. Nous allons engager un combat
» à outrance, où il y va de la royauté et du
» salut de la France. Les Protestans ont eu
» l'éveil : les voici qui accourent de toutes
» parts; entendez le bruit de leurs épées, le

» cliquetis de leurs armes : les arbalétriers cèdent» ils lâchent pied, les Protestans les massa-
» crent; ils fuient vers le pont... Retz, cours,
» cours; qu'on leur ordonne de mettre bas les
» armes à l'instant au nom du roi; ma mère,
» qu'on nous sauve de ces furieux...

— « Patience mon fils, repartit Catherine avec
» sang-froid... laissez messeigneurs les Hu-
» guenots se mêler aux Suisses : on nous en
» rendra bon compte. Ecoutez.. » Les Protestans se pressaient à la porte comme les abeilles à l'entrée d'une ruche ; ils étaient si proche du roi qu'il distinguait parfaitement leurs gestes, leurs armures et leurs moindres paroles. — « Nous ne voulons pas
» insulter monseigneur le roi, disaient-ils; seu-
» lement nous voulons voir par nous-mêmes le
» carrousel qui se prépare, et parler à notre
» sire de Navarre et au prince de Condé. » Et ils se ruaient à la porte avec fureur, se roulaient comme un orage le long de la muraille intrépide de Suisses qui leur lâchaient le terrain peu à peu. Ils entrèrent enfin : Charles quitta sa place pour aller se mettre à la fenêtre qui

donnait sur la cour. Tout le monde était dans une attente saisissante de ce qui allait arriver. On apercevait les longues piques des Suisses, serrées, étincelantes, qui barraient le passage aux malheureux gentilshommes : une couronne de soldats étreignait de toutes parts leur troupe faible et désespérée. Alors il y eut une grande confusion ; des corps qui se heurtèrent, des étouffemens de rage, des hurlemens... çà et là quelques voix répétaient ces paroles terribles : — « Tout à l'heure à vous, Huguenots maudits. » Pas de cris tumultueux, pas d'arquebusades : des plaies sourdes, profondes ; des coups qui font mal à entendre, car c'est l'acier qui transperce de molles chairs, et s'enivre de sang aux sources de la vie : des râlemens, des cadavres tombant sur le pavé, quelques rires atroces et tout fut fini...

« Bon! dit Charles, en se frottant les mains ; » car dans les dangers il ne voyait que le » salut de sa personne, gâté qu'il était par la » servilité de ses courtisans : messeigneurs les » Réformés ont été bien dépêchés. Ma mère, » que nos amis les Suisses soient récompensés

» pour leurs loyaux services. — Allons! M. de
» Guise, interrompit la reine, il ne faut pas
» attendre la pointe du jour: commençons de
» suite; prenez vos hommes, faites sonner à
» St.-Germain, et rendez-vous chez l'amiral.
» Venez, mon fils: par votre prudence et votre
» résolution les choses sont en bon état; allez
» vous reposer: notre cher ami et sujet de
» Guise fera le reste, avec vos autres zélés ser-
» viteurs. » Le roi rentra dans ses appartemens..
le duc Henri prit son oncle, le bâtard d'An-
goulême, Béhem, allemand, destiné à une fille
naturelle du cardinal de Lorraine, le capitaine
Attin, le seigneur de Sarlaboux et Achille Pe-
trucci, homme attaché à la fortune de Cathe-
rine; et tous ensemble s'acheminèrent vers la
rue de Béthisy, en traversant le cloître St.-
Germain-l'Auxerrois.

Clocher si léger, si aérien, dis-moi pourquoi
ta cloche tinte dès le matin derrière ton voile
de dentelle? Est-ce pour dire aux fidèles, aux
manans comme aux nobles seigneurs de la
catholique ville de Paris: l'aurore est aux
portes de l'Orient; le soleil va se lever frais,

brillant, humide de son lit de nuages; toute la nature glorifie le Seigneur dans ses œuvres : mêlez votre voix à la sienne; dites son amour, sa miséricorde et la gloire de cette vierge sainte, dans le sein de laquelle il voulut s'incarner. — Non; ce n'est pas une pensée toute suave de religion et de poésie que tu rappelles à mon âme : tu lui dis que Catherine règne sur la France; qu'elles vont être réalisées sur ce beau et noble royaume les sinistres prédictions des astrologues de Florence; et que la France, cette mère de douleur, va pleurer pendant cette nuit avec des larmes de sang, la mort de ses enfans. Cloche mystérieuse, cloche de l'angelus sacré, devait-on souiller ta voix charmante en la rendant le signal de tant de massacres affreux !....

Un varlet de Guise sonna donc le glas à St.-Germain : et le son lugubre de cette cloche alla chercher les Parisiens dans les bras du sommeil, pour les glacer d'épouvante; et le meurtre armé d'un glaive, demi-nu, les manches retroussées commença à parcourir les rues. Le duc Henri arriva bientôt à la porte

où était Cosseins et ses gendarmes. — « Ami, » dit-il, vos hommes sont-ils prêts? Oui, mon- » seigneur.. — Mettez-en vingt-cinq à la porte » et qu'on fasse feu sur le premier malheureux » qui s'approchera. Y a-t-il des hommes là de- » dans en état de se défendre? — Oui, mon- » seigneur : des Suisses de Navarre et quelques » gentilshommes. — Tuez tout... frappez.... » Le vieux portier de l'amiral se leva une se- conde fois, bien en colère pour le coup :

« Au diable le réveille-matin !.. s'écria-t-il. » —Ouvrez, ouvrez, de par le diable, interrom- » pit-on; ouvrez, au nom du roi. » Le portier comprit qu'il avait affaire à une troupe nom breuse et décidée; il ouvrit... Les gardes se précipitèrent, une hallebarde se plongea toute entière dans la poitrine du bonhomme, et son meurtrier plaçant son pied près de la blessure, retira son arme et abandonna sa victime pal- pitante au milieu de la cour.

Cependant la porte de la grand'vis avait été fermée avec soin, et Labonne en avait les clefs dans sa chambre. Cosseins heurta violemment : des pas se firent entendre dans l'escalier, une

lumière courut de fenêtre en fenêtre du haut en bas de la tour hexagone, et bientôt derrière les planches de chêne sculpté, sous l'ogive de la porte, la voix de Labonne demanda ce que l'on voulait à M. l'amiral. — « Lui parler au » nom du roi, répliqua Cosseins. — Monsei- » gneur l'amiral est trop souffrant pour recevoir » personne...— Ouvre, t... de D...! interrompit » le capitaine des gardes françaises, ou je » fais enfoncer la porte. » Labonne vit combien il serait inutile de résister ; il ouvrit et fut la seconde victime que l'on étendit sur le carreau.

Au bruit de ces soldats qu'allèche le premier sang du carnage, Cornaton a quitté la chambre de Coligny : il traverse les trois pièces qui composent son appartement, il court à l'escalier, se penche.. des voix rauques prononcent des paroles affreuses, des pas d'hommes armés retentissent sur les marches : Cosseins est avec eux, Labonne gémit et se débat contre la mort... Il rentre éperdu dans la première chambre , entasse derrière la porte tous les meubles qu'il peut trouver : derrière eux il range les six

Suisses de Navarre et quelques gentilshommes accourus au premier bruit de l'attaque par des escaliers dérobés, et retourne haletant vers l'amiral.

Le vieillard souffrait de ses blessures : une lampe brûlait auprès de son lit et sa lumière frappait le pâle visage d'un homme à la longue chevelure blanche comme de la neige, lisant d'une voix sonore et grave le livre de Job au vieux seigneur souffrant. Au pied du lit, Ambroise Paré épuisé de veilles sommeillait à demi penché sur les couvertures. Etonné du tumulte qui lui arrive de toutes parts, de ce brouhaha sourd et terrible qui roule dans l'escalier, des coups redoublés qu'il entend frapper à la porte, Coligny interroge du regard la figure de Cornaton désespéré. — « Monsei-
» gneur, dit celui-ci, Dieu vous appelle à lui:
» on va forcer la porte, il n'y a plus moyen
» de résister.

— « Je suis prêt, réplique l'amiral : » il rejette ses couvertures : noble et vaillant guerrier, il est allé chercher mille fois la mort au milieu des batailles, il ne veut pas la recevoir

dans son lit. Il place dans des pantoufles ses pieds desséchés et amaigris, revêt sa robe de chambre, et s'assied dans son fauteuil pour la regarder en face. Il se tourne vers ses serviteurs consternés : — « Fuyez, mes amis, dit-» il ; fuyez, s'il est possible, car vous ne » sauriez garantir ma vie. » Tous, excepté Ambroise Paré premier chirurgien de la maison du roi, gagnent le haut de la maison par un escalier secret, et trouvant une ouverture sur le toit, cherchent à se sauver par les maisons voisines. Au dehors, on entend les cris des arquebusiers de Cosseins, quelques coups d'arquebuses et des cadavres qui s'écrasent sur le pavé, au milieu des rires, des blasphêmes et des trépignemens de joie...

Cosseins force la porte et renverse la barricade ; les Suisses le reconnaissent et posent les armes : un seul résiste, il est poignardé. Mais un triomphe moins facile se prépare dans la pièce voisine. Les gentilshommes trahis s'y sont retirés... De toutes manières il faut mourir : des masses d'armes sont dans leurs mains, le désespoir dans leur cœur, et

l'obscurité rend plus redoutables les coups qu'ils vont porter. Aussi à l'entrée des gardes françaises et des suisses d'Anjou, que Cosseins a reçus de la reine mère pour renforcer sa troupe, un combat terrible s'engage. A chaque coup de masse un homme tombe sur le plancher. Les os se brisent sous l'instrument de mort, les cuirasses s'entr'ouvrent et laissent voir d'affreuses blessures. On dirait que les pieds de ces hommes mordent les planches sur lesquelles ils se crispent, tant leurs poses sont athlétiques, tant leurs efforts sont magnanimes et surhumains. Ils tombent enfin écrasés par le nombre, et leurs cadavres sont entassés devant cette porte qu'ils ont si généreusement défendue.

Pendant ce temps Coligny priait sans doute dans son cœur; ses yeux étaient levés au ciel, sa figure pleine de calme, d'espérance et de résignation. On repousse du pied les cadavres de ses défenseurs, on ouvre la porte, et les meurtriers se consultent, hésitant devant cette pâle figure de vieillard : et lui priait, priait toujours le Dieu que mille peuples implorent

dans des langages différens, et qui les écoute comme un père sourit à ses enfans, quand ils viennent le soir, agitant leurs blondes chevelures autour du foyer paternel, lui souhaiter une heureuse nuit. Enfin Behem entre d'un pas mal assuré. — « Es-tu l'amiral ? dit-il. —Oui, » répond le vieillard. » Un moment de silence se fit. — « Jeune homme, reprend-il » avec gravité, tu devrais respecter ma vieil- » lesse... frappe ! ... Quelque chose que tu fas- » ses tu n'abrègeras pas de beaucoup ma vie. » Et Behem lui enfonça son épée dans la poitrine, et il la retira toute fumante et l'y replongea une seconde fois. Alors Cosseins accourt; Sarlaboux, Petrucci, Attin le suivent ; ils mutilent horriblement le vieillard respirant encore, jusqu'à ce qu'il tombe la face contre terre devant son lit.

Triomphe, audacieux duc de Guise!.. Toi qui couvres du manteau de la religion l'exécution de tes vengeances, tu tomberas aussi, comme l'amiral, sous le glaive des assassins. Tu seras comme lui au pied d'un lit, immobile, noyé dans ton sang ; et sur ta figure redoutable tes

ennemis ne verront plus que la mort et la décomposition du tombeau. — « Soldats, emmenez cet homme aux Tuileries, dit Cosseins » en montrant Ambroise : c'est le chirurgien du roi, vous en répondez sur votre tête. » Tout ce qui est ici vous appartient, le roi » vous le donne; pillez et sortons de cette » chambre : on y glisse dans le sang.—Behem, » criait une voix dans la cour, l'affaire » est-elle faite? » Behem se mit à la fenêtre : — » Oui, monseigneur. — Le chevalier d'Angoulême ne le veut pas croire. — Si monseigneur veut monter, il pourra s'en assurer. — Jette-le par la fenêtre, ce sera plutôt fait. » Le corps fut précipité dans la cour; les cervelles se répandirent, il rebondit sur lui-même, et les jambes oscillèrent un instant. La troupe assassine tressaillit involontairement. Le bâtard d'Angoulême approcha donc une torche de la figure de l'amiral : elle était méconnaissable. Se baissant alors, il l'essuya soigneusement de son mouchoir; puis repoussant la tête de son pied : — « C'est bien lui, » dit-il ; Dieu soit loué. » Et la troupe revint au

Louvre raconter au roi cette horrible exécution.

Les deux amans avaient dormi une heure, lorsque Faustus le premier se réveilla en sursaut, sauta à bas de sa chaise de repos, et courant à sa fiancée : — « Marie, n'avez-vous » rien entendu? » Celle-ci ne répondit pas ; seulement le gentilhomme entendait sa respiration sortir de sa bouche précipitée, haletante. Il voyait les efforts qu'elle faisait pour parler : un cauchemar affreux pesait sur sa poitrine... Il la souleva doucement, et la tira de ce sommeil plus fatigant que l'insomnie. — « Vous l'avez donc tué, le monstre, » Faustus ?... Ah? vous m'avez sauvé la vie... » Comme il pesait sur ma poitrine!.. Mon Dieu! » quel rêve!... que d'horreurs!...—Remettez-» vous, Marie ; ne vous êtes-vous pas réveil-» lée? n'avez-vous rien entendu? Il me sem-» ble avoir ouï le son d'une cloche, des » hommes monter et descendre, des voix, » des coups d'arquebuse, des coups d'épée » frappés sur des cuirasses... Il s'est passé » quelque chose durant notre sommeil... Tout

» est paisible cependant; le jour viendra bientôt, il faut attendre.

— « Levons-nous, Faustus, je ne veux plus » dormir... je rêverais encore. Imaginez-vous » que nous étions ensemble chez M. l'amiral : » il était dans son fauteuil; vous étiez à sa » droite et moi à sa gauche; sa main malade était dans un mouchoir suspendu à » son cou, et son bras blessé était placé sur » ma main. Tout à coup des hommes entrent, » la croix blanche sur le chaperon et la mouchoir au bras, comme j'en ai vus en traversant le Louvre. Leurs épées sont fumantes » de sang, leurs bras en dégouttent, le sourire est sur leurs lèvres... A travers la porte » entre-bâillée j'aperçois des chevaliers, la poitrine ouverte de coups de hallebardes » épouvantables. Je me détourne et au même » moment un cri rauque se fait entendre, et » un bruit comme d'une épée qui entre dans » le corps d'un homme. On arrache l'amiral » de sa chaise, on le porte tout sanglant à la » fenêtre et bientôt un cadavre tombe lourde-

» ment dans la cour..... Oh ! Faustus, quel
» rêve !... On vous saisit, on vous entraîne ;
» puis des hommes hideux me terrassent, me
» foulent aux pieds ; un d'entre eux, un mons-
» tre dont je connais la figure, et que je dois
» avoir vu quelque part, se couche sur moi ;
» il colle sa poitrine contre la mienne, sa bou-
» che avinée contre la mienne... et dans ce
» moment vous êtes venu me réveiller......

— » Puisse tout cela n'être qu'un rêve ! »
Il fit quelques pas vers la porte... — « Non,
» dit-il en revenant inquiet, désespéré, je ne
» veux pas vous laisser seule une minute : vous
» êtes mon seul bien, le seul être que j'aime
» sur la terre. Que tout périsse autour de moi
» pourvu que tu me restes, ô la joie de mon
» âme ! S'il faut mourir, attendons ici la mort
» ensemble ; je ne veux donner ma vie que
» pour défendre la tienne...—Non, descendez,
» mon ami, l'inquiétude où nous sommes est
» cent fois pire que la mort. Si malheur était
» arrivé à M. l'amiral, il ne faudrait point at-
» tendre la populace. Vous mettriez une croix
» rouge à votre chapeau, un mouchoir à vo-

» tre bras et nous gagnerions les Tuileries.

— « Oh! ma bonne Marie, que n'es-tu main-
» tenant auprès de ton oncle, en sûreté, tran-
quille!..... Un gentilhomme doit toujours
» être prêt à mourir; mais toi, pauvre enfant,
» si faible, si jeune, si belle.... — J'ai voulu
» mourir avec toi, Faustus, et Dieu m'est té-
» moin que je ne m'en repens pas. Descends;
» mais hâte-toi, car j'ai une peur horrible. —
» Mon Dieu prends pitié de nous, s'écria le
» jeune homme fou de douleur!... » Il tira sa dague du fourreau d'argent auquel elle était suspendue; il en fit briller la lame mince, acérée, pliante à la lumière, examina soigneusement la garde, afin que la main délicate à laquelle il allait la confier ne pût en être blessée, en baisa religieusement la pointe, et la lui remit. Il prit aussi un de ses pistolets, en banda le rouet, en changea la pierre : — « Te-
» nez, lui dit-il, si vous courez quelque dan-
» ger, appuyez le canon sur la poitrine de
» votre agresseur et tirez sans crainte, il est
» mort..... Puis dans le cas où il serait cui-
» rassé, armez-vous de la dague, introduisez-

» la ici, entre la cuirasse et le gorgerin, ap-
» puyez..... fort.... tournez comme ceci pour
» élargir la plaie et retirez-la. En aurez-vous
» le courage? » Marie sourit d'un air mélan-
colique. — « Descendez, répondit-elle, et re-
» montez de suite. » Faustus prit son casque
et son épée; il ouvrit la porte, la referma soi-
gneusement, et descendit dans la cour où il
voyait à peine assez clair pour se conduire,
tant la nuit était encore sombre et les ténè-
bres épaisses.

Il marche, il marche long-temps le long des murs, cherchant la porte du grand escalier. Enfin son pied heurte quelque chose; il se baisse et sa main entre dans une blessure profonde, chaude, humide... Il frissonne d'horreur.... C'était peut-être le cadavre de l'amiral... Il cherche à la tête les rares cheveux du vieillard : la tête est fracassée et les cervelles tremblottent sous sa main. Alors il prend la main droite du cadavre... Ciel!.. c'était bien lui!... car le premier doigt manquait et l'appareil d'Ambroise y était encore placé. — « Il » faut que Guise ait passé par-là, dit Faus-

» tus en frémissant. Allons, cette nuit est la » dernière de la réforme : courons sauver le » seul bien qui me reste, ou mourir en le » défendant.... » Et il s'acheminait vers sa chambre. Sa cuirasse heurte une cuirasse; il tressaille.... Un homme bardé de fer recule de quelques pas, et dans l'ombre son épée trace mille cercles flamboyans. Il avait l'avantage du terrain, barrait le passage à son adversaire et voyait bien plus clair que lui, car depuis long-temps sans doute il attendait dans les ténèbres. Alors s'engagea un combat à mort, où la haine, la fureur d'un côté; l'amour et le désespoir de l'autre, faisaient bondir les épées sur les cuirasses, les faisaient tomber sur l'acier avec des gerbes de flammes, ou sur les bras des combattans avec des flots de sang... Ciel! au fond de l'escalier un coup de pistolet se fait entendre, et des cris de désespoir et des pas précipités, et Marie emportée par un homme traverse la cour, se tordant les mains, appelant Faustus à son secours, Faustus qui rugit comme un lion et se lève sur son adversaire de toute la grandeur de sa

rage et de sa fureur. Il laisse là le champ de bataille, il fuit son antagoniste à demi vaincu au hasard d'être frappé par derrière, et poursuit sa fiancée dans le dédale tortueux des rues.... O prodige! son ennemi le seconde; il est à ses côtés, alerte, frémissant comme lui. Il dirige sa course avec une précision admirable : dix fois le ravisseur a cherché à les égarer dans les étroites rues du quartier du Louvre, dix fois l'inconnu a découvert sa marche; ils sont sur ses traces, ils le poursuivent, ils vont l'atteindre : la jeune fille lutte et leur tend les bras, quand au détour de la rue des Prouvaires une bande de bouchers se présentent, ivres de sang, acharnés au carnage. Le brigand qui enlève une femme a traversé leur troupe, car il porte le signe de ralliement et à son bras et à son chapeau; mais ils barrent le passage aux deux hommes qui le poursuivent, et la cloche du palais sonne, sonne son carillon infernal : elle lance au loin dans les airs les volées de son airain funèbre; des cris lui répondent de toutes parts : — « Mort » aux Huguenots, tue, tue, le roi le veut!.. »

et la troupe furieuse environne les deux cavaliers. L'inconnu semble avoir une force de géant. A ses coups Faustus a reconnu Dominique.... Son épée résonne sur cent cuirasses à la fois, il renverse tout devant lui, il se fraye un passage et continue à poursuivre vivement le ravisseur. Faustus est moins heureux : ses blessures ont épuisé ses forces ; on l'a reconnu pour gentilhomme, et tous les efforts se portent sur lui. Il recule, il veut sauver sa vie pour retrouver Marie aussitôt que le jour paraîtra ; il gagne des rues étroites, empêche les assaillans de passer devant lui pour lui couper le passage, et parvient ainsi, épuisé de fatigue, haletant jusqu'aux portes du Louvre. Là il fait un effort magnanime : les deux suisses qui lui ferment l'entrée mordent la poussière ; il traverse la cour au milieu des arquebusades qui résonnent à ses oreilles de toutes parts, et monte avec la légèreté d'un cerf l'escalier rougi de son sang, toujours poursuivi par ses assassins acharnés.

CHAPITRE IV.

De tali guerra non escapare putabam,
Et mihi de morte granda paura fuit.
Pon, pon bombardæ de totâ parte petabant,
In terram multos homines tombare videbam
Testas et brassos atque volare pedes.
Non espargnabant ullos de morte ferire;
Quem non blessabant, ille beatus erat.

(De Guerrâ napolitanâ; Meygrâ entreprisâ catholiqui imperatoris, quandò en 1536, venit per Provensam benè carossatus in postam.)

ANTOINE D'ARENA.

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Sæcula, nos certè taceamus; et obruta multâ
Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentis.

(Vers du liv. V des Silves du poète Stace, appliqués à la Saint-Barthélemy, dans l'ébauche de l'Histoire de France;

par C. DE THOU.)

Panorama. Massacre.

A la rencontre du Pont-au-Change et de la rue Saint-Barthélemy, s'élevait et s'élève encore, quoique les rues environnantes aient

changé de nom, une tour carrée dont les fenêtres, les ornemens et la forme portent le cachet du seizième siècle. Dans sa lanterne recouverte d'élégantes toitures, il existait au temps dont nous parlons une horloge curieuse : c'était la seule que l'on eût encore vue de cette dimension dans la ville de Paris, lorsque Henri de Vic allemand, la construisit en 1370, à la demande de Charles V. Au-dessus de cette horloge était un beffroi qui, sous les coups réguliers d'un énorme marteau, annonçait la fuite des heures aux habitans de la Cité. Cette cloche sonnait le glas funèbre à la mort des rois ou de leur postérité ; elle faisait entendre son joyeux carillon à la naissance de leurs enfans, et le 24 août, à trois heures du matin, elle sonna les matines sanglantes de la Saint-Barthélemy.

Du haut de cette tour sombre, dardant son aiguille au milieu des ténèbres, et dont le côté oriental se colore légèrement des premiers feux de l'aurore, l'œil peut embrasser un effrayant panorama. L'horizon de Paris s'illumine de clartés soudaines; dans les vagues

de ses rues, des milliers de points brillans scintillent au milieu d'un nuage de chaudes vapeurs, comme des insectes lumineux dans une mer phosphorescente; à l'orient, les tours noires de Notre-Dame, plus loin les murailles massives de la Bastille et les tourelles de l'enceinte, se découpent sur la blanche voile que l'aurore tend à l'horizon. Au nord, vous avez le Temple, la porte Saint-Denis, la porte Saint-Martin; au couchant Saint-Eustache, la porte Saint-Honoré, le Louvre, l'hôtel de Nesle, que les premiers reflets du jour dorent de leur teinte jaune pâle, dont les vitraux renvoient la lumière comme une source de flammes jaillissantes. Sous leurs massifs d'arbres aux coupes capricieuses, aux contours légèrement colorés l'île Louviers et l'île Notre-Dame sommeillent au milieu de la rivière, et l'onde agite autour d'elles sa nappe blanchissante, onduleuse, dont chaque replis déroule les trésors d'un feu caché. Dans ces milliers de tours dont les quartiers se hérissent autour de vous, pendant que l'airain gronde sur votre tête dans la tour

du palais, les cloches mugissent et leurs voix sonores se répondent, se poursuivent, s'atteignent et se séparent encore. A ces volées étourdissantes le brouhaha de la foule se mêle plus accentué, plus tumultueux : le brouhaha qui s'enfle, s'enfle, s'élève, éclate en cris perçans, va, revient, se divise, s'éloigne et meurt le long des rues ; et ce sourd ronflement capricieux, monotone, les arquebusades le coupent de leurs éclats foudroyans, et déchirent de leurs feux le léger rideau de la nuit.

Est-ce là le réveil d'une grande cité surprise après un long siége entre les bras du sommeil, qui se débat sous le fer de ses ennemis ? ou bien le fils du grand duc François a-t-il gagné sur les Huguenots une seconde bataille de Dreux, et converti subitement en allégresse, la consternation de la ville et de la cour ? Non.... c'est la mort que l'on promène en triomphe, qui court de maison en maison, ivre de carnage ; qui brise les portes, se précipite sur les lits de ses victimes, et les étouffe de son étreinte horrible ; c'est la mort en l'honneur de laquelle on illumine toutes les fe-

nêtres, on agite toutes les cloches, on tire des arquebusades, on fait les glaives s'abreuver de sang.....

Le long des rues Saint-Denis, Montmartre, Saint-Antoine, et des autres dont votre œil peut saisir la direction, des troupes d'hommes s'agitent, des femmes échevelées sortent presque nues de leurs maisons, des cadavres sont lancés des fenêtres, des cris de fureur, de désespoir, de merci, viennent mourir à votre oreille, portés par le vent léger du matin. Du côté de l'Université, un incendie roule au milieu du ciel ses flots de fumée noire, épaisse, vomissant ses feux par intervalle, livrant à la brise ses flammes déchirées ; il couvre l'horison d'un voile de sang, et au milieu du craquement des poutres et du bruit de ses feux roulant comme la foudre, les voix des victimes vous arrivent recommandant leur âme à Dieu. Au-dessous de vous, à la porte du Châtelet, une foule de huit cents personnes se pressent, hommes, femmes, enfans, demandent asîle dans leur désespoir à cette justice de sang que tout le monde redoute; et der-

rière vous, sur le pont Saint-Michel, les sbires de Catherine accourent l'épée à la main, se jettent comme des loups affamés sur cette masse vivante, et taillent, percent jusqu'à ce que l'acier s'émousse et que leurs bras se fatiguent; et des bourreaux tout frais arrivent par la rue Saint-Denis : Tavannes et le duc de Nevers les excitent ; ils tirent de la prison ceux qui en ont forcé les portes comme le boucher tire ses moutons de la bergerie pour les mettre sous le couteau. Le sang ruisselle, l'onde se couvre d'écume sanglante et roule ces cadavres en frémissant.

Cependant un rayon du soleil est parti de l'orient, vif, diapré; il se brise de mille façons diverses sur les toitures d'ardoises, se glisse dans les détours des rues, découpe les fils légers de dentelle des flèches aériennes, anime les grimaçantes sculptures de Notre-Dame et de Saint-Jacques de la Boucherie. L'astre se montre en son lit resplendissant de lumière, radieux, gigantesque, et la nature chante en sa présence son hymne de ravissante harmonie; et lui, monte sur l'horizon :

ou dirait qu'il s'achemine vers les demeures éternelles, pour y porter au créateur les prières de ses enfans, à ce moment si frais, si délicieux du matin. Mortels, pardonnez à vos ennemis; laissez-les vivre, car Dieu fait lever son soleil et pour eux et pour vous!............

Tout est tranquille encore au faubourg Saint-Germain. Marcel a négligé de fournir à Maugiron les mille hommes de milice parisienne dont il devait renforcer sa troupe. Jean de Fontenai, Godefroi de Caumont, Ferrières de Maligny, vidame de Chartres, et le fameux comte de Montgommery, dorment sur la foi des promesses royales, pendant que l'on dépêche leurs amis de l'autre côté de la Seine. Guise, le duc d'Aumale et le bâtard d'Angoulême sont venus bien montés à la porte de Bussi pour courir sus aux fuyards ; mais ils ont pris une clef pour l'autre, et pendant que l'on court chez M. de Nantouillet au quai des Augustins, l'alarme se répand parmi les habitans du faubourg; ils se lèvent, courent aux bateaux que Catherine a fait ramener la veille sur la rive méridionale du fleuve, et veulent ga-

gner le Louvre pour se joindre à leurs amis et se mettre sous la protection du roi. Mais un détachement de suisses les reçoit à coups d'arquebuses, et le roy Charles neufviesme qui a prins goust au divertissement, d'une fenestre des appartemens de la royne mère essaie sur ses subjects amés et féaulx la portée d'un magnifique pétrinal de Milan. Alors ils virent de bord, courent à leurs maisons, enjambent leurs montures et se sauvent à toute bride, poursuivis en vain par le duc Henri jusqu'à Montfort-l'Amauri.

Mais quelle est donc cette foule noire, dévergondée, insolente, qui roule du haut de la montagne Sainte-Geneviève ses flots tumultueux ? Quels sont ces hommes acharnés sur un cadavre, qu'ils fouettent de verges avec des plaisanteries atroces, dont ils se disputent les entrailles fumantes, que suivent des chiens à la gueule ensanglantée. Qu'il y a d'âme et de puissance dans cette figure décolorée, souillée de sang, dont les cheveux éclaircis par de longues veilles et des travaux pénibles balaient la boue des rues. Un souffle de vie soulève encore

la poitrine du pauvre mourant, et les écoliers du collége de Presles s'agitent autour de lui, et viennent tour à tour considérer ses restes sanglans. Ils attirent tout le monde aux fenêtres par leurs cris sauvages, et se disputent le plaisir de tirer les cordes auxquelles ses pieds sont attachés. Vous voyez là les restes du célèbre Ramus, l'honneur de la réforme et la gloire de l'université; un de ces hommes qui commencèrent à dépouiller les sciences de ce vernis de superstition barbare, qui faisait des mathématiciens du moyen-âge, des astrologues ou des magiciens.

Ramus n'était pas aimé au collége de Presles, car il combattait publiquement Aristote, et faisait profession publique de protestantisme. Aussi sa vie ne fut-elle que vicissitudes, catastrophes et prodigieux retours de fortune, jusqu'à la journée fatale où il succomba sous les coups du fanatisme et d'une vieille rancune de savant. Il avait obtenu en 1566 du cardinal de Châtillon, conservateur de l'université, une ordonnance par laquelle tous les candidats à une chaire du collége royal de Presles de-

vraient subir un examen. Jacques Charpentier entouré de protections puissantes, se fit exempter de cette épreuve que sa mince capacité n'aurait peut-être pas soutenue. Depuis ce jour, Ramus ne cessa de le poursuivre; une inimitié les divisa, qui devait finir par un drame terrible. Au premier bruit du massacre, Ramus prévoyant le sort qui lui était destiné, ne pouvant sortir de la maison sans exposer sa vie dans les corridors ou dans les cours du collége, descendit dès le matin dans une cave et se blottit derrière de vieux tonneaux. On instruisit Charpentier de sa retraite: Ramus en fut arraché, traîné à la salle des examens, poignardé, et livré respirant encore à la fureur des écoliers........

Il était jour à peine lorsqu'un homme s'élança de sa couche, s'habilla promptement, suspendit à son côté une longue rapière, prit ses ciseaux et son marteau, et se dirigea suivi de son fils vers la fontaine des Innocens, à l'angle de la rue St.-Denis et de la rue aux Fers. En dehors de toute intrigue politique et de toutes les passions qui s'agitent autour de lui,

cet homme n'a qu'une pensée au monde, celle de son art; car il est artiste: une étincelle de feu divin a illuminé son âme, et sa main a réhaussé les temples de l'Éternel et les palais des rois. De vertes couronnes ceignent sa tête; une gloire immense l'environne. Un des premiers, il a transplanté sur le sol de la France les conceptions gracieuses de la Grèce et de Rome; nul ne l'égale dans son imitation charmante de l'antique: cet homme est Jean Goujon. Son nom est écrit en riches et précieux caractères, en feuilles d'achante et en volutes élégamment contournées à la façade du Louvre et des Tuileries, dans la salle des Cariatides; et vous le liriez encore sur le jubé de St.-Germain-l'Auxerrois, si le vandalisme des marguilliers ne l'avait abattu pour démasquer le chœur, lorsque la vieille église fut privée de ses chanoines, et devint la paroisse des rois...

Jean Goujon se hâtait d'arriver à la fontaine. Cette nuit, une longue insomnie l'empêchait de fermer les paupières: il pensait à son art; il caressait doucement une de ces suaves nymphes, qui penchent maintenant leur urne sur

la fontaine des Innocens. Son inspiration le tourmente : cette passion de produire, que le poète seul peut connaître ; demain aussitôt que la lumière pourra suffire à son travail, il ira souffler à de froides pierres le feu de son intelligence ; la matière insensible s'animera sous son ciseau ; nouveau Prométhée il veut créer des êtres dignes de l'amour des chérubins, et que Dieu même envierait à la création d'un mortel, si Dieu pouvait devenir jaloux des chefs-d'œuvre qu'il inspire. Va, noble poète ; la mort plane sur Paris, le plomb meurtrier siffle le long des rues, le sang coule de toutes parts ; mais toi, le génie est ta défense : il t'environne, il te protège de son égide immortelle.

Et qui donc achèverait ton magnifique ouvrage ; quelle main après la tienne voudrait polir les formes délicates de tes cariatides, jeter un léger vêtement sur leurs jambes de gazelles, arrondir autour de l'urne murmurante leurs bras polis et gracieux. Va, en ce jour du dimanche l'homme doit son repos et son culte à l'éternel ; mais ton ouvrage seul est une prière, et l'inspiration du génie ne dis-

tingue pas entre le jour et le jour; elle parle et il faut obéir. Le malheureux s'agenouilla donc devant son ouvrage, et la pierre s'animait sous son ciseau, lorsqu'une balle tirée des rues voisines vint lui traverser la poitrine: il tomba sanglant dans les bras de son fils. Ainsi finit sous le gouvernement d'une Médicis, le plus grand sculpteur que la France du seizième siècle ait produit.

Cependant le bruit de la mort de l'amiral s'était répandu dans Paris. Toute sa maison avait été massacrée. Ils étaient tous étendus dans leurs chambres, avec de larges et profondes blessures, ces braves gentilshommes inondant le plancher de leur sang. Un silence affreux régnait dans l'hôtel, et si Faustus avait échappé au massacre, c'est que dans les ténèbres et la précipitation de cette nuit de malédiction, la porte de sa chambre n'avait pas été aperçue. Trois corps étaient gisant dans la cour, celui du portier, celui de Labonne et celui de l'amiral, à peine reconnaissable, tant il avait été mutilé. Et cet homme si puissant quelques jours avant, caressé par la cour, redouté

de ses ennemis, il ne lui restait pas un seul ami pour creuser un peu la terre, et le déposer au lieu de son dernier repos. Mais bientôt accourut la multitude dans son orgie de meurtres, hurlant, ondulant sous sa forêt de hallebardes surmontées de têtes, le long desquelles le sang coule et dégoutte; brandissant ses coutelas, ses sabres humectés d'assassinats. Elle entoure la méconnaissable dépouille, elle se roule, elle s'agite, la tourne et la retourne, serre de cordes les jambes et les bras du vieux lion abattu par la mort, le soulève, le tiraille, le traîne dans la fange en chantant de vieilles légendes populaires. Les uns montrent leurs bras avec un orgueil féroce, et disent le nombre de leurs victimes; les autres agitent leurs rosaires dans leurs mains toutes sanglantes; quelques uns s'amusent à envoyer des arquebusades aux spectateurs effrayés des fenêtres, et les riches bourgeois tremblent en entendant ces cris de forcenés, et suivent long-temps l'infernal ramas de canaille d'un œil d'inquiétude.

Pendant ce temps le bourdon de Notre-Dame ronfle dans sa tour noircie par les ans, et les

cloches des paroisses lui répondent par trois coups solennels, frappés de loin en loin; et dans ces rues bouleversés par l'incendie, le meurtre et le pillage, les prêtres s'avancent vers Notre-Dame, portant les saintes reliques, vêtus de blanches tuniques, mêlant au grand cri de douleur de la ville, le chant léger, aérien des litanies. Puis aux volées de l'énorme bourdon, les ordres mendians précédés de leurs croix paraissent sous la grande ogive du portail; les congrégations viennent ensuite, les corps de métiers, les jeunes filles couronnées de fleurs des diverses paroisses; les chanoines des Quatre Filles de l'évêché, le chapitre de St.-Marcel, de S.-Germain-l'Auxerrois, de St.-Honoré, de St.-Opportune; ceux de Sainte-Geneviève, au milieu desquels est notre Révérend père en Dieu, crossé, mitré, Monseigneur de l'ordre de St.-Augustin; et ceux du chapitre Notre-Dame les suivent avec leurs chiens et leurs faucons, entre deux haies de hallebardiers dont la main est chaude du sang huguenot. L'encens se balance et se mêle au chant des psaumes, le St.-Sacrement est porté sous un

riche dais de velours orangé, aux riches broderies d'argent; la cour l'accompagne, entourée de ses gentilshommes, lestes, frisés, pimpans, causant agréablement bals, chasses et carrousels, regardant et agaçant les jolies filles sur leur chemin. Et à la rencontre de la rue de la Ferronnerie et de la rue St.-Denis, les deux cortèges se rencontrent: le cortège pompeux, brillant, lançant vers le ciel les airs de ses mille cantiques, ses fleurs, ses voiles blancs, ses longues bannières de soie, les chants graves, flûtés de ses cent bouches retentissantes; et le cortège hideux, déguénillé, balançant au haut des piques ses têtes défigurées, aux chevelures polies, flasques, tombant sous le poids du sang. Ils se mêlent, ils s'avancent ensemble vers la porte du cimetière des Innocens. Un fossoyeur en creusant la demeure dernière d'une jeune fille, ravie de bonne heure aux embrassemens de sa famille, dans cette douce saison que l'amour embellit, que les fleurs parfument et que chante le rossignol, avait coupé peut-être de sa tranchante pelle les racines d'un buisson d'aubépine: et

le buisson porte sa blanche fleur sous le soleil brûlant du mois d'août; et la cour allait en procession solennelle remercier Dieu de cet éclatant témoignage de sa miséricorde, et de ce présage de la splendeur nouvelle dont l'Eglise allait être revêtue sans retour.

Arrêtons-nous!.. les événemens de la truanderie nous appellent, et Marie se débat peut-être sous le poignard de l'infâme Simon. Le massacre dura trois jours, et le peuple affamé de carnage, acharné sur les Protestans comme la meute aboyante sur sa proie, refusait de lâcher prise, malgré les ordonnances du roi. Coligny fut attaché au gibet de Montfaucon; quatre mille personnes périrent, et nous retrouvons encore les preuves de la rage qui guida dans cette journée les bras des Parisiens, dans le compte de maître François de Vigny, receveur du domaine de la ville de Paris, pour une année commençant au jour et feste de St. Jean-Baptiste 1572, et finissant à semblable jour et feste 1573. Nous y lisons :

« Aux fossoyeurs du cimetière des SS. Inno-
» cens, quinze livres tournois à eux ordonnées

» par mesdits sieurs, par leurs lettres de man-
» dement du 9 septembre 1572, pour, avec
» leurs compagnons fossoyeurs, au nombre de
» huit, suivant l'ordonnance et commandement
» de mesdits sieurs, avoir enterré les corps
» morts, qui estaient ès maisons du couvent
» de Nigeon (les Bons-Hommes), pour éviter
» toute infection et mauvais air en ladite ville
» et ès-environs.

» Aux fossoyeurs du cimetière des Saints-
» Innocents, vingt livres à eux ordonnées par
» le prévost des marchands et échevins, par
» leur mandement du 13 septembre 1572, pour
» avoir enterré depuis huit jours onze cents
» corps morts ès-environs de Saint-Cloud, Au-
» teuil et Challuaut (Chaillot).»

CHAPITRE V.

—

C'est à ce coup qu'il faut, ô mort!... mort, voici l'heure!...
C'est à ce coup qu'il faut que coupable je meure.
Sur mon sang, dont je veux sur l'heure faire offrande,
Qu'on paye à mon honneur tant offensé l'amende.

(*Didon*, act. V.)

Est. Jodelle.

Proficiscere anima christiana.

(*Prières des Agonisans.*)

—

Outrage.

A la vue du groupe de bouchers qui menaçait la vie de son amant et lui enlevait sa dernière espérance, Marie s'était évanouie. Le

ravisseur, presque épuisé de sa longue course et de la pesanteur de son fardeau, était heureusement parvenu à la taverne de la *Vieille Science*, sur la place du pilori; il avait frappé de toutes ses forces et réveillé l'hôtelier qui était sorti bien à contre-cœur du lit, où il était maritalement couché. — « Que voulez-vous, » avait-il demandé de l'intérieur? — Ouvrez, » tête-Dieu, avait répondu une voix bien con» nue, ouvrez vite, je suis poursuivi; » et Simon avait frappé plus fort. L'hôtelier s'était hâté de tirer les verroux du carré de chêne, et de faire descendre les marches hospitalières à Cornecul et à sa proie, qu'on introduisit presque morte par l'étroite ouverture. — « Ventre» Dieu, mon brave, avait dit le truand en pla» çant Marie sur une chaise, et en lui serrant » avec force son mouchoir autour de la figure, » voici le plus lourd gibier que j'aie porté de » ma vie, et s'il m'en revient quelque chose, » par les boyaux du diable, je l'aurai bien » gagné.

— « Où donc avez-vous trouvé cela, l'ami? » — C'est un secret *mortalibus impervium*. Porte-

» moi une demi-bouteille : ça me donnera
» du cœur à l'ouvrage, car il y a loin d'ici chez
» moi, et j'ai failli me laisser joindre par deux
» gaillards qui m'auraient fendu le ventre,
» vrai comme je suis ici..... Ah! c'est du fa-
» meux celui-ci..... Que dis-tu de cette pou-
» lette-là, vieux renard? tu n'en as guère vu
» de plus fraîche et de plus appétissante, hem?
» Tête-Dieu, notre frère Dominique a bon
» goût... Tout bien considéré, ça vaut autant
» qu'un verre de vin. Nous lui ferons deux
» doigts de cour..... S'il la savait sous ma
» griffe, comme il viendrait me tordre le cou!..
» Allons, voilà que ça se réveille, je m'en vais.
» — Et dépêchez-vous, répondit le cabaretier,
» car le jour commence à poindre, et si l'on
» vous voyait sortir d'ici avec ce bijou-là, ma
» taverne serait trop mal famée pour que mon-
» sieur le bourreau voulût publiquement y
» venir.» La basse porte fut ouverte : Cornecul s'y glissa; le cabaretier lui passa Marie, et le truand, la jetant sur ses épaules, courut à toutes jambes à la truanderie.

Dominique n'y était pas encore rentré : pendant que les truands fidèles étaient rassemblés comme à l'ordinaire dans la chambre des orgies, buvant, jouant, devisant, dormant, jurant, les conspirateurs excités par l'envoyé de Simon se préparaient à refuser l'entrée à leur coëfre, et à massacrer ses partisans. On barricada donc soigneusement la porte : le lieutenant monta dans sa chambre, où il se renferma aussi bien que l'état de délabrement de sa porte pouvait le permettre, jeta Marie sur son lit et se tint debout devant elle, n'osant toucher une femme si belle et si bien parée, lui truand, accoutumé à faire rudement l'amour aux fillettes de la truanderie. Marie était toujours évanouie : Cornecul s'enivrait en la regardant et ne pouvait croire à son bonheur, d'avoir une femme si belle sous sa main, abandonnée à ses désirs. Enfin, les joues de la pauvre victime et ses lèvres pâles comme de l'albâtre se colorèrent d'un rouge léger; la chaleur de la vie renaissait en elle, et de quelle vie, grand Dieu!... Elle ouvrit les yeux, se mit

sur son séant, et regardant autour d'elle : —
» Où suis-je, s'écria-t-elle, où suis-je, mal-
» heureuse!.....

— « Ne craignez rien, reprit l'amoureux
» truand en se jetant gauchement à ses ge-
» noux, car il avait entendu dire que ce moyen
» de séduction était irrésistible..... Ciel!.....
» c'était l'homme de son rêve, hideux, liber-
» tin, dégoûtant..... — Mon Dieu, ayez pitié
» de moi, s'écria Marie en se tordant les mains
» de désespoir! — Tout beau, tout beau la
» belle, dit Cornecul s'asseyant sans façon à
» côté d'elle, lui passant les mains autour de
» la taille, et lui appliquant sur les lèvres un
» chaud et rapide baiser; on ne veut pas vous
» faire de mal : on vous aime... nous allons
» coucher ensemble, hem?... » A l'attouche-
ment horrible de ces lèvres épaisses, à l'odeur
de cette respiration fétide, avinée qui se mêle
à la sienne, Marie recule d'horreur, comme
l'imprudent voyageur assis sur le bord d'un
chemin, dont la main a senti se tordre une
vipère. Un tressaillement nerveux fit trembler
tous ses membres; elle s'élança vers un angle

du mur, et s'y collant de toutes ses forces :
— « A l'assassin, s'écria-t-elle, au secours!... »
Mais sa voix est couverte par le bruit de l'orgie qui hurle au-dessous d'elle; et d'ailleurs, dans cette journée où mille bouches demandent merci, où mille bras fumans fouillent dans des entrailles, où le tocsin sonne de toutes parts et se mêle au bruit lointain des arquebusades, qui aurait songé à porter secours à la malheureuse enfant?..... Au milieu de cette grande douleur d'une population immense, qui aurait fait attention à cette douleur isolée : douleur d'une blanche colombe, palpitant sous la griffe du vautour?.....

» Ah! pas de ces cris, la belle, dit Cornecul
» en s'approchant d'elle, ou bien je vous bâil-
» lonne. D'ailleurs c'est inutile, vous êtes à la
» truanderie et personne ne peut vous secourir.
» Nous préparons une cruelle affaire à votre
» ex-confesseur, allez; et ce petit gentilhomme
» avec lequel vous avez passé la nuit doit avoir
» laissé ses houseaux près de Saint-Eustache.
» Ainsi voyez, je vous aime, vous me conve-
» nez, ventre-Dieu, soyez ma femme. Tenez,

» je ne suis pas plus laid qu'un autre. Nous » allons coucher ensemble et nous voilà mariés. » J'aurai soin de vous comme de moi-même. »

Une idée affreuse tourmentait Marie. Devant elle une fenêtre était ouverte : elle devait être élevée, car elle apercevait les toits de Paris entrelaçant leurs prismes triangulaires comme les vagues d'une mer houleuse. Faustus était mort : son honneur, sa vie à la merci d'un brigand; il fallait en finir. Elle s'élance sur le soubassement de la fenêtre, ses lèvres murmurent une prière, et elle se précipite dans l'abîme ouvert sous ses pieds.

O vous dont les longues journées s'écoulent dans les pleurs, vous à qui il fut dit : votre royaume n'est pas de ce monde; mangez, mangez votre pain d'amertume, vous serez bientôt nourris d'un pain de consolation et d'allégresse; rappelez-vous ici vos joies de courte durée; que vos souffrances se retracent à votre esprit; mettez les unes et les autres dans une balance, et voyez s'il fut jamais un martyre comme celui de Marie, une douleur égale à sa douleur. Osez accuser son suicide... Elle avait

une mère bien-aimée, morte.... Un père, son dernier appui, tué sous yeux.... Un amant, sa dernière espérance : dans son amour, l'amour de son père, l'amour de sa mère, celui de tous ses parens étaient venus se confondre pour en faire l'amour le plus fidèle, le plus tendre, le plus dévorant qui fût jamais, et cet amant, son cadavre était gisant au milieu de la rue, livré aux malédictions et aux insultes des passans. Si jamais elle revoyait le monde, son vieil oncle, ses compagnes, on pourrait lire sur son front ces paroles flétrissantes : déshonorée par un truand. Dites-moi, pouvait-elle supporter la vie ?

Au premier pas qu'elle a fait vers la fenêtre, Simon s'est élancé sur elle, et déjà son corps était penché vers l'abîme, lorsqu'il la saisit d'une main vigoureuse. Alors vous eussiez vu une femme se débattant au troisième étage d'une maison, suspendue aux bras d'un homme près lui-même de tomber. Les cheveux du monstre sont hérissés, ses yeux pleins de sang et de fureur, ses efforts, la tension de ses muscles énormes ; on dirait que son haleine est de

feu, tant ses narines sont gonflées; que ses doigts sont des ongles de fer, tant ils mordent profond dans les bras qu'il empoigne; et qu'il est scellé lui-même dans la pierre de la fenêtre, tant sa pose est hardie et périlleuse. Il lutte cependant.... Oh! dans sa figure, dans le jeu de ses muscles, dans le râle de sa poitrine, et dans les secousses désespérées que lui donne la faible proie qu'il tient sous sa serre, il y a une lutte, un combat de géans, le combat de la rage et du désespoir se tiraillant au milieu des airs. Voyez!.... ses forces s'épuisent, son courage l'abandonne, ses bras craquent comme sur un chevalet.... Courage, héroïne de pudeur et d'amour, courage; encore une secousse, et c'en est fait de lui....

Mais un secours inespéré s'offrit au truand près d'échapper sa proie. Un filet de pierre demi-brisé courait à un pied au-dessous de cet étage élevé : il y colle une de ses mains; il se soulève..... et rassemblant ses forces, il quitte rapidement la corniche, et son bras saisit la pierre élevée verticalement au milieu de la fenêtre. Marie comprit l'horreur de sa situa-

tion... Elle était vaincue, et le vainqueur profiterait de sa victoire. Il n'aura qu'un cadavre, pensa-t-elle; et se rejetant en arrière, elle s'ouvrit à la tête une large et hideuse blessure. Simon en état de déployer ses forces la retira dans l'appartement, ferma la fenêtre, et se frottant les mains :

— « Enfin, tu m'appartiens, lui dit-il. —
» Pardon, pardon, s'écria-t-elle à genoux, en
» écartant ses cheveux de sa belle et noble fi-
» gure, pardon !... Que vous ai-je donc fait?...
» Tuez-moi, prenez les restes de ma malheu-
» reuse vie; mais par le sang de votre mère ne
» me déshonorez pas. » Et le sang ruisselait autour d'elle, et ses jolies mains déchirées, meurtries, étaient jointes devant sa bouche, et les larmes inondaient sa figure, et ses lèvres tremblaient, et ses yeux regardaient son meurtrier avec une indicible expression de terreur et de prière. On aurait dit un de ces anges que le Titien fait pleurer aux pieds de Jésus-Christ.
— » J'ai juré, répondit Cornecul, là, penché
» sur cette fenêtre, de dormir avec toi le som-
» meil du plaisir, ou sur ton cadavre le som-

» meil de la mort. Bégueule de femme, tu cou-
» ches toute la nuit avec un gentilhomme, et
» tu te ferais tuer pour ne pas embrasser un
» truand!...» A ces mots il la saisit demi-mourante, la porte sur sa couche de douleurs, l'y colle, l'écrase.... Trois fois il est sur le point de satisfaire son abominable désir, et trois fois la courageuse fille le repousse. Frêle et délicate créature, horriblement blessée, perdant son sang dans les efforts de sa lutte, dans les spasmes de sa répugnance, elle fatigue l'homme endurci, vigoureux; elle l'épuise et le force à s'avouer vaincu. — « Diable de femme!.....
» c'est pire qu'un démon vomi par l'enfer; ça
» se défend comme si on voulait la tuer. Dis-
» moi, malheureuse, est-ce que vous n'avez
» pas de plaisir comme nous quand on vous
» caresse? » Et le voici qui cherche une corde pour lui lier les bras et un mouchoir pour étouffer ses cris... Oh! pour le coup, résigne-toi, vierge si délicate et si pure; penche la tête, lis aux blanches couleurs, tu vas te flétrir pour jamais. Ou plutôt, espère, espère encore: il est un Dieu protecteur de la faiblesse et de l'in-

nocence; adresse-lui une bonne et fervente prière, et ce père des infortunés, le sauveur de ceux qu'a dégoûtés l'espérance, viendra te secourir. En effet, du fond de son cœur, elle a adressé à Dieu cette touchante invocation :

— O le Dieu de ma mère, pour lequel est mort le vieux chevalier de Long-Chasteau, sois-moi en aide, et je te consacrerai dans le cloître la virginité que tu m'auras conservée; je passerai mes jours à te bénir, à chanter tes miséricordes. Ou bien fais-moi mourir : garde-moi de l'infamie, veille sur ma dépouille, et ne permets pas qu'elle soit troublée dans son repos éternel. — Elle dit, et Dieu l'exauce. Entendez-vous ce bruit orageux qui roule au-dessous d'elle?... Le truand a pâli dans ses apprêts de mort; car une voix forte, éclatante, une voix qui résonne comme la trompette en un jour de bataille, une voix qui anime le courage et jette l'épouvante domine le tumulte ; c'est la voix de Dominique :
— « A moi, mes truands fidèles; mort aux » traîtres. Je suis encore votre roi; malheur à « ceux qui ont osé m'attaquer. » Et sa main

donne la mort à tous ceux qui l'approchent : ses hommes ont quitté leurs tables ; ils sont tous autour de lui armés de couteaux en présence de ses ennemis déconcertés. Un terrible combat s'engage, bruyant d'abord, avec ses menaces, ses voix inarticulées, ses frémissemens d'horreur ; où les bouteilles se brisent avec éclat sur des têtes, et dispersent leurs débris teints de sang ; où les tables gémissent, craquent, se renversent sous les efforts des combattans ; atroce, silencieux ensuite, parce qu'un des partis a l'avantage et savoure sans rien dire le plaisir de la vengeance ; parce que le vainqueur mal armé scie les chairs du vaincu, et se fatigue à l'égorger. Cornecul considère par une ouverture du plancher cette effrayante scène. Il s'arme d'un pistolet, en dirige le canon sur le coëfre : le coup part, et la balle atteignant Dominique par derrière au-dessus de la cuirasse, lui traverse le cou et se plonge bien avant dans la poitrine...— « Vengeance, » s'écrie-t-il d'une voix foudroyante!.... » Il a deviné son infâme assassin ; il monte l'escalier de la truanderie, il est à la porte avec ses hom-

mes et l'ébranle à coups redoublés. Cornecul frémit à son tour ; sa proie lui échappe et le coëfre est vainqueur. Une rage satanique dévore son âme. Il prend un poignard et s'approchant de Marie, le lui plonge et replonge dans le sein. Marie pousse à deux reprises un cri déchirant ; le monstre ouvre la fenêtre, monte dessus, hésite...... Une main de fer le saisit, le secoue, le renverse, et l'acier menaçant d'une dague brille à ses yeux....

Avez-vous vu le sanglier épuisé de blessures, ne voulant que se venger, avant de mourir, de ses lâches ennemis. Le voici acculé au vieux chêne de la forêt, les soies hérissées, l'œil en feu, multipliant les coups de sa dent meurtrière, la présentant à droite, à gauche à la meute aboyante qui vient l'assaillir de toutes parts : tel est Dominique dans sa vengeance. — « Grâce, grâce, lui crie Simon, tendant ses » mains devant l'acier impitoyable. Oh ! père » Dominique, n'aurez-vous pas pitié de moi ! » Encore un moment, un seul petit moment » pour demander pardon à Dieu de mes fautes. » Prêtre de Jésus-Christ, tuerez-vous un prê-

» tre sans pitié ? — Recommande ton âme à
» Dieu, misérable traître, et dépêche-toi, car
» ta dernière heure a sonné. — Non, non,
» pas encore ; je ne veux pas mourir. Cette da-
» gue me fait peur; oh ! qu'elle doit être
» froide!... » Un cri rauque, une longue plainte se fit entendre vers l'enfoncement couvert de rideaux déguenillés, qui servait d'alcôve à Simon. Dominique frissonna; il tourna la tête et vit Marie se débattant contre la mort. Alors sa rage ne connut plus de bornes : il porte Simon sur le bord de la fenêtre, où un moment auparavant il avait retenu la jeune fille près de se précipiter, le couche sur les reins, la tête en dehors, les pieds dans la chambre, et dans sa poitrine il plonge trois fois sa dague, et le précipite dans la rue. — « Ah!.... ah!.... » fit Cornecul, pendant qu'on lui versait du froid au cœur par trois coups répétés ; et tout fut dit.

Dominique était épuisé. Sa vengeance satisfaite, il ne sentit plus que sa faiblesse, et la douleur et l'étouffement de sa blessure. Il fit signe aux truands de sortir et s'approchant de

Marie, il fléchit devant elle ses genoux engourdis, prit une de ses mains dans les siennes, et la couvrant de larmes : — « Mal-
» heureux que je suis, dit-il, je vous aimais
» et je vous ai tuée!....... J'ai couvert ce corps
» de vierge de la pâleur et du froid de la
» mort!..... Détestable amour, détestable ven-
» geance!... — Je vous remercie, Dominique,
» répondit une voix mourante, vous m'avez
» sauvé l'honneur. — Ne me dites pas cela :
» sans moi, sans cette soif de sang qui me
» brûlait votre amant eût été là pour vous
» défendre, et cet infâme Simon ne vous au-
» rait pas enlevée sous nos yeux... Oh ! main-
» tenant je comprends comment il faut aimer :
» mon amour n'était qu'égoïsme; si la faux
» du trépas n'était pas levée sur nos têtes, ô
» ma bien-aimée, je saurais me résigner et
» mourir : mourir content de vous savoir heu-
» reuse dans les bras d'un époux digne de
» vous.... Pauvre jeune fille, dis-moi que tu
» me pardonnes ; j'ai tout fait pour atteindre
» ton ravisseur et je n'ai pu y réussir : une
» parole de paix, une parole de toi consolera

» ma dernière heure... je veux mourir avec la » certitude de n'être pas haï de toi....

— » Pauvre Dominique! allez, consolez-» vous : je vous pardonne tout; mais vivez » pour la pénitence et pour demander par-» don à Dieu. » Dominique se souleva avec peine, et montra à Marie le sang figé de sa blessure. — « Pauvre Dominique, répéta-t-» elle, tu vas donc mourir aussi..... Je t'au-» rais aimée, âme noble et généreuse, si je » n'avais connu Faustus.

— » O la plus belle et la plus charmante » des femmes, comme tu répands une douce » joie sur mes derniers momens! J'ai tout sa-» crifié pour toi, repos, honneur, religion..... » Dieu me pardonne ce blasphême! et je ne le » regrette pas. Et puis quand cet amour fut » déçu, il se convertit en une haine horrible : » je devins altéré du sang de ton fiancé; mais » tu me pardonnes.... tu as raison, pauvre » enfant : ma haine, mon désespoir, mes lon-» gues insomnies, ma vie tout entière n'était » qu'amour pour toi....

— » Ecoutez-moi, Dominique, dit encore

» la jeune agonisante en faisant un pénible » effort ; ôtez de mon cœur une incertitude » qui le tue. Etait-ce par vos ordres que les » truands cherchaient à m'enlever le jour du » mariage de madame Marguerite ? — Encore » un brigandage de Simon!... Ce jour-là, Marie, » votre assassin préparait la scène d'aujour- » d'hui...

— » Mon Dieu! j'étouffe.... Tournez-moi » sur le côté droit, si vous en avez la force, et » relevez ma tête : je vais mourir...» Un sourd gémissement suivit ces paroles. Dominique fit un effort, changea la position de la mourante et retomba presque évanoui sur le grabat. Alors la jeune fille posa sa main glacée sur la sienne : — « Savez-vous si Faustus est mort, » demanda-t-elle? — Je ne sais : il aura suc- » combé peut-être sous les coups des bou- » chers de la rue des Prouvaires, car j'ai pu » seul me faire jour à travers leur troupe pour » poursuivre votre ravisseur. — Si par hasard » il venait ici quand j'aurai cessé de vivre, ô » toi qui assistes à mes derniers momens, re- » cueille mes paroles puisque tu en es digne,

» et rapporte-les lui avec fidélité. Qu'il con- » sole la vieillesse de mon oncle et lui porte » mes adieux et mon repentir. Je le délie de » ses sermens : quand je serai allée rejoindre » mon père, ma mère, ma famille qui me tend » les bras, qu'il cherche une autre femme et » qu'il soit heureux avec elle : l'amour de la » créature est si peu de chose aux portes de » l'éternité. Qu'il te donne à toi, Dominique, » le baiser de paix; qu'il te pardonne comme » je te pardonne : ainsi que nous disions en » des jours plus heureux, il fut mon amant et » tu fus mon ami. Je lui donne la croix de » ma mère; qu'il la porte en mémoire de » moi.... »

Elle respirait à peine; le râle de la mort lui coupait à chaque instant la parole. — « Je » demande pardon à Dieu de mes fautes, d'a- » voir abandonné mon oncle, d'avoir voulu » finir mes jours par un suicide et des autres » péchés de cette infernale nuit. Et à vous, » prêtre de J.-C., car tu l'es, Dominique, « l'absolution que l'Eglise donne aux mou- » rans....

» — Dieu! s'écria le truand, que me demande-t-elle!.... Vœux terribles, sacerdoce vilipendé, traîné dans la boue des orgies, que » vous êtes terribles!.... Comme vous vous » dressez menaçans, redoutables; comme ils » sont brûlans les charbons que vous amassez » sur ma tête!..... Marie, vous me rappelez » des choses épouvantables, vous me faites » mourir mille fois. — L'absolution, répéta-t-elle d'une voix défaillante!.... »

Et Dominique s'arma de courage, se tint debout, et étendant la main sur elle, il prononça les paroles sacrées — : « *Absolvo te à peccatis tuis*.... » Il resta dans cette posture, les yeux fixes, les cheveux hérissés, fou de douleur et de remords. — « O ma mère, dit alors » Marie, mon père, Faustus, si tu es mort, » ombres douloureuses, recevez-moi et soutenez-moi au tribunal de Dieu. » Le dominicain continuait : — « Partez, âme chrétienne, » partez de ce monde au nom du Dieu puissant qui vous a créée, au nom de J.-C., fils » du Dieu vivant qui vous a rachetée...... » Il s'arrêta.... La jeune et pâle victime lui tendit

la main, tourna vers lui des yeux noyés dans la mort avec une expression de singulière reconnaissance : ses traits se décomposèrent, son œil prit la fixité du trépas, son bras retomba vers la terre...... Elle était morte.......

Anges du ciel, venez ; vous êtes seuls dignes de clore sa paupière, de rendre à son corps les derniers honneurs qui lui sont dûs. Enveloppez cette gracieuse dépouille d'un linceul parfumé ; placez à sa main la palme du martyre, sur sa tête une couronne de roses à la blanche corolle ; croisez ses mains devant sa poitrine, et qu'une croix, symbole d'espérance, soit placée sur son cœur. Portez-la sur vos ailes légères dans son lieu de repos éternel, et puisse son âme jouir en paix d'un bonheur acquis par tant de souffrances et d'inénarrables douleurs.

CHAPITRE VI.

—

Amour le pousse et la peur le retire :
L'un le conforte et l'autre le martyre.
Amour le brusle, et la tremblante peur
Gelle son sang, le rempart de son cœur.
(La Chasteté. Première journée de la Bergerie.)
Remy Belleau.

—

Mais le pauure César, uoyant sa résistance
Ne luy pouuoir seruir contre telle puissance,
S'est caché de sa robbe, et en ce grief tourment
A prins garde, surtout, de choir honnestement.
(*Mort de César*, act. IV.)
J. Grevin.

—

Inquiétude.

Bien que nous ayons épargné jusqu'ici au lecteur la citation des auteurs contemporains, dont les documens ont pu servir aux récits que nous faisons, nous ne pouvons toutefois

résister au désir de rapporter un passage des mémoires de la reine Marguerie, où le sort de Faustus au Louvre est raconté avec cette verve et cette exactitude de circonstances, que peut seul avoir un témoin oculaire de ces tristes événemens.

« Moy, voyant qu'il estait jour, dit-elle, es-
» timant que le danger que ma sœur m'avait
» dit fust passé, vaincue du sommeil, je dis à
» ma nourrice qu'elle fermast la porte, pour
» pouvoir dormir à mon aise. Comme j'estais
» le plus endormie, voicy un homme frappant
» des pieds à la porte, et criant : Navarre ! Na-
» varre ! Ma nourrice pensant que ce fust le
» roy mon mary, court vistement à la porte. Ce
» fut un gentilhomme nommé M. de Téjan,
» qui avait un coup d'épée dans le coude et un
» coup de hallebarde dans le bras, et estait en-
» core poursuivi de quatre archers qui entrè-
» rent tous après lui dans ma chambre. Luy
» voulant se garantir se jette dessus mon lit.
» Moi je ne connaissois point cet homme, et
» ne sçavois s'il venait là pour m'offenser, ou
» si les archers en voulaient à luy ou à moy...

» .... Enfin Dieu voulut que M. de Nan-
» çay, capitaine des gardes, y vinst, qui me
» trouvant en cet estat-là, encore qu'il y eust
» de la compassion, ne se put tenir de rire, et
» se courrouça fort aux archers de cette indis-
» crétion, les fit sortir, et me donna la vie du
» gentilhomme, lequel je fis panser dans mon
» cabinet. »

Téjan avait donc évité la mort, ainsi que le rapportent ces mémoires, si pleins de naïveté, de coquetterie féminine, que la pureté du style et l'originalité de la pensée placent au premier rang, parmi les productions si remarquables de cette époque. Un premier appareil avait été apposé à ses blessures par les soins de sa libératrice ; un archer était chargé de protéger ses jours et de le garder dans une chambre de la tour du coin. Il était assis devant une meurtrière, les yeux tristement fixés sur la scène d'horreur qui se passait devant lui. Les eaux de la Seine commençaient vers le bord à se rougir de sang, et des cadavres balançaient leurs masses livides aux ondulations des flots. Ils s'amoncelaient arrêtés par la chaîne, dont

un anneau était fixé à deux pieds au-dessous de lui, et l'autre scellé à la tour de Nesle, élevant vis-à-vis dans les airs son orgueilleux donjon. Des vieillards mutilés, de blanches jeunes filles, des enfans encore au berceau, se pressaient à cette morgue improvisée, s'entassaient sous les fenêtres de Catherine, et lui jetaient pour adieu une dernière malédiction. De l'autre côté de la Seine, dans tout l'espace que l'œil pouvait embrasser du grand et du petit Pré-aux-Clercs, le massacre commençait avec fureur. La porte de Bussi ouverte, les soldats de Henri de Guise s'étaient précipités dans le faubourg, pillaient les maisons et massacraient les domestiques des seigneurs qui s'étaient échappés. Surpris dans leur sommeil, ces malheureux étaient précipités des fenêtres et trouvaient en bas des assassins qui les lardaient à coups de piques, ou les daguaient de leurs poignards, déjà horriblement mutilés par leur chute et tout couverts de sang. Devant la porte de Nesle surtout, la victime fatiguait le bourreau. Les religionnaires poursuivis le long du mur d'enceinte, après

avoir essayé vainement de forcer les portes Bordelle, Saint-Jacques, Saint-Michel, Saint-Germain, de Bussi, arrivaient enfin à la porte de Nesle, où les bras ne suffisaient pas à percer les poitrines et à couper les gorges..........
L'homicide planait sur la ville ; il grondait dans les sombres clochers, courait le long des rues comme un lion qui a rompu sa chaîne. Dans cette immense cité, tout travail avait cessé en ce jour sacré du dimanche : on était seulement occupé à fabriquer du cadavre.

Où était Marie et quel complot infernal la lui avait ravie ? Dominique, car Faustus pensait bien avoir eu affaire à l'ex-confesseur de sa fiancée, connaissait-il les projets du ravisseur, et n'avait-il voulu le poursuivre que pour mieux assurer sa fuite, en conduisant son ennemi dans cette horde d'assassins? ou bien honteux des suites terribles de sa vengeance, effrayé des malheurs de celle qu'il avait tant aimée et du désespoir de son oncle, aurait-il voulu l'arracher à la mort et à l'infamie? L'inquiétude de Dominique, ses efforts surnaturels dans la poursuite, son courage indomp-

table en présence des massacreurs auraient dû soutenir l'espérance de Faustus. La haine de ce dernier contre son ennemi, l'opinion qu'il s'en était faite depuis la scène du cloître Notre-Dame, le lui faisaient considérer comme un traître, fouettaient ses remords, tuaient son âme par un horrible désespoir. Il sentait en lui-même contre Dominique une infernale détestation. Avoir abandonné cette femme tant aimée, si faible, si douce, si belle, aux mains d'un libertin qu'aucun frein ne pouvait retenir, et qui pour obéir à une passion désordonnée avait déshonoré son nom, son ordre, et traîné son habit dans la boue!.... Marie entre les mains de Dominique!... Les tourmens de l'enfer, la rage des damnés ne vaudraient-ils pas mieux que cette pensée!.... Malheur, malheur à moi!... Elle m'a tout sacrifié, son oncle, son repos, sa vie, son honneur peut-être, et je n'ai pas voulu mourir pour elle. Oh!..... sauvons-là.... Le sang qui me reste, versons-le pour elle! ou si la mort l'a frappée, courons à son lit de douleurs et mourons à ses pieds..........

Pauvre jeune homme!... comme ils étaient amers les reproches qu'il s'adressait; comme ils étaient cuisans les souvenirs de cette nuit : nuit de vengeance, nuit d'héroïsme, des plus doux embrassemens et de la plus affreuse séparation. Oui, pleure, pleure, Faustus, car toi seul peux savoir ce que tu as perdu!... Infortuné!.... Elle est étendue sur un grabat : deux affreuses blessures ont déchiré sa délicate poitrine, et taché d'un sang noir la molle blancheur de son sein.... Mais tu as lutté, enfant, lutté avec le dévouement d'un homme qui aime, et le courage d'un héros. L'égoïste se désespère et meurt; le véritable amant espère même contre l'espérance et combat jusqu'à la fin. Et il frémissait à la vue d'un corps de femme venant échouer au pied de la tour, meurtri, défiguré par l'affreux combat qui devait avoir précédé son sacrifice. Il sentait en lui ce pressentiment intime, ce pressentiment qui devine les atroces infortunes, et devient pour l'homme comme une désespérante conviction. L'archer était assis sur le banc de pierre en saillie dont la forme circulaire en-

tourait l'espèce de cachot au milieu duquel il se trouvait. — « Eh bien, lui dit-il, sire archer, que penses-tu du massacre que l'on » fait aujourd'hui de nous ?

— » Fameux, ventre-diable, capitaine, fa- » meux.... Hem !... c'est le sort de la guerre; » à vous aujourd'hui, à moi demain. — Est-ce » que l'honneur de tes compagnons ne répu- » gne pas à ce qu'ils servent ainsi de bour- » reaux aux Guises et aux Italiens? — Ma foi » non, capitaine.... Parbleu, quand le lieute- » nant dit oui, la compagnie dit oui.... autre- » ment ce serait fameux... ah ! ben oui.... — » Si donc je m'étais trouvé au bout de ton ar- » quebuse..... — Je vous aurais tué, morbleu: » si j'avais pu pourtant; car vous me semblez » un gaillard taillé à vous bien défendre, et je » vous ai vu saigner deux suisses qui faisaient » vilaine grimace; mais nous aurions fer- » raillé.

— » Sire archer, ta franchise me plaît; » prends cette bourse, et dis-moi : veux-tu » me rendre service ? » L'archer soupesa la bourse, et voyant briller l'or à travers les

mailles du filet : — « Fameux, fameux, mon
» capitaine!!... de bons écus au soleil.... Tue-
» Dieu, c'est délicat. » — Il se gratta l'oreille.
— « Tenez, mettons cette bourse entre nous
» deux, car je la verrais avec peine reprendre
» la route de votre justaucorps, et expliquez-
» moi ce dont il s'agit. — Prends d'abord,
» mon brave ; foi de gentilhomme, je ne te de-
» manderai rien de contraire à l'honneur.
» Voici l'affaire : une demoiselle que j'aime a
» été enlevée dans ma chambre au commence-
» ment du massacre.... — Fameux, fameux !..
» Ah ! ah ! interrompit le soldat riant et em-
» pochant la bourse, vous avez comme qui di-
» rait passé, cette nuit, des bras de Morphée
» dans ceux de Cupidon. Vous autres gentils-
» hommes menez joyeuse vie, et notre reine
» Catherine ne vous épargnait ni les filles, ni
» le bon vin....

— » Ecoute donc un peu : ta reine Catherine
» n'a rien à voir dans cette affaire.... Ma maî
» tresse est tombée entre les mains d'un
» moine défroqué, et.... — Fameux, fameux,
» fameux, interrompit de nouveau le bon-

» homme en se frottant les mains!.. Tenez, j'ai » précisément une histoire toute fraiche à vous » raconter sur ces bons religieux qui se révol- » tent contre le pape et quittent leurs couvens. » Pas plus tard qu'hier, capitaine, je m'ache- » minais clopin-clopant vers le Pont-au- » Change, mon arquebuse sous le bras, lors- » que je rencontre Jacquot mon camarade, à » qui je propose une demi-bouteille de vin. » Ça se trouve bien, qui dit; ma femme est à » l'office, et nous pourrons boire sans être dé- » pistés. Tôt dit, tôt fait, nous entrons dans » une taverne : vous savez comme on est; les » amis ne sont pas des Turcs.... Donc il y a » beaucoup de moines à ce pont-aux-meu- » niers, car les moulins appartiennent à ces » bons pères, qui font leur métier en vrais » meuniers ; si bien que les gens du roi ont été » obligés d'y établir une mesure publique..... » Mais vous n'écoutez pas mon histoire ; elle » est cependant fameuse, allez....

— » Dis-moi, sire archer, peux-tu me faire » sortir d'ici? — Sacré canon, faudrait forcer la » consigne, capitaine; voici votre bourse : c'est

» impossible. — La bourse, je te la donne;
» maintenant fais ce que tu pourras pour m'o-
» bliger. — Vous êtes un bon enfant soigné,
» vous!.... je me mettrais en quatre pour vous
» servir. D'ailleurs on vous a fait grâce; je dois
» vous protéger et non pas vous retenir. At-
» tendez, je vais chercher mon grand uniforme:
» vous le prendrez avec une croix blanche et
» un mouchoir blanc; et vous sortirez du Lou-
» vre comme un bon écorcheur de la Saint-
» Barthélemy. »

En effet, Faustus ne tarda pas à revêtir l'habillement des gardes françaises, et se disposait à partir, lorsque l'archer le tirant par le bras :

— « Voilà, ventre-Dieu, une défroque qui
» vaut cent fois mon hoqueton, et de l'argent
» de votre bourse et de cette chausse, je vou-
» drais habiller tout le régiment. — C'est bon,
» va : garde tout, sire archer, et conduis-
» moi seulement jusqu'au pont. — Tenez,
» messire, mettez cette broche dans le four-
» reau : courir les rues une vieille épée bru-
» nie à la main par le temps qu'il fait, ça a
» trop l'air gentilhomme. Placez-moi ce pétri-

» nal sur votre épaule : une arme fameuse, allez, comme il n'en sort guères des ateliers de sa majesté. Vous autres, Messeigneurs, avez eu de la peine à vous faire à cet outil là; mais de deux cents pas ça débusque bien son homme.... Je ne puis vous conduire à la porte, parce que je suis trop connu du capitaine, qui trouverait cela un peu louche; il pourrait vous faire embrocher et j'en serai fâché pour vous ; mais allez seul avec confiance : vous direz à la sentinelle : *Saint-Barthélemy, le roi le veut*; si l'on vous laisse passer, bien l'on passe; sinon, un coup de crosse à son homme sur la nuque, et l'on se sauve à toutes jambes ; d'ailleurs, vous connaissez ce moyen-là mieux que moi. » Le jeune homme n'eut pas besoin d'employer le moyen sommaire indiqué par le complaisant archer. A la faveur du déguisement et sous la foi du mot d'ordre, il quitta le Louvre sans difficulté.

Ce jour-là, Pétronille se réveilla à trois heures et demie du matin : sa mère lui avait appris de bonne heure à ne pas caresser son chevet,

et sur ses vieux jours, on peut dire qu'elle était la domestique la premiere levée de tout Paris. Elle essuya les pleurs abondans qui comme une fraîche rosée humectaient tous les matins sa paupière, tendit ses chausses sur ses jambes osseuses avec plus de soin que ne l'aurait fait sa maîtresse, serra sa taille dans une robe de toile grossière d'une couleur foncée : un mouchoir pudique à grands dessins fut jeté sur ses appas, et les deux bouts en furent artistement attachés sous le cordon de son devantal. Ses cheveux gris bien tirés, tout mignonnement étagés, furent retenus dans un ruban de laine, et par-dessus tout elle mit un bonnet blanc comme neige, heureux de caresser tant d'attraits.

Sa toilette achevée ainsi qu'il convenait à une habituée du royal château des Tuileries, Pétronille récita sa longue prière, fit tourner son chapelet long-temps dans ses doigts, prit de l'eau bénite, se signa cinq ou six fois avec force révérences, et rajusta son lit d'une façon toute dévote et toute gentille. Mais les pas d'une troupe nombreuse se firent entendre

en ce moment dans le corridor du château; le bruit de leurs armes et de leurs pas précipités se mêlait à une rumeur confuse, au milieu de laquelle on distinguait ces mots, prononcés d'une voix fort émue : — « Pourquoi m'épar-
» gner, vils brigands, au milieu du massacre
» de tous mes amis?.... Quand j'ai vu l'amiral,
» ce vieux serviteur du roi, à peine convales-
» cent des suites d'un guet-apens infâme,
» mutilé, haché, rouler à mes pieds tout san-
» glant. Tuez, tuez les réformés de Paris, sa-
» tellites d'un pouvoir détesté de Dieu et des
» hommes : nous trouverons des vengeurs, et
» le sang des martyrs deviendra la semence
» des saints; mais n'épargnez pas Ambroise
» dans cette proscription générale, et qu'il ne
» soit pas forcé de souiller son regard de la
» vue de ceux qu'ils l'ont ordonné.

— » Remettez-vous, messire Ambroise, re-
» prit une autre personne : le roi notre maître
» vous fait grâce en reconnaissance de vos
» services; vous allez rester sous notre garde :
» les Tuileries sont aujourd'hui un lieu de re-
» fuge, ouvert par notre gracieuse reine à ceux

» des religionnaires qui ont trouvé grâce à ses
» yeux.

— » Le roi, reprit Ambroise, est-il donc ca-
» pable de reconnaissance? S'il n'avait pas
» besoin d'Ambroise, il l'égorgerait comme
» tous les autres.... Allez lui dire de ma part
» qu'il sauve Ramus, où que je l'abandonne à
» sa honteuse maladie, pour qu'elle le traîne
» avant deux ans au tribunal de Dieu. — N'in-
» sulte pas monseigneur le roi, interrompit
» son interlocuteur en courroux, c'était le lieu-
» tenant de Cosseins, où je te passe ma halle-
» barde au travers du corps. Si je t'épargne,
» noir Esculape, c'est bien contre mon gré;
» car tu mériterais une arquebusade à deux
» titres, comme hérétique et comme sa-
» vant.... »

Pétronille fut effrayée de ces paroles; d'ailleurs une rumeur étrange lui arrivait de la ville : elle sortit de sa chambre le plus doucement possible, ouvrit la fenêtre du pavillon qui donnait sur la Seine, et courant les mains jointes au lit où s'était couché sa maîtresse :
— « Jésus Maria, mademoiselle, réveillez-

» vous!... tout le monde se bat du côté de l'Uni-
» versité ; le tocsin sonne à Notre-Dame, au
» palais, à Saint-Germain, aux Augustins!.....
» Eh! bonne Vierge du bon Dieu, où a-t-elle
» passé? Pas dans son lit, ni sur la terrasse, et
» la porte du corridor ouverte.... Elle sera
» donc allée dire bonjour à son oncle?... » La
vieille fille toute tremblante traversa le corridor, et entr'ouvrant la porte du chanoine, glissa sa tête dans la chambre, et lui demanda s'il avait vu sa nièce : — « Mais vous radotez,
» Pétronille ; à l'heure qu'il est mademoi-
» selle Marie est encore dans son lit.

— « Ah! monsieur, répondit Pétronille
» avec de grands gestes de désespoir, plût à
» Dieu qu'elle y fût encore; mais pour mes
» péchés et pour les vôtres, elle n'a pas passé
» la nuit ici.... — Comment, Pétronille! que
» dites-vous là? c'est impossible!... — Et c'est
» dans la ville un vacarme à tout confondre.
» Ecoutez un peu.... Les Catholiques et les
» Protestans sont aux prises...... — Malédic-
» tion!.... Tu lui as raconté le meurtre de
» l'amiral, malheureuse, ou quelque lettre de

» Faustus lui est tombée entre les mains!.....
— » Ah! Jésus, mon divin maître, soyez-moi » témoin que je n'ai pas sur ma conscience un » si grand péché! — Voyons, donne mes ha» bits, que je me lève et que je coure à la rue » de Béthisy. »

La pauvre fille se hâta de fournir au chanoine tout ce qui était nécessaire à sa toilette, et debout devant lui, les mains jointes et les yeux au ciel, elle lui disait avec de profonds soupirs et de grandes exclamations : — « Ah! » voyez-vous, messire, tout ceci est une œu» vre de l'enfer, et ce palais des Tuileries est » une mauvaise habitation pour une jeune » fille, car il fourmille de démons et de sor» ciers. Madame Catherine, Dieu lui par» donne, tient à ses gages un tas de coquins » venus d'Italie pour envoûter les chrétiens, » fabriquer des bustes et évoquer les démons. » Les démons et ces gens-là, messire, ça s'en» tend comme des larrons en foire, c'est les » deux doigts de la main. Nous en parlions » hier encore, en sortant de l'église, avec la » vieille Gertrude. C'est bien mal pour la

» nièce de tant de saints papes!.... Mais aussi
» dans quel temps vivons-nous!.... Pas plus
» tard qu'avant-hier, j'étais seule à me pro-
» mener sur la terrasse : eh bien, messire...
» rentrez ce petit bout de chemise qui sort
» par le haut de votre braguette, j'ai entendu
» le sorcier, puisse son âme brûler en enfer
» comme son corps mériterait de le faire ici-
» bas! le sorcier qui faisait ses patenôtres,
» récitait son grimoire dans les combles du
» gros pavillon. Je voyais, moi, l'ombre de
» deux grandes cornes passer et repasser sur
» le plafond, et je suis bien certaine que c'é-
» tait Satan en nature, venu des bas-lieux as-
» sister à cette infernale soirée. La même
» chose se sera répétée hier; précisément la
» porte de la terrasse était ouverte ce matin,
» et, bonne fille du grand saint Pierre, Made-
» moiselle y sera descendue; elle était seule :
» il n'en faut pas davantage pour que le dia-
» ble l'ait emportée. »

Pendant cette éloquente tirade de Pétro-nille, Pierre de Piles s'était habillé. — « Al-
» lez vite, reprit-elle, peut-être pourrez-vous

» la trouver chez M. de Téjan ; mais, voyez-
» vous, quelque chose me dit qu'elle est
» morte et que nous ne la verrons plus. —
» Puisse ta prédiction t'étouffer, prophétesse
» de malheur!.... » dit le chanoine en lui arrachant sa canne et son chapeau des mains.
Il descendit rapidement l'escalier, et sur les informations qu'il reçut à la porte, il se dirigea vers le Louvre en longeant le bastion, détournant ses yeux des cadavres, pour ne pas rencontrer celui de l'enfant qu'il cherchait. Pauvre vieillard, il voulait espérer, car l'espérance était sa vie, et le malheur dont il était menacé devait le conduire au tombeau. Arrivé à la porte du Louvre, il prit encore des renseignemens au commandant de la porte qui deux ou trois heures auparavant avait conduit Marie jusqu'à l'hôtel Bourbon, et ne pouvant absolument traverser le Louvre en cet instant, il tourna vers la rue du Chantre et suivit la grande rue Saint-Honoré. . .

Or, savez-vous pourquoi l'entrée du Louvre était alors aussi sévèrement gardée ? C'est que dans ses galeries splendides, devant les appar-

temens des reines et de leurs femmes on poursuivait, on poignardait les gentilshommes du roi de Navarre et du prince de Condé. On les arrachait violemment de leurs bras, et dans cette matinée sanglante les malheureuses princesses ne pouvaient sortir sans voir les gens de leur suite rouler à leurs pieds, frappés de loin par les arquebuses des massacreurs. Charles lui-même était à une fenêtre de la cour avec Albert de Gondy, triomphant de son ouvrage et s'amusant à voir égorger ses amis de la veille. Au-dessous de lui était étendu le cadavre du jeune comte de La Rochefoucault, son favori. Charles le reconnut, et se tournant vers Retz : — « Gondy, dit-il, ne serait-ce pas ici » le cadavre de ce pauvre diable de Foucault ?

— « Il me semble le reconnaître, sire, dit » le confident avec une joie mal déguisée. — » Cor-Dieu, je suis fâché de sa mort; mais » aussi c'est bien un peu sa faute : j'ai tout » fait pour le sauver. Imagine-toi, mon cher » Gondy, qu'il avait une pudeur de jeune fille » ce garçon-là... Hier, il vint à mon coucher : » je voulus le retenir dans mon appartement;

» il s'excusa le plus poliment possible, et » comme j'insistais, il répliqua assez brusque» ment : Sire, je veux dormir, et dormir seul. » Ma foi, mon cher Gondy, poursuivit le roi » de France en historiant sa fraise, je l'aban» donnai à sa mauvaise étoile; que veux-tu?

— « Et moi je vous assure, sire, qu'il n'a » pas couché seul, et qu'il a employé son » temps tout autrement qu'à dormir. M. de » Maulévrier a trouvé ce matin dans son lit, » cachée bien profond sous les draps, une » assez galante personne, madame la marquise » de Rothelin. Vous a-t-on raconté l'histoire, » sire? elle est assez plaisante. Vers trois » heures, Maulévrier est monté chez lui avec » ses suisses. Vous pensez que la porte était » soigneusement fermée : Maulévrier frappe et » requiert La Rochefoucault d'ouvrir; l'autre » se lève promptement, enterre sa moitié sous » les draps et sous les oreillers, s'habille et » crie tout en prenant son pourpoint : Je con» nais votre intention, sire; vous aimez à » fouetter vos gentilshommes, mais vous ne » m'y prendrez pas; car mort-Dieu me voici

» tout habillé. » Alors il a tiré son verrou et a reçu la mort en pensant à tout autre chose.

Le roi sourit tristement, et s'abandonnait à une morne rêverie que le comte n'osait interrompre, lorsqu'une grande rumeur vint appeler son attention ailleurs.

Dans un angle de la cour du Louvre étaient assemblés tous les religionnaires habitués du château. A mesure qu'ils arrivaient, traqués par les Suisses le long des escaliers, on les entassait pêle-mêle en un même endroit : deux cents hallebardiers les gardaient. C'était pitié de voir cette élégante noblesse, toute belle de jeunesse, insoucieuse, riche de courage, de naissance et d'années, recommandant son âme à la miséricorde divine, murmurant de lamentables prières, des adieux déchirans, se donnant avec larmes un triste baiser, dernier gage d'amitié au moment d'une séparation éternelle. Ah! combien de projets de bonheur, de liens d'amour la mort allait briser, en abattant à coups redoublés ces têtes aux longues chevelures, gracieuses, caressantes; en couvrant de la pâleur du trépas ces visages rêvés par

tant de nobles demoiselles ; en ne faisant qu'un monceau de cadavres inertes, dégoûtans, de cette troupe hier encore si palpitante de joie, de vie, de bonheur, répandant par tous les sens sa luxuriante existence!...

A l'angle opposé on empilait symétriquement les cadavres, et les Suisses en formaient une masse carrée, où les bras, les jambes et les têtes retombaient par étages, avec une régularité qui aurait fait l'admiration du bourreau le plus exercé. Par-dessous le sang ruisselait à flots, et allait former une mare fumante, écumeuse, dans le creux qui marquait au milieu de la cour l'emplacement de la vieille tour Ferrand. C'était là que cinq ou six brigands étrangers perçaient de nobles poitrines régulièrement de minute en minute. Ils retiraient leur arme sanglante et plaçaient à côté d'eux la victime palpitante, pour la laisser se débattre à son aise aux dernières convulsions de la mort. On la portait ensuite au tas commun. On avait eu soin de demander pour dix heures un tombereau et les fossoyeurs des Innocens, et les excommuniés Parpaillots avaient leur place

prête à droite de la porte Saint-Honoré.

Le baron de Pardaillan, St.-Martin, Brousse et une infinité d'autres avaient passé par les armes des soldats de Catherine. Vint le tour d'Armand de Clermont, seigneur de Piles, défenseur de St.-Jean d'Angély. Il en était comme ses amis à la dernière scène de ce drame terrible, commencé au Louvre par un si splendide et si bruyant festin. Près de lui était un jeune seigneur catholique, son ami intime, venu pour le consoler à ses derniers momens. On avait déjà saisi le huguenot ; mais généreux guerrier sans peur et sans reproche, il voulut mourir en homme, et non pas comme le mouton qui tend la gorge. Il s'avança sous la fenêtre du roi, et d'une voix haute et intelligible, il prononça ces paroles :

— « Sire, je regrette en mourant qu'un Fran-
» çais ne puisse plus, dès aujourd'hui, avoir
» confiance à la parole d'un roi. Vous deviez
» nous défendre, et vos soldats nous égor-
» gent !... Eh bien ! sire, moi, Armand de Cler-
» mont, près de comparaître devant celui qui
» sera votre juge comme le nôtre, entouré des

» cadavres de mes amis, au nom de toutes les » victimes de cet infâme journée, je prie Dieu » de prononcer entre nous de quel côté est la » justice, et de poursuivre le traître de ses plus » redoutables châtimens. » Puis il détache son manteau de velours d'un prix inestimable, le donna à son courageux ami, l'embrassa, et présentant sa poitrine au bourreau : — « Fais » ton devoir, dit-il. » Les Protestans frémirent : il tomba percé de coups.

CHAPITRE VII.

—

Douce despouille, alors qu'il fut permis
Par les destins et par les dieux amis,
Reçoys ceste âme, et de tant de soucy
Deslie moy ; j'ai vescu jusqu'icy,
Et de mes ans le cours ay reuolu
Tel que fortune ordonner l'a voulu.
(*Traduction française de l'Énéide,* liv. IV.)
(Joachim du Bellay.)

—

O mort détestable !...
. . . .
Pourquoy, pourquoy me laisses-tu
Vivre sans force et sans vertu ?
O nouveaux malheurs !...
O insupportables douleurs !
Hélas, hélas, tu m'as perdu.
(*Antigone,* act. V, sc. III.)
J.-A. Baïf.

—

—

Réconciliation et Désespoir.

Faustus en partie témoin de cette scène n'y avait prêté qu'une médiocre attention ; il courait vers la truanderie, percé au cœur d'une douleur atroce, dans une agitation plus terrible peut-

être que la certitude d'un grand malheur et le désespoir qui la suit. Tout à coup, pâle, demi-vêtu, hâtant sa tremblante vieillesse, le chanoine se présente à lui. — « Hélas, mon père, » s'écrie-t-il, Marie est aux mains des truands ; » c'était un infernal complot, et je n'ai pu la dé- » fendre ; mais je cours la sauver s'il en est temps » encore. — Hâte-toi, malheureux, » répliqua le vieillard presque fou de peur, et il le suivit de loin, aussi vite que son âge et ses infirmités pouvaient le lui permettre. Le cavalier traverse la cour des miracles, monte cet escalier qu'un gentilhomme ne franchit jamais impunément : tout est dans l'effroi et dans le silence ; personne dans la grand'salle : du sang, des cadavres et quelques restes de l'orgie. La plupart des truands s'étaient portés à la porte de Cornecul ; il perça leur foule consternée et poussant la porte à demi-brisée... ô spectacle affreux ? la première chose qu'il voit, c'est Marie sans mouvement, étendue sur un grabat. Il se précipite sur cette froide dépouille.. — « C'est » moi qui t'ai trahie, moi qui t'ai livrée !.. Ma- » rie morte !.. Oh non, non ; tu ne peux pas

» être morte, ma bien-aimée. Donne, donne » ta main que je la réchauffe. Marie, c'est » moi, c'est Faustus ! » Et l'infortuné remuait la morte, collait sa bouche sur la sienne, comme pour la ranimer au souffle de son amour..... Et le cadavre répondit à ses caresses ; car un hideux gémissement courut dans ses entrailles et sortit comme un râle de cette bouche bien-aimée. Le jeune homme eut peur ; tous ses membres tremblèrent, il recula d'horreur.....

Derrière lui un homme revêtu du scapulaire et de la longue robe blanche des Dominicains était étendu contre le mur. C'était Dominique. Cette livrée sainte de son ordre, si légèrement revêtue, si long-temps profanée, par un inexplicable sentiment de respect, il l'avait toujours conservée, et voulait mourir avec elle, comme le condamné qui porte écrite sur sa tête la cause de sa condamnation. A cette vue, une horrible joie, une fureur de démon déchiraient l'âme de Faustus. Ses yeux allaient de la morte au mourant : ici il puisait la haine, là il buvait la vengeance; ici le désespoir, et là une infernale consolation. Il aurait voulu jeter à cet

homme toute sa rage d'un seul mot. Il se plaça devant lui ; ses poings étaient serrés, ses dents claquaient, son œil lançait des flammes. — « Assassin !.. » — Dominique était impassible.
« —Assassin... assassin ! criait-il d'une voix dé-
» chirante. Je te tiens donc à merci, brigand ;
» tu vois ce fer, il faut que je le plonge peu
» à peu dans ta poitrine ; que je me rassasie de
» tes pleurs, et que je m'enivre de ton sang.
» Moine, crois-tu à l'autre vie ?

— « Votre fureur est vaine, répondit Domi-
» nique, soulevant son scapulaire et décou-
» vrant sa blessure ; il suffit d'une blessure
» comme celle-ci pour conduire le chrétien au
» tribunal de son juge..—Va, monstre, ta victi-
» me t'y attend : tu fus son confesseur, son amant
» et son assassin : voilà ta vie.— Oui, je fus son
» amant, tu dis vrai, jeune homme, son amant
» méprisé, persécuté, et je n'en ai pas moins
» béni le jour où cet amour naquit dans mon
» cœur ; car il était l'amour de la femme la plus
» belle et la meilleure qui fut jamais. Et je l'ai-
» mais plus que toi, plus que toi qu'elle pour-
» suivait de ses caresses et qu'elle appelait son

» fiancé ; plus que toi pour lequel elle est morte
» peut-être ; car j'aurais donné ma vie devant
» Saint-Eustache, plutôt que de la laisser mou-
» rir sans vengeance, et si je n'ai pu la sauver
» j'ai protégé son innocence et tué son assas-
» sin : son cadavre est gisant sous cette fenê-
» tre.... Et j'ai recueilli ses dernières paroles
» pour te les redire, à toi, l'homme que j'a-
» bhorre, contre lequel se révoltent toutes les
» facultés de mon âme, même en ce moment
» solennel du trépas........

« Marie a dit : que Faustus console la vieil-
» lesse de mon oncle, et lui porte mes adieux
» et mes regrets. Je le délie de ses sermens :
» quand je serai allée rejoindre mon père,
» ma mère, ma famille qui me tend les bras,
» qu'il cherche une autre femme, et qu'il soit
» heureux avec elle. L'amour de la créature
» est si peu de chose aux portes de l'éternité !..
» Qu'il te donne, à toi Dominique, le baiser de
» paix ; qu'il te pardonne, comme je te par-
» donne : il fut mon amant et tu fus mon ami. »
Et le moine, après avoir prononcé ces mots,
sembla ranimer sa débile existence comme la

lampe qui jette une dernière lueur avant de s'éteindre; ses genoux reprirent de la force: il alla se prosterner devant le lit funèbre de celle qu'il avait tant aimée, et collant ses lèvres sur une de ses mains ensanglantées, il attendait en silence le dernier coup de la mort. A cette vue, Faustus ne fut pas maître de lui; il saisit le moine au capuchon, et le rejeta rudement au fond de la chambre. Celui-ci fit deux pas à reculons, et ses jambes se dérobant sous lui, il retomba à sa première place. Ses yeux se tournèrent vers Faustus avec l'expression d'un amer reproche et sa voix mourante laissa tomber ces mots :

« Marie a dit : qu'il te donne, à toi Domi-
» nique, le baiser de paix; qu'il te pardonne
» comme je te pardonne... Va, pardonne-lui,
» jeune homme; ne vois-tu pas que ce cœur
» est brisé de remords et de souvenirs, et qu'il
» lui faut une consolation dernière, celle de
» mourir en paix avec les hommes, avant d'aller
» paraître devant celui qui a dit : *beati miseri-*
» *cordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*
» N'a-t-il pas assez langui, assez aimé, assez

» souffert, pour expier une première faute ; » dis-moi, pouvait-il faire davantage? il a » donné sa vie. Et puis cet homme dont tu as » froissé l'existence, devant lequel toujours tu » t'es placé comme un obstacle insurmontable, » quand il s'élançait plein d'espérance vers le » bonheur et l'avenir ; cet homme auquel tu » as tout ravi, son état, ses illusions, son repos, » tout jusqu'à la possibilité du repentir; qui » ne vivait que pour accomplir sa vengeance : » regarde, il te pardonne au nom de Dieu, au » nom de celle que vous avez aimée tous deux.... » Faustus s'approcha donc du pauvre agonisant et plaça sa joue sur la sienne : — « Je te pardonne, lui dit-il, Dominique » puisse Dieu avoir pitié de toi ! »

Dominique ramena son capuchon sur sa tête, serra la main de Faustus de sa main défaillante, et dormit son sommeil éternel. Faustus accablé de douleur, l'âme déchirée de mille regrets dévorans, s'approcha du corps de sa fiancée, déposa sur son front un chaste baiser, ferma ses paupières, et tira les rideaux déguenillés de son lit. Puis il se plaça

devant une table, la figure cachée dans ses mains, et attendit en tremblant l'arrivée du seigneur de Villemur...

Il arriva enfin : et s'arrêtant sur le seuil, l'œil hagard, les lèvres entr'ouvertes, à la vue de cette chambre rougie de sang, à cette odeur de meurtre dont l'air était saturé, il ne trouva point de paroles pour exprimer son désespoir. Et Faustus se leva tristement, s'avança vers le lit d'un pas solennel et entr'ouvrant le rideau, il dit : — « Celle que vous cherchez est ici. » Le vieillard était muet... Il le conduisit à la fenêtre, et lui montrant le corps de Simon inanimé : — « Voici son meurtrier... — Horreur !... dit » le vieillard en arrachant ses cheveux blancs, » ce n'est point là ma fille !... Que me donnes-» tu ?... un cadavre, malheureux !... Rends-» la-moi telle que je te l'ai donnée : je veux ma » fille.... non pas sanglante, inanimée, hideuse, » mais blanche, suave, pleine de vie, de grâce » et de beauté... Et tu me donnes un cada-» vre ?.............. »

Faustus était atterré... Au milieu de ces trois personnes dont deux étaient mortes, et l'autre

plus insensible, plus décolorée qu'un mort, le vieillard ne savait sur qui faire tomber le poids de ses malédictions. Il se rapprocha de la fenêtre, et reconnaissant l'infâme Simon, il leva ses mains vers le ciel : — « Dieu, s'é-
» cria-t-il, écoute la prière d'un père déses-
» péré... Que le sang de l'innocence se ré-
» pande sur sa tête, qu'il l'environne comme
» une flamme vengeresse, que d'affreuses dou-
» leurs le consument !...

» Que le cadavre de ta victime s'incorpore
» à ta substance, se colle à toi pendant toute
» l'éternité, sa bouche sur ta bouche, ses
» yeux sur tes yeux, son front sur ton front,
» pour te faire souffrir d'intolérables tour-
» mens !...

» Que tes vœux foulés aux pieds boulever-
» sent ton âme, et la tiraillent par d'affreux
» déchiremens ; que les tristes journées qui
» me restent, l'amour de ce jeune homme,
» l'innocence de cette enfant bondissent au-
» tour de toi comme des tigres altérés de car-
» nage !... Tu demanderas miséricorde, et le
» meurtre te répondra, et tes orgies et tes vœux

» te répondront : Malheur à toi pour l'éternité ! »

Le chanoine était hors de lui ; il s'était approché de Dominique, et étendait sur lui ses mains amaigries, pleines des cheveux blancs qu'il s'était arrachés, lorsque Fausutus se leva, et saisissant sa main : — « Arrêtez, mon père,
» dit-il, ne maudissez pas le vengeur de votre
» nièce et le défenseur de sa vertu. Sans lui
» peut-être elle eût été déshonorée, et assas-
» sinée sans vengeance. Celui qui a frappé
» Marie a frappé Dominique. »

Ces paroles furent comme un baume appliqué sur une plaie cuisante. — « Ah ! Domini-
» que, qu'allais-je faire, noble et courageux
» enfant ! Dors en paix : il m'est doux de te
» trouver tendre et reconnaissant pour un
» père infortuné, toi dont le cœur était insen-
» sible à la crainte, et dur comme le rocher
» au feu de la persécution… » Il s'assit près de sa nièce ; il contempla les larges et profondes ouvertures de sa poitrine et de sa tête, et Dominique étendu vis-à-vis de lui, la tête contre le mur, les yeux fermés, et sa pâle figure

encore empreinte de cette mélancolie profonde, de cette tristesse amère, qui empoisonnèrent les derniers jours de sa vie. Les larmes s'échappaient de ses yeux par torrens.

« Simon, misérable, que t'avions-nous » donc fait? Comment vivre sans toi, Marie, » le dernier rejeton de ma famille? Hélas! tu » étais tout pour ton vieil oncle, le bonheur, » l'existence, son rêve de vieillard..... Il ne » vivait que pour te voir un jour heureuse, ri- » che, dans les bras d'un époux fortuné!... » Et ce rêve a été trompeur!...

» Rien ne changera dans ma maison; ta » chambre y sera, et le siége où tu t'asseyais, » et la cheminée devant laquelle nous nous » chauffions, pendant les longues soirées d'hi- » ver, et toi seule n'y seras pas!.... Demain, le » soleil se lèvera, la nature se parera de sa bril- » lante robe du matin, tout dans le ciel et sur » la terre sera amour et poésie, et toi seule » manqueras, ô mon enfant adorée!...

» Je rentrerai du chapitre, et de ma languis- » sante promenade du soir, et Marie ne me » présentera plus son front à baiser, et je man-

» gerai seul mon pain de larmes, et la pensée » de ta mort se lèvera devant moi chaque matin » comme un fantôme, et je la sentirai dans » mon sommeil aiguë, douloureuse comme un » poignard dormant dans une plaie !...

» Descends, ombre bien-aimée : viens ! que » je me réunisse à toi, pour ne m'en séparer ja- » mais. Adieu, Faustus, je ne puis vivre sans » elle ; je te laisse seul et je te plains : pauvre » ami, quel avenir pour un jeune homme, » pleurer, prier et mourir!...

— « Oh ! mon père, mon père, vivez pour » votre troisième enfant, s'écria le gentil- » homme en se jetant à genoux près du lit, » entre le chanoine et le cadavre de sa fiancée. » N'y aura-t-il donc pas une âme qui veuille » supporter avec moi le pesant fardeau de mes » souffrances ?..... Mon père, nous prierons » ensemble et nous mourrons tous deux. »

Un moment se passa de silence bien solennel : ils étaient dans les bras l'un de l'autre, confondant leurs larmes et leurs embrassemens. Pierre de Villemur un peu revenu à lui appela les truands ; ils arrivèrent en foule : — « Amis,

» voici le corps de Dominique que vous nom-
» miez votre roi, et vous faisiez bien de le nom-
» mer ainsi, car il avait une âme élevée et cou-
» rageuse... »

Ces faces avinées, blasées d'émotions, se mouillèrent de quelques larmes... — « Il est
» mort sous l'habit de son ordre : il est juste
» qu'il soit porté au couvent des Dominicains,
» où j'aurai soin qu'il reçoive une sépulture
» honorable. Et toi, Faustus, prends cette
» dépouille inanimée ; hélas ! de ma fille bien-
» aimée, c'est tout ce que m'a laissé la volon-
» té adorable de celui qui me l'avait donnée. »

CONCLUSION.

—

Sur les principaux auteurs de la Saint-Barthélemy, la main de Dieu s'appesantit d'une manière terrible.....

Maurevel, devenu capitaine des gardes, eut le bras cassé, le 1er mai 1579, d'un coup d'arquebuse, par un de ses parens. Quatre ans après, il fut attaqué dans la rue Saint-Honoré, près la croix des Petits-Champs, par le fils du seigneur de Mouy, dont il avait tué le père; acculé par lui aux murs de Saint-Honoré avant qu'il pût se défendre, et frappé de trois grands coups d'épée il tendait la gorge au fer de son ennemi, lorsque celui-ci tomba lui-même

sous les coups d'un soldat de Maurevel. Mouy expira sur-le-champ, et son adversaire, *le tueur du roi,* dans la nuit qui suivit cet horrible combat.

Arne, fille d'honneur d'Elisabeth de France, et bâtarde du cardinal de Lorraine, devint la récompense de Behem, qui le premier avait porté la main sur l'amiral. Etant allé en Espagne en 1575 se montrer à Philippe II et aux Espagnols, il tomba à son retour entre les mains des Huguenots, qui l'enfermèrent au château de Botteville. Les Rochellois négociaient pour se le faire livrer, lorsqu'il corrompit un soldat de la garnison, et parvint à s'échapper avec lui à la faveur des ténèbres. Bertauville, commandant du château, se met aussitôt à sa poursuite, l'atteint et l'attaque avec une escorte nombreuse. Le soldat de Behem s'échappe : Behem, hardi coquin, environné de toutes parts, court à Bertauville le pistolet au poing, le lui place sous la gorge : — « Prends garde à toi, dit-il, je » suis un mauvais garçon. » Behem manque son coup; Bertauville lui plonge son épée

dans la poitrine en répondant : — « Tu ne le » seras plus.... »

Cosseins périt au siège de La Rochelle ; le comte de Retz devenu duc de Retz, pair et maréchal de France, possesseur d'une fortune immense, succomba, le 12 mai 1602, à une longue et douloureuse maladie, qui le dévora tout vivant et fit de lui un cadavre animé, avec toutes les horreurs de la putréfaction.

Poursuivi de remords, d'ombres menaçantes, de souvenirs de sang, rongé par la honteuse maladie dont son aïeul était mort, l'infortuné Charles IX put à peine supporter la vie pendant deux années encore. On le voyait souvent errer seul le long des galeries du Louvre, sur les terrasses des Tuileries, pâle, pensif, abattu.... Enfin le 30 mai 1574, sonna sa dernière heure. Il était aux prises avec la mort, quand sa mère s'approchant de son lit : — « Réjouissez-vous, mon fils, lui dit-elle ; » le meurtrier de votre père, Montgommery, » vient d'être pris dans Saint-Lô par M. Jac- » ques de Matignon. — Ah ! ma mère, répon-

» dit le pauvre jeune homme, en jetant sur
» Catherine un regard mourant, n'êtes-vous
» pas encore rassasié de meurtres?... Quant à
» moi je n'ai plus de goût à rien, ni aux plai-
» sirs, ni à la vengeance; je ne demande à
» Dieu que le repos de la mort, et je bénis le
» ciel de ne pas avoir d'enfans; ils ne con-
» naîtront pas le malheur d'être rois... »

Le vendredi, 23 décembre 1588, le duc Henri, et son frère le cardinal de Lorraine, reçurent ordre du roi de France Henri III, de venir de bonne heure au conseil. On était aux seconds états de Blois : de sinistres nouvelles arrivaient de toutes parts au duc, qui les méprisait, comptant sur la pusillanimité de son maître, et sur l'attachement de son parti. Les deux princes arrivèrent au château, et renvoyant leur suite dans le vestibule, montèrent au second étage dans la chambre du roi. Là, M. de Guise ressentit un malaise indicible, occasionné sans doute par ses excès en plus d'un genre; car les dames de la cour ne lui épargnaient pas les faveurs, et madame de Sauves avait, dit-on, passé avec lui la nuit qui

précéda la scène que nous racontons. Il s'assit, et laissant le cardinal son frère et l'archevêque de Lyon pénétrer jusqu'au cabinet du roi, il mangea et but quelque peu pour se soulager. Alors Révol, secrétaire d'état, vint lui annoncer que sa majesté l'attendait dans son vieux cabinet. Le duc se lève, salue gracieusement les personnes qui l'entourent, soulève la tapisserie qui cachait la porte d'un long corridor sombre, par lequel on arrivait au cabinet, se baisse.... Au même moment Saint-Malines saisit la garde de son épée et lui plonge un poignard dans la poitrine de haut en bas, au défaut de la cuirasse, pour ne pas le manquer en cas qu'il en ait une sous ses habits. Dix hommes accourent et le percent de coups. La première blessure est allée jusqu'au cœur: le sang étouffe le duc infortuné; il ne peut proférer une parole, mais il se retourne et court les bras ouverts sur Laugnac, nonchalamment penché sur un petit coffre, et appuyé sur son épée près de la porte d'entrée. Laugnac vit bien que ce n'était qu'un effort convulsif, et que le duc avait

perdu connaissance : il le poussa du bout de son fourreau et le renversa près du lit de son assassin. Henri avait vu exécuter ses ordres du fond de son cabinet; il accourt tremblant, et soulevant la tapisserie, demande s'il est mort. — « Oui, sire, lui répond-on. » — Il entre.—« Qu'il est grand, dit-il avec terreur!..
» Il est encore plus grand mort que vivant.....
» Ah! méchante bête, ajoute-t-il en lui met-
» tant le pied sur la gorge, tu ne vomiras
» plus ton venin. » Le tapis de pied est rejeté sur le cadavre.... et tout fut dit.

Catherine presque mourante pouvait entendre de son lit le bruit des assassins du duc.

« Madame, lui dit le roi, descendant lui
» annoncer l'exécution qu'il avait faite, je suis
» maintenant seul roi; je n'ai plus de compa-
» gnon. — Que pensez-vous avoir fait? lui ré-
» pondit-elle. Dieu veuille que vous vous en
» trouviez bien!..... et ne faillez d'en avertir
» le légat du pape par M. le cardinal de
» Gondy. — Elle se fit porter ensuite, toute
» malade qu'elle était, au cardinal de Bour-
» bon, qui était malade et prisonnier, qui, dès

» qu'il la vit : — Ah ! Madame, dit-il la larme à
» l'œil, ce sont de vos faits, ce sont de vos
» tours, madame ; vous nous faites tous mou-
» rir. Desquelles paroles elle se mut fort ; et
» lui ayant répondu qu'elle priait Dieu de la
» damner si elle y avait jamais donné ni sa
» pensée, ni son avis, sortit incontinent di-
» sant : — Je n'en puis plus, il faut que je me
» mette au lit. Comme de ce pas elle fit et
» n'en releva. . . . .
» . . . . . . Toutefois les Parisiens crurent
» qu'elle avait donné occasion et consente-
» ment à la mort des princes lorrains ; et di-
» saient les Seize, que si on apportait son
» corps à Paris pour l'enterrer à Saint-Denis
» dans le sépulcre magnifique de la chapelle
» des Vallois...... ils le jetteraient à la voirie.
» Voilà pour le regard de Paris. Quant à Blois,
» où elle était adorée et révérée comme la Ju-
» non de la cour, elle n'eût pas plutôt rendu
» le dernier soupir, qu'on n'en fit non plus
» de compte que d'une chèvre morte. . . .
. . . .

» Le dimanche, 8 janvier 1589, Lincestre
» (curé de Saint-Gervais) fit entendre au peu-
» ple la mort de la reine-mère : — Laquelle,
» dit-il, a fait beaucoup de bien et de mal, et
» croit qu'il y a encore plus de mal que de
» bien. Aujourd'hui se présente une difficulté :
» savoir si l'Eglise catholique doit prier pour
» elle, qui a vécu si mal et soutenu souvent
» l'hérésie, encore que sur la fin elle ait tenu,
» dit-on, pour notre droite union, et n'ait
» consenti à la mort de nos bons princes.
» Sur quoy je vous dirai que si vous voulez
» lui donner à l'aventure, par charité, un
» *pater* et un *ave*, il lui servira de ce qu'il
» pourra; je vous laisse à votre liberté. »

Pierre de l'Estoile, *Journal de Henri III.*

Le 27 août au soir, après la prière, Bourgoing, prieur des Dominicains, les arrêta, et leur dit : — « Dominique, prêtre et apostat, a
» été assassiné à la truanderie.... En mourant
» il a paru se repentir de ses fautes ; mes frè-
» res, priez pour lui.... »

Les moines frémirent sous leurs longs suaires.... Le cadavre avait été secrètement inhumé dans la sépulture commune du couvent. On s'agenouilla de nouveau sur la dalle, et la voix monotone de Bourgoing murmura un *De Profundis*.

Pierre de Piles ne survécut que peu de jours à sa nièce.

Faustus dégoûté de tout, accablé de regrets, trouva la mort au siége de Sancerre, le 18 avril 1573. Il avait donné à Pétronille ou remis à des parens de son amante infortunée, les biens énormes que le chanoine lui avait laissés.

Le corps de Simon était encore chaud : des truands l'entouraient, le tournaient et retournaient du pied, et riaient en disant : — « Qui » aurait cru que cet ours fut si amoureux. » En passant, les fossoyeurs le jetèrent dans leur tombereau

En 1780, lorsqu'on détruisit les charniers et le cimetière des SS.-Innocens, on y voyait une tombe de marbre noir et blanc, pleine d'é-

légance et de simplicité. Au milieu de ce monument endommagé par le temps se lisait encore l'inscription suivante :

D. O. M.

CY GIST

LA NOBLE DEMOISELLE

DE

LONG-CHASTEAU.

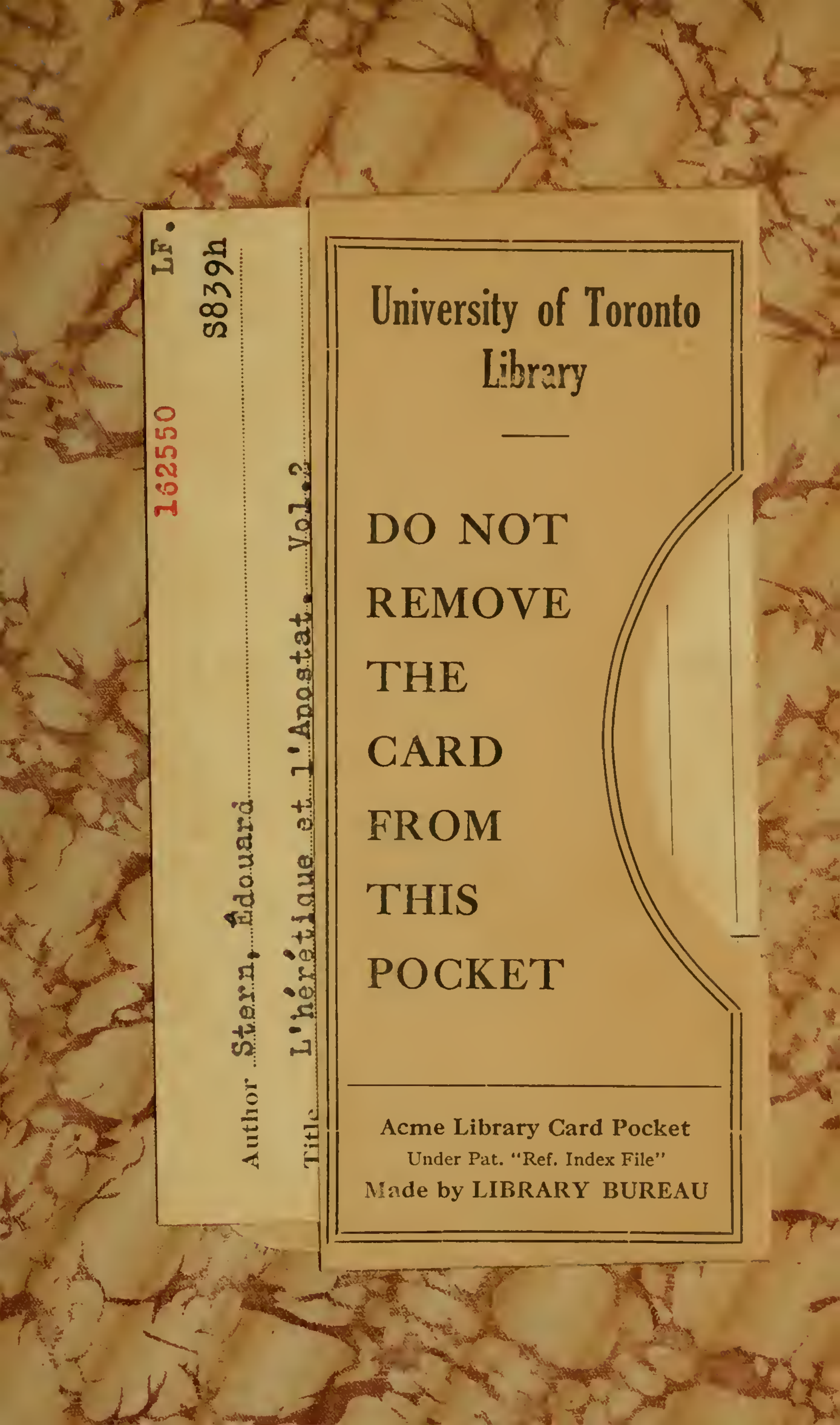
—

Obiit in die et festo S. Bartholomœi,

ANNO MDLXXII.

FIN.




LF.
S839h
162550
Author Stern, Edouard
Title L'hérétique et l'Apostat. Vol. 2
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

